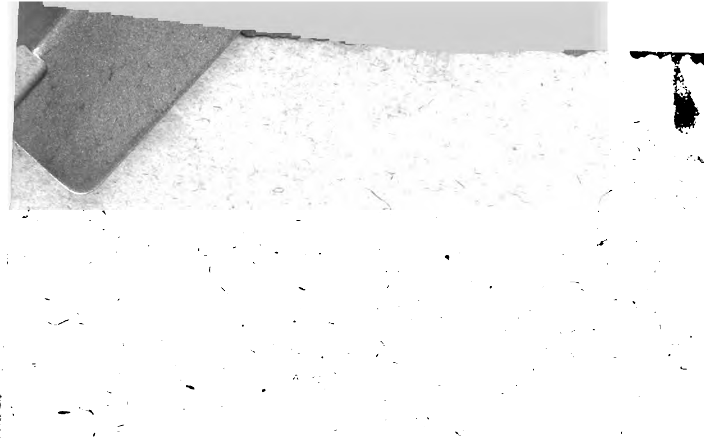
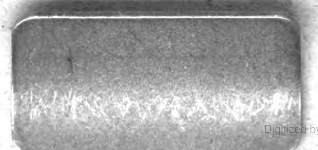




L'ABSENT.

III.

IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON,
rue des Noyers, n°. 37.

SCÈNES
DE LA VIE DU GRAND MONDE;
PAR MISS EDGEWORTH.

L'ABSENT,
OU
LA FAMILLE IRLANDAISE A LONDRES.

Traduit de l'anglais par le traducteur D'IDA, DU MISSIONNAIRE et de GLORVINA.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ
- H. NICOLLE, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault, no. 12.
- GALIGNANI, à la Librairie étrangère, rue Vivienne, no. 17.
- RENARD, Libraire, rue Caumartin, no. 12.

1814.



L'ABSENT,

OU

LA FAMILLE IRLANDAISE

A LONDRES.

CHAPITRE XIII.

LARRY partit au galop, et continua de ce train jusqu'à ce qu'il eût passé la grille du parc, et fût hors de vue de la foule; alors il retint un peu ses chevaux, et se tourna vers lord Colambre.

« Ne déplaise à votre Honneur, je ne savais pas, je ne me doutais même

pas que vous étiez mon seigneur, quand je vous ai fait avoir les chevaux ; je ne savais de quelle famille vous étiez depuis Adam : j'en ferais serment. »

« Vous pouvez vous en dispenser, » dit lord Colambre ; « mais j'espère que vous ne vous repentez pas de m'avoir fait avoir les chevaux, à présent que vous savez qui je suis. »

— « Oh! non sûrement ; et je ne voudrais pas, pour le meilleur cheval que j'aie jamais eu entre les jambes, que vous ne fussiez pas mon seigneur. Mais je n'ai dit cela à votre Honneur, que pour que vous ne me prissiez pas pour un flatteur. »

En deux mots, lord Colambre expliqua pourquoi il était si pressé, et fut tout aussitôt compris. Larry fit un fracas épouvantable en traversant la ville de Clonbrony, se penchant sur les chevaux, et jouant du fouet à tour de bras,

Lord Colambre eut peine à obtenir qu'il s'arrêtât à l'extrémité de la ville, devant la boîte aux lettres. La poste était partie depuis un quart-d'heure.

« Peut-être nous rattraperons le courrier en route, » dit Larry. Et, glissant à bas de son siége, il courut au cabaret, et reparut, l'instant d'après, avec un cruchon de bierre, et une corne servant d'entonnoir : lui et un autre homme ouvrirent la bouche des chevaux, et leur firent avaler la bierre au moyen de l'entonnoir.

« Maintenant, ils auront de la vigueur. »

Et, dans l'espoir de rattraper le courrier, Larry les fit aller, « pour la vie ou pour la mort, » comme il disait ; mais ce fut en vain! Au relais, (c'était celui auquel il appartenait) Larry cria à tue-tête d'amener les chevaux, et leur mit

lui-même les harnais, en tenant dans ses dents la pièce de six schellings, car il ne prit pas le temps de la mettre dans sa poche.

« Dépêchez donc! Je voudrais vous mener, » dit-il, « durant tout le voyage.» L'autre postillon n'était pas prêt. Larry mit sa tête dans la voiture. « Vous voyez bien que de tout ce que je vous ai dit concernant les Garraghty, le vieux Nick et Saint-Denis, la meilleure partie, c'est à dire la pire, s'est trouvée vraie; et j'en suis bien aise, c'est à dire, j'en suis fâché.... mais je suis bien aise que votre Honneur l'ait su à temps. Que le ciel vous conduise, et que tous les saints, sauf Saint-Denis, vous protégent, vous et tout ce qui vous appartient, jusqu'à ce que nous vous revoyions ici! — Et quand cela sera-t-il? »

— « Je ne puis vous dire quand je

reviendrai moi-même ; mais je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous envoyer bientôt votre seigneur.

« En attendant, mon garçon, gardez-vous de l'enseigne du *Fer à Cheval*. Un homme de bon sens, comme vous, ne doit pas boire et s'abrutir ainsi. »

— « Vous avez raison ! et je ne m'y suis adonné que quand j'avais perdu tout espoir. — Mais à présent ! qu'un de vous m'apporte le livre qui est dans la chambre de notre hôtesse. Par la vertu de ce livre, et de tous les livres du monde, je ne boirai pas une goutte de liqueur, bonne ou mauvaise, jusqu'à ce que je revoye votre Honneur, ou quelqu'un de sa famille, d'ici à un an. Jusque-là je vivrai d'espérance ; mais si vous m'attrapez, je ne jure pas, mais je déclare que je retourne au whiskey, pour me consoler, durant le reste de mes jours. — Mais ne restez pas ici, perdant

votre temps à me sermoner. — Allons donc, Bartley ! prenez les rênes, » dit-il en les donnant au nouveau postillon. « Et allez ventre à terre, comme s'il s'agissait d'une course pour mille guinées... Partez, partez, Bartley, comme un éclair. »

Bartley fit de son mieux; et la route était si belle, que, malgré la rapidité avec laquelle il voyageait, notre héros arriva à Dublin sans accident, et à temps pour mettre sa lettre à la poste, et s'embarquer lui-même sur le paquebot avant la nuit. Le vent était favorable quand lord Colambre se rendit à bord; mais à peine était-on hors de la baie, qu'il changea. On ne fit pas bonne route de toute la nuit; dans la journée du lendemain, notre héros eut le chagrin de voir un autre paquebot, parti après lui de Dublin, le devancer; et, en arrivant à Holyhead, il apprit que les pas-

sagers de ce paquebot étaient débarqués depuis une heure, et avaient pris toutes les places dans la voiture publique, et tous les chevaux de l'endroit. Lord Colambre craignit fort que M. Garraghty ne fût un de ces passagers; quelqu'un qui, d'après le signalement qu'on lui donna, ressemblait fort au vieux Nick, avait pris quatre chevaux, et était parti depuis une demi-heure, en grande hâte, pour Londres. Heureusement, parmi ceux qui avaient arrêté leur place dans la voiture du courrier, lord Colambre reconnut un jeune avocat qu'il avait fréquenté à Dublin, et qui profitait des longues vacances pour aller faire une tournée en Angleterre. Quand lord Colambre lui fit connaître ses motifs pour désirer de se rendre promptement à Londres, il fut assez obligeant pour lui céder sa place. Notre héros ne s'arrêta

pas un seul instant avant d'arriver chez son père à Londres.

— « Mon père est-il chez lui ? »

— « Oui, milord, il est dans sa chambre, et son agent en Irlande est avec lui, traitant d'affaires particulières. Il a donné ordre de ne laisser entrer personne. — Mais je vais lui dire, milord, que vous êtes arrivé. »

Lord Colambre précéda le domestique, entra sans être annoncé, et trouva son père avec sir Térence O'Fay et M. Garraghty. Les baux étaient tout ouverts sur la table : une bougie était allumée, sir Térence appliquait le cachet ; Garraghty vidait un sac de guinées sur la table, et lord Clonbrony avait la plume à la main pour signer.

Au moment où la porte s'ouvrit, Garraghty fit un mouvement de surprise, et répandit sur le plancher la moitié de son sac de guinées.

« Arrêtez ! arrêtez ! je vous en conjure! » s'écria lord Colambre, en se précipitant aux genoux de son pere, et en lui arrachant la plume de la main.

« Colambre! que Dieu vous bénisse, mon cher enfant! à tout événement. Mais comment êtes-vous ici, et qu'est-ce que cela signifie? » dit son père.

« Peste! » dit sir Térence en pinçant la cire ; » je me suis brûlé dans la surprise de la joie. »

Garraghty, sans dire un mot, ramassait ses guinées éparses sur le plancher.

« Quel bonheur! » dit lord Colambre, « que je sois arrivé à temps, mon cher père, pour vous dire, avant que vous eussiez signé ces actes et conclu ce marché, tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu de cet homme.... »

« Nick Garraghty, l'honnête vieux Nick; le connaissez-vous, milord? » dit sir Térence.

— « Trop bien, monsieur. »

« M. Garraghty, qu'avez vous fait pour offenser mon fils ? Je n'aurais pas attendu cela de votre part, » dit lord Clonbrony.

« Sur ma conscience, milord, » dit M. Garraghty, toujours ramassant ses guinées, « je n'ai rien fait qu'être fort civil à son égard, et j'ai été jusqu'à lui offrir de lui avancer de l'argent sans aucune sûreté. Et où trouverez-vous un agent, en Irlande, ni nulle part ailleurs, qui fasse cela ? Je ne sache pas avoir rien fait ou rien dit qui pût offenser lord Colambre ; et en vérité, je ne l'aurais pas pu, car je ne l'ai vu en ma vie que dix minutes ; et il était alors, j'en demande pardon à milord, dans une si furieuse colère, excitée par les faux rapports que lui avaient faits contre moi, je pense, des polissons et des drôles, parmi lesquels il s'est trouvé incognito, il était,

dis-je, dans une si épouvantable colère, qu'il n'a voulu laisser dire ni à mon frère Denis, ni à moi, un seul mot pour le désabuser. Au contraire, il m'a diffamé en présence de tous les tenanciers, et il s'est jeté dans une chaise de louage pour courir ici, et vous empêcher de signer ces baux, à ce qu'il me semble. Mais j'espère, » poursuivit-il, en posant sur la table, avec fracas, et devant lord Clonbrony, le sac dans lequel il avait remis toutes les guinées, « j'espère que lord Clonbrony me rendra justice, et c'est tout ce que j'ai à dire. »

« Je comprends parfaitement la force de votre dernier argument, monsieur, » dit lord Colambre; « puis-je vous demander combien il y a de guinées dans ce sac? Je ne demande pas si elles sont à mon père ou non. »

« Elles seront à milord, votre père, » répliqua Garraghty, « s'il lui plaît. Je ne

saurais vous dire au juste combien il y en a ; mais supposez qu'il y en ait cinq cents. »

— « Et elles seraient à mon père, s'il voulait signer ces baux ; je comprends cela parfaitement, et je comprends aussi que mon père perdrait à ce marché trois fois cette somme. — Mon père, vous tressaillez, mais cela est vrai. N'est-ce pas là la rente pour laquelle vous alliez louer à M. Garraghty cette portion de terre ? » Il posa un papier devant lord Clonbrony.

— « C'est cela même. »

— « Et voici, écrite de ma main, la copie des propositions que j'ai vues, et qui étaient faites par des tenanciers respectables et solvables, et qui ont été rejetées. — Cela est-il, cela n'est-il pas, M. Garraghty ? Niez-le, si vous pouvez. »

M. Garraghty pâlit. Ses lèvres trem-

blaient ; il bégaya, et, après une horrible grimace, tout ce qu'il put articuler fut :

« Qu'il y avait une grande différence entre tenancier et tenancier ; que milord devait le savoir.... surtout pour une rente aussi considérable. »

« Une différence aussi grande qu'entre un agent et un agent, je le sais, surtout pour un domaine aussi considérable.... » dit lord Colambre, avec l'air du plus froid mépris. « Vous voyez, monsieur, que je suis bien informé relativement à cette transaction ; vous verrez que je le suis tout aussi bien sur tous les autres points de votre conduite envers mon père et ses tenanciers. Si, en racontant tout ce que j'ai vu et entendu, je commets quelqu'erreur, vous êtes ici, et je suis fort aise que vous soyez présent pour me redresser et vous défendre. »

— « Quant à cela, milord, je ne prétends contredire rien de ce que vous avancerez d'après votre propre autorité: à quoi bon? Vous direz tout ce que vous voudrez; mais comme il n'est pas fort agréable d'entendre dire du mal de soi, je vous serai fort obligé, sir Térence, de me donner mon chapeau qui est auprès de vous. — Et si vous avez la bonté, milord Clonbrony, d'examiner, pour la dernière fois, ces comptes dans la matinée, je reviendrai à l'heure qui vous sera convenable, pour ajuster la balance comme vous le jugerez à propos. Quant aux baux, je ne m'en soucie nullement.» En achevant ces mots, il reprit son sac.

« Fort bien, vous reviendrez dans la matinée, M. Garraghty, » dit sir Térence, « n'est-il pas vrai? et d'ici là j'espère que nous comprendrons un peu mieux ce mal entendu? »

Sir Térence tira lord Clonbrony par sa manche. « Ne lui laissez pas emporter cet argent ; il est absolument nécessaire ! »

« Laissez-le aller, » dit lord Colambre ; « on peut se procurer de l'argent par des moyens honnêtes. »

« Peste ! il parle comme s'il avait la banque d'Angleterre à sa disposition ; et voilà comme sont tous les jeunes-gens, » dit sir Térence.

Lord Colambre ne daigna pas répondre à cela. Lord Clonbrony marchait irrésolu, entre son agent et son fils, regardait sir Térence et ne disait rien.

M. Garraghty sortit. Lord Clonbrony lui cria du haut de l'escalier : « Je serai chez moi, et libre, dans la matinée. »

Sir Térence le suivit au bas de l'escalier : lord Colambre attendit qu'il fût rentré, ainsi que son père.

« Quinze cents guinées d'un trait de

plume ! c'était un bon coup que l'honnête Nick n'a manqué que d'une minute ! » dit lord Clonbrony. « C'est trop fort ! beaucoup trop fort, ma foi ! je vous suis très-obligé, Colambre, de cet avis : d'ici à demain matin nous le ferons chanter sur un autre ton. »

« Il doublera le sac, ou il lâchera prise, » dit sir Térence.

— « Il le triplera, s'il vous plaît, Terry. Assurément trois fois cinq font quinze. Il comptera quinze cents guinées, ou il n'aura pas ces baux pour son frère, ni l'administration du domaine de Colambre. — Colambre, qu'avez-vous encore à nous dire de lui ? car, puisqu'il fait ses comptes à mon débet, il n'y a pas de mal d'avoir aussi quelques articles à y opposer, pour réduire un peu la balance. »

« Très-juste ! on ne peut pas plus juste ! » dit sir Térence à milord, « rap-

portez-vous en à moi pour retenir toutes les charges contre lui. Je n'oublierai pas un *item* : en cas qu'il ne puisse pas se disculper, dites que je suis un sot, et que je ne connais pas la valeur d'une bonne ou mauvaise réputation, si je ne lui en fais pas payer cher une bonne ! »

« Si vous connaissez la valeur d'une bonne réputation, sir Térence, » dit lord Colambre, « vous devez savoir qu'elle ne se vend ni ne s'achète. » Alors, se tournant vers son père, il lui rendit exactement compte de tout ce qu'il avait vu dans ses terres en Irlande ; et fit un fidèle portrait du bon et du mauvais agent. Lord Clonbrony, qui était sensible et qui aimait beaucoup ses tenanciers, fut touché ; et quand son fils eut cessé de parler, il répéta plusieurs fois :

« Le coquin ! le maraud ! comment a-t-il osé traiter ainsi mes tenanciers, et surtout les O'Neil ! le coquin ! le mau-

vais cœur ! je ne veux plus avoir affaire à ce drôle. » Mais, revenant à lui tout-à-coup, il se tourna vers sir Térence, et ajouta : « C'est plus aisé à dire qu'à faire ; je vais vous parler franchement, Colambre ; votre ami M. Burke peut être le plus honnête homme du monde ; mais c'est le pire de tous, quand on s'adresse à lui pour une remise ou un emprunt, dans un moment de presse ; il me dit toujours qu'il ne peut tourmenter mes tenanciers. »

« Et jamais, en prenant l'administration, » dit sir Térence, « il n'a avancé au seigneur une bonne somme ronde par forme de garantie de sa bonne conduite : et l'honnête Nick a fait cela pour nous ; et de fort bonne grâce, en entrant. »

« Et en sortant ne faudra-t-il pas le rembourser ? » dit lord Colambre.

« Voilà le diable ! » dit lord Clonbro-

ny, « et voilà pourquoi je ne puis convenablement le congédier. »

« Je vous le rendrai convenable, Monsieur, si vous me le permettez, » dit lord Colambre. « Dans peu de jours je serai majeur, et je me joindrai à vous pour vous procurer l'argent nécessaire, et vous tirer des griffes de cet homme. Souffrez que j'examine ses comptes ; et tout ce qui lui sera justement dû, payez-le lui. »

« Mon cher enfant, » dit lord Clonbrony, « vous êtes un brave et généreux garçon, un beau et bon cœur irlandais! je suis charmé que vous soyez mon fils. Mais il y en a plus, beaucoup plus que vous n'en savez, » ajouta-t-il en regardant sir Térence qui toussa ; et lord Clonbrony qui était au moment de s'ouvrir à son fils, s'arrêta tout court.

« Colambre, » dit-il, « nous ne parlerons plus de cela à présent ; car on ne

peut rien faire d'utile avant votre majorité : alors nous examinerons les choses à fond. »

Lord Colambre saisit parfaitement l'intention de son père, et ce que signifiait le petit embarras dans la gorge de sir Térence. Lord Clonbrony désirait que son fils, en devenant majeur, l'aidât à payer ses dettes ; et sir Térence craignait que si lord Colambre apprenait brusquement la totalité des dettes, il ne fût impossible de lui persuader de concourir à vendre ou à hypothéquer une portion aussi considérable de son patrimoine, que le paiement de ses dettes l'exigeait. Sir Térence pensait que ce jeune homme, qui probablement n'entendait rien aux affaires, et ne soupçonnait pas le dérangement total de celles de son père, pourrait être amené, peu à peu et par adresse, à faire tout ce qu'on voudrait. Lord Clonbrony flottait entre

la tentation de s'abandonner à la générosité de son fils, et la commodité immédiate d'emprunter de son agent une somme suffisante, pour le soulager de l'embarras du moment.

« Oh! il est impossible de rien terminer avant que Colambre soit majeur, » répéta-t-il : « ainsi, en parler à présent, ce serait perdre le temps. »

« Pourquoi donc, monsieur? « dit lord Colambre, » quoiqu'aucun acte légal de ma part ne puisse être valide avant que je sois majeur, ma promesse, comme homme d'honneur, me lie dès-à-présent, et je me flatte que mon père y aurait autant de confiance que dans tous les contrats imaginables. »

« Sans doute, mon cher enfant; — mais.... »

« Mais quoi! » dit lord Colambre en suivant les yeux de son père qui se tournèrent vers sir Térence O'Fay,

comme pour lui demander la permission de s'expliquer.

« En qualité d'ami de mon père, permettez-moi de vous le dire, monsieur, vous devriez, en ce moment, faire usage de votre influence, pour l'engager à mettre de côté toute réserve envers un fils dont le plus ardent désir est de le servir et de le voir dégagé de ses embarras, content et heureux. »

—Noble et généreux enfant! Térence je n'y puis résister; mais comment prendre sur moi de lui dire le montant des dettes ? »

« Un jour ou l'autre, il faut que je le sache, » dit lord Colambre, et je ne saurais, en aucun autre temps, être mieux préparé qu'à présent, ni plus disposé à contribuer de tout mon pouvoir à votre soulagement. « Les yeux fermés, on ne saurait me conduire où l'on voudrait, monsieur, » ajouta-t-il,

en regardant sir Térence. « Le tenter, serait bas et inutile. Je ne veux point être aveuglé ; mais les yeux ouverts, j'irai droit, et de tout mon cœur, à tout ce que l'intérêt de mon père exigera, sans m'inquiéter du mien, sans y songer un moment. »

« Par St.-Patrick ! c'est l'esprit d'un prince et d'un prince irlandais qui vient de parler par votre bouche, » s'écria sir Térence, « et si j'avais cinquante cœurs, ils seraient dans votre main et à votre service en ce moment. Vous aveugler ! après ceci, l'homme qui le tenterait, mériterait qu'on lui brûlât la cervelle, et je la lui brûlerais moi-même, fût-il mon meilleur ami ; mais ce n'est pas Clonbrony, ou votre père, milord, qui sera capable d'agir ainsi, pas plus que sir Térence O'Fay. Voici l'état des dettes, « ajouta-t-il, en tirant de sa poche un papier, » et je ferai serment qu'il

est exact; et il n'y a au monde que moi qui puisse en jurer.

Lord Colambre déploya le papier. Son père se tourna d'un autre côté, en se couvrant le visage de ses mains.

« N'ayez pas peur, » dit sir Térence, « je le connais à présent mieux que vous; vous verrez qu'il sera ferme contre le choc de ce régiment de chiffres; son courage est à l'épreuve. »

« Je vous remercie, mon cher père, » dit lord Colambre, » de m'avoir ainsi fait connaître tout d'un coup la vérité. Les choses au premier coup d'œil, sont je l'avoue, plus mal encore que je ne le pensais; mais je suis persuadé que quand vous m'aurez permis d'examiner les comptes de M. Garraghty et les demandes de M. Mordicai, nous trouverons moyen de réduire de beaucoup ce total effrayant. Mon père, vous croyez que nous n'apprenons à Cambridge que du

grec et du latin, mais vous vous trompez. »

« Le diable m'emporte si vous en rabattez un denier « dit sir Térence, » car vous avez à faire à un juif, et au vieux Nick; et si je ne suis pas de force avec eux, je ne sais qui le sera, et je n'ai pas la moindre espérance d'en rabattre. J'ai examiné ces comptes tant et tant, que j'en suis malade. »

— « Vous remarquerez néanmoins que déjà quinze cents guinées ont été sauvées pour mon père, par son seul refus de signer ces baux. »

« Sauvées pour vous, milord, s'il vous plaît, et non pour votre père, « dit sir Térence; » car à présent que nous voilà en face, il faut que je marche droit et que j'en use avec vous comme avec le fils et l'ami de mon ami; auparavant je ne vous considérais que comme le fils et l'héritier, ce qui est fort différent, vous

le savez ; en conséquence, agissant pour votre père, je faisais en sa faveur, le meilleur marché contre vous : à présent je vous le dis franchement. Je connaissais très-bien la valeur des terres : j'étais aussi fin que Garraghty, et il le savait ; je devais tirer de lui pour votre père la différence, partie en argent, partie en balance de compte ; vous comprenez ; vous seul y auriez perdu et ne l'auriez su peut-être, que quand nous eussions tous été morts et enterrés ; et alors vous auriez pu faire résilier le bail de Garraghty, sans faire tort à personne qu'à un coquin qui l'aurait mérité ; et en attendant je soulageais mon ami, milord, votre père. Mais le destin a voulu que vous dérangeassiez tout cela par votre tournée, *incognito*, dans ces terres. A la bonne heure, les choses n'en sont pas plus mal, et j'aime beaucoup mieux que nous soyons placés

comme nous le sommes maintenant, et attendre tout de la générosité d'un bon fils. Maintenant tirez de peine votre pauvre père, et dites-nous, mon cher, ce que vous voulez faire.

« En un mot, » dit lord Colambre, « et à deux conditions, je me joindrai à mon père pour le mettre en état de vendre ou d'hypothéquer une portion de ses biens, suffisante au paiement des dettes ; ou j'adopterai telle autre méthode plus avantageuse ou plus agréable pour lui, qu'il m'indiquera, pour donner des sûretés à ses créanciers. »

« Voilà qui est noble et grand, » s'écria sir Térence. Il n'y a qu'un Irlandais qui soit capable d'agir ainsi. »

Lord Clonbrony, ému jusqu'aux larmes, ne put articuler une parole, il ouvrit ses bras pour y recevoir son fils.

« Mais vous n'avez pas encore en-

tendu mes conditions, » dit lord Colambre.

« Au diable soient les conditions! s'écria sir Térence.

— « Quelles conditions peut-il exiger que je puisse lui refuser en ce moment? »

— « Et moi de même, quand ce serait ma dernière goutte de sang, et s'il me fallait être pendu, » dit sir Térence. « Mais quelles sont ces conditions? »

« Que M. Garraghty ne conservera pas l'administration. »

« Bien volontiers; je serai fort aise d'être débarrassé de lui, le coquin, le tyran, » dit lord Clonbrony; et pour prévenir votre seconde demande, je mettrai à sa place M. Burke.

« Je vais écrire la lettre pour vous, tout-à-l'heure, avec le plus grand plaisir, et vous la signerez, » dit sir Térence; « mais non, il est de toute justice que ce soit lord Colambre qui l'écrive. »

« Mais, quelle est votre seconde condition ? » dit lord Clonbrony, « j'espère qu'elle n'est pas plus dure que la première. »

— « Que vous et ma mère cessiez d'être des *absens.* »

« Ah! malédiction ! » dit sir Térence. « Ce ne sera peut-être pas si facile ; car à ce marché, il faut deux consentemens. »

Lord Clonbrony déclara, que quant à lui, il était prêt à partir pour l'Irlande le lendemain matin, et à promettre de passer le reste de ses jours dans ses terres ; qu'il n'y avait rien au monde qui lui convînt mieux et qu'il desirât davantage, pourvu que lady Clonbrony voulût y consentir ; mais qu'il ne pouvait promettre pour elle ; qu'elle était là-dessus plus entêtée qu'une mule ; qu'il avait souvent essayé de la déterminer à prendre ce parti, mais que rien

n'avait pu l'émouvoir ; et qu'en un mot il ne s'engageait pas pour elle. »

Lord Colambre dit qu'il insistait sur cette condition, et que, si elle n'était pas remplie, il ne s'engageait lui-même à rien.

« Et bien, nous verrons quand elle sera en ville, » dit lord Clonbrony; « elle doit arriver de Buxton le jour où vous serez majeur, pour signer quelques actes. Mais, » ajouta-t-il, de l'air et du ton d'un homme tout-à-fait abattu, « si tout dépend du consentement de lady Clonbrony à retourner en Irlande, je suis aussi éloigné que jamais de me voir hors d'embarras. »

« Je vous le déclare en conscience, nous voilà tous encore à la mer, » dit sir Térence.

Lord Colambre se taisait; mais dans son silence, il y avait un air de fermeté et de résolution qui convainquit lord

Clonbrony et sir Térence, que toutes sollicitations seraient vaines. Lord Clonbrony laissa échapper un profond soupir.

« Mais quand il s'agit de ruine ou de salut ! quand il y va du sort de son mari et de tout ce qui lui appartient, cette femme ne peut persister à être une mule, » dit sir Térence.

« De qui parlez-vous, monsieur ! » dit lord Colambre.

— « De qui ! ah ! je vous demande pardon, je croyais parler à milord Clonbrony ; mais, en d'autres mots, puisque vous êtes son fils, je suis persuadé que milady, votre mère, se montrera femme raisonnable, quand elle verra qu'elle ne peut faire autrement. Ainsi milord Clonbrony, ne vous désolez pas, on peut opérer bien des choses par la peur de Mordicai et la menace d'une exécution, surtout à présent qu'il n'y a plus de

créancier qui prime. Et puisque la réserve cesse entre vous et moi, milord Colambre, « poursuivit sir Térence, » il faut que je vous dise tout, et comment nous nous sommes soutenus durant ces derniers mois, que vous avez passés en Irlande. D'abord, Mordicai nous a attaqués pour prouver que j'étais d'accord avec votre père, pour me porter premier créancier, et le frustrer de ce qui lui était dû. Heureusement la loi prend du temps pour rendre justice; mais à la fin, après je ne sais combien de sermens et de formalités, il est venu à bout de prouver son dire et de m'évincer. Ainsi il n'y a plus de créancier qui prime, et nous n'avons plus de bouclier d'aucune espèce. Son exécution allait tomber sur nous, quand je m'avisai de l'éloigner, par une prime à Mordicai sous forme de gageure. En conséquence, j'allai chez lui dès le lende-

main du jugement. M. Mordicai, lui dis-je, vous devez être satisfait de voir un homme que vous avez si bien battu; et malgré que je sente encore les coups que j'ai reçus pour mon compte et celui de mon ami, vous voyez que je suis capable d'en rire, quoiqu'une exécution ne soit point du tout plaisante; et je sais fort bien que vous en avez une dans la manche toute prête pour mon ami lord Clonbrony. Mais je vais vous parier cent guinées, en papier, que le mariage de son fils avec une héritière aura lieu avant le jour de Notre-Dame prochain, et arrangera tout, ensorte que vous serez payé, avec une douceur par-dessus le marché.

— « Est-il possible! sir Térence? assurément vous n'avez pas dit cela. »

— « Oui, je l'ai dit; mais, après tout, ce n'était qu'une gageure, et une gageure n'est qu'un rêve; et quand elle

sera perdue, ce qui arrivera, je le sais tout aussi bien que vous, ce ne sera qu'une gratification noblement accordée à Mordicai, pour avoir différé l'exécution jusqu'à votre majorité. C'est plus qu'il ne mérite, j'en conviendrai avec vous; mais je vous assure que pour lady Clonbrony elle-même, quoiqu'elle me déteste, plutôt que de la voir tourmentée par une exécution, je paierais à l'instant les cent guinées de ma poche, si je les avais. » En ce moment, on entendit frapper violemment à la porte.

— « N'y prenez pas garde; laissez-les frapper tant qu'ils voudront, ils n'entreront pas : car milord a recommandé à ses gens, sur leur tête, de ne laisser entrer personne. Nous sommes obligés maintenant de bien veiller à la porte sur la rue : je vous conseille d'y avoir double barre, et surtout que les domestiques ne se pressent pas de courir à un

double coup, car ce pourrait être un piége. »

« Milady et miss Nugent, milord, » dit un domestique en ouvrant la porte.

« Ma mère ! miss Nugent ! » s'écria lord Colambre en courant à elles.

« Colambre ! ici ! » dit sa mère ; « mais il est trop tard maintenant, et peu importe où vous soyez. »

Lady Clonbrony reçut très-froidement l'embrassade de son fils ; et lui, sans prendre garde à cette froideur, entendant à peine, ne comprenant pas du tout ce qu'elle lui disait, fixa ses yeux sur sa cousine, qui, rayonnante de joie et de l'air le plus affectueux, lui présenta la main.

— « Cher cousin ! cher Colambre ! quel bonheur inattendu ! »

Il prit sa main ; mais au moment de la baiser, le souvenir de *Saint-Omar* lui revint..... et il se contint. Il parla de joie

et de plaisir, mais sa physionomie ne peignait ni l'une ni l'autre; et miss Nugent, très-surprise de ces manières glacées, retira sa main, et sortit de l'appartement.

« Grâce! mon enfant! » dit lord Clonbrony, « où allez-vous si vite, avant de m'avoir dit un mot, et sans m'embrasser? »

Elle revint à l'instant, et se jeta dans les bras de son oncle, qui l'y serra tendrement.

— « Pourquoi vous laisserais-je aller? et d'où vient que vous êtes si pâle, ma chère enfant?

— « Je suis un peu fatiguée — mais je vous rejoindrai bientôt. »

Son oncle la laissa aller.

« Vos fameux bains de Buxton ne me paraissent pas lui avoir réussi, » dit lord Clonbrony.

« Milord, il ne faut pas vous en pren-

dre aux bains de Buxton; je sais fort bien à quoi et à qui on doit s'en prendre, » dit lady Clonbrony d'un air mécontent et les yeux fixés sur son fils. « Oui, vous avez tout lieu de paraître confondu, Colambre; mais il est trop tard maintenant. Vous auriez dû savoir plus tôt ce que vous aviez dans l'âme. — Je vois fort bien que vous êtes déjà informé; mais je ne conçois pas comment, car cela n'a été décidé que le jour de mon départ de Buxton. La nouvelle ne peut en être venue plus vite que moi. — Je vous en prie, dites-moi comment vous l'avez sue? »

« Comment je l'ai sue? quoi donc, madame? » dit lord Colambre.

— « Que miss Broadhurst se marie. »

« Oh! n'est-ce que cela, madame? » dit notre héros fort soulagé.

— « Que cela! ah! pour le coup, lord Colambre, vous me ferez perdre pa-

tience. — Mais je me flatte que vous serez un peu plus ému, et que vous aurez quelque ressentiment, quand je vous dirai que c'est votre ami, sir Arthur Berryl, qui, comme je l'ai toujours prédit, vous l'a enlevée.»

— « Si je ne craignais de déplaire à ma mère, je dirais que je suis charmé de ce mariage, et que j'ai toujours souhaité qu'il se fît. Mon ami, sir Arthur m'a confié, dès son origine, le secret de son attachement; il savait que je faisais des vœux pour qu'il réussît à plaire à la jeune personne dont j'avais la plus haute opinion, quoiqu'il sût très-bien aussi que je n'avais jamais songé à l'épouser.»

« Et pourquoi n'y avez-vous pas songé? c'est précisément ce dont je me plains,» dit lady Clonbrony. « Mais tout est fini à cet égard, et vous pouvez être tranquille, car ils doivent se marier mardi. Et la pauvre mistriss

Broadhurst s'en meurt de chagrin, car elle avait très-à cœur de marier sa fille à un duc, ou tout au moins à un comte. Et vous, ingrat que vous êtes, vous ne savez pas combien elle souhaitait de vous avoir pour gendre! Mais concevez-vous, après ce qui s'est passé, miss Broadhurst qui s'imaginait que je lui accorderais ma nièce pour *fille de noces*. J'ai refusé tout net : c'est à dire, que j'ai déclaré à Grâce que cela ne se pouvait pas — et après cela, pour ne pas offenser mistriss Broadhurst, j'ai dit que Grâce ne m'en avait point parlé; j'ai demandé ma voiture, et je suis partie sur-le-champ de Buxton. Grâce en a été blessée, car elle a de la chaleur dans ses amitiés! Je suis fâchée de faire de la peine à Grâce; mais véritablement je ne pouvais lui permettre d'être fille de noces. Et c'est, si vous voulez le savoir, ce qui l'a chagrinée, au point de lui faire venir les larmes aux

yeux. Je le crois, et j'en suis fâchée ; mais il faut savoir un peu conserver sa dignité. Après tout, miss Broadhurst n'était qu'une bourgeoise, et de plus une fille fort bizarre ; jamais elle n'a rien fait comme les autres. Du moins a-t-elle conclu son mariage de la manière du monde la plus étrange. — Grâce, ne pouvez-vous en raconter les particularités. J'avoue que je suis lasse de ce sujet, et très-fatiguée de mon voyage. Milord, je prendrai la liberté de dîner dans ma chambre aujourd'hui, » ajouta milady en sortant.

« J'espère que milady ne m'a point aperçu, » dit sir Térence O'Fay, en sortant de l'embrasure d'une fenêtre où il s'était tenu derrière un rideau.

« Et pourquoi donc, Terry, vous êtes-vous caché ? » dit lord Clonbrony.

— « Caché ! je ne me suis point caché, et je ne me cacherais pour aucun

homme au monde, laissant les femmes de côté. Caché ! non ; mais je me suis amusé à regarder par la fenêtre derrière ce rideau, pour ne pas donner le chagrin à lady Clonbrony de voir, en rentrant chez elle, un homme qu'elle ne peut souffrir. Oh ! j'ai des égards ; cela l'aurait mise de la plus mauvaise humeur du monde contre vous deux ; et il n'y avait même pas besoin de cela, comme je le vois. Ainsi, je m'en vais aller dîner à mon auberge ; peut-être vous reviendra-t elle un peu mieux disposée. Mais gardez-vous de lui parler de l'Irlande aujourd'hui ; ne touchez pas cette corde tant qu'elle n'aura pas digéré le mariage. *A propos*, voilà ma gageure avec Mordicai.... perdue.... C'est moi qui devrais vous gronder, milord Colambre ; mais je pense que vous pourrez trouver aussi bien, à l'argent près toutefois. Mais je ne suis pas de ceux qui croient que l'ar-

gent est tout.... quoique je convienne avec vous que sans argent on ne peut rien avoir en ce monde, l'amour excepté.... Et bien des gens ne croient pas à l'amour.... mais j'y crois, dans quelques cas particuliers. Là-dessus je vous quitte en vous laissant ma bénédiction, qui, dans ce moment, vaut mieux, je pense, que ma société. Votre tout dévoué. »

Le bon sir Térence ne céda point aux sollicitations de lord Clonbrony, qui voulait le retenir. Il fit un signe à lord Colambre en sortant, et lui dit : « Je songe aussi à mettre votre cœur à l'aise en m'en allant.... Quand je jouais moi-même, je n'aimais pas la galerie. »

Sir Térence ne manquait pas de pénétration, mais il ne pouvait s'empêcher de se vanter de ses découvertes.

Lord Colambre lui sut gré d'avoir été assez judicieux pour s'en aller, et il suivit le conseil tout aussi judicieux que sir

Térence lui avait donné de ne pas parler de l'Irlande ce jour-là.

Lady Clonbrony était encore tout occupée de Buxton, et son fils fut fort content d'être dispensé de parler. Il s'appliqua à deviner ce qui pouvait se passer dans l'âme de miss Nugent, qui se montra vive et enjouée; car sa tante lui avait fait entendre qu'elle attribuait son air de tristesse à ce qu'il ne lui avait pas été permis d'être fille de noces de miss Broadhurst. En conséquence, elle résolut de s'évertuer pour dissiper cette idée. Cela ne lui fut pas difficile; car elle avait, de son côté, trouvé une excuse plausible à lord Colambre, pour cette froide réception qui l'avait d'abord blessée. Elle s'était imaginée qu'il la croyait dans les mêmes sentimens que sa mère, relativement au mariage de miss Broadhurst, et que cette persuasion, et peut-être la crainte d'essuyer des reproches

de sa part, avait causé l'embarras qu'elle avait remarqué en lui. Or, elle savait qu'il lui était fort facile de le tirer d'erreur. En conséquence, dès que lady Clonbrony, à force de parler de Buxton, se fut endormie; pendant qu'elle faisait le petit somme qu'elle avait coutume de faire après le dîner, quand elle n'avait ni compagnie ni partie de jeu pour la tenir éveillée, miss Nugent fit connaître ses véritables sentimens, et raconta à lord Colambre, comme sa tante l'en avait priée, la manière dont le mariage de miss Broadhurst avait été arrêté.

« D'abord, permettez-moi de vous dire que je me réjouis fort de ce mariage. Je pense que votre ami, sir Arthur Berryl, est digne de mon amie miss Broadhurst; et de ma part, » ajouta-t-elle en souriant, « ce n'est pas un petit éloge. J'ai vu naître et croître leur mutuel attachement, et de part et d'au-

tre, il est fondé sur de si belles qualités, que je n'ai point d'inquiétudes sur sa durée. La conduite honorable de sir Arthur Berryl, en payant les dettes de son père; sa générosité envers sa mère et ses sœurs, qui n'avaient d'autre fortune que celle qu'il voudrait leur accorder, ont d'abord fait impression sur mon amie; cela était conforme à ce qu'elle aurait fait elle-même, et à.... En un mot, c'était comme elle le disait, ce que peu de jeunes gens d'aujourd'hui auraient fait. Ensuite son extrême économie pour tout ce qui lui était personnel, la privation qu'il s'est imposée de chevaux, d'équipages, afin de pouvoir faire ce qu'il sentait être juste et honnête, en le rendant ridicule aux yeux des jeunes gens à la mode, et le faisant accuser d'avarice par bien des gens, ont produit un tout autre effet sur l'esprit de miss Broadhurst. L'estime, l'admiration ont

été le résultat de ces preuves d'une grande force de caractère et d'une invariable rectitude de principes. »

« Si vous continuez, vous allez me rendre jaloux, envieux de mon ami, » dit lord Colambre.

— « Vous, jaloux! oh! il serait trop tard à présent; et, d'ailleurs, vous ne sauriez être jaloux, car vous n'avez jamais aimé. »

— « Je n'ai jamais aimé miss Broadhurst, j'en conviens. »

— « Voilà l'avantage qu'a eu sur vous sir Arthur Berryl; il aimait, et mon amie s'en est aperçue. »

« Elle a été clairvoyante, » dit lord Colambre.

« Elle a été clairvoyante, » répéta miss Nugent. « Mais si vous entendez par là qu'elle a été vaine et prompte à croire les gens épris d'elle, je puis vous assurer que vous vous trompez. Jamais femme,

jeune ou âgée, n'a mieux pénétré les vues de ceux qui lui faisaient la cour. Ni la flatterie, ni l'éclat et le torrent de la mode, n'ont pu troubler son jugement. »

« Ce dont je suis certain, c'est qu'elle a bien su se choisir une amie, » dit lord Colambre.

— « Et un ami pour la vie aussi, vous en conviendrez, j'en suis sûre. Et elle a eu des courtisans si nombreux et de tant d'espèces, qu'elle a pu être embarrassée du choix, et qu'il y avait de quoi faire perdre la tête à bien d'autres. Il s'en est présenté je ne sais combien, cet été, pendant qne vous étiez en Irlande. Ils se succédaient, paraissaient et disparaissaient comme les figures d'une lanterne magique. Trois grands seigneurs se sont déclarés, et le rang s'est offert sous trois formes différentes. Est venu d'abord, en boîtant, le rang avec

la goutte ; ensuite le rang avec le jeu ; après cela le rang très-élevé, mais avec des dettes jusque par-dessus la tête. Tous trois ont été rejetés ; et, à chaque fois, j'ai cru que mistriss Broadhurst en mourrait de chagrin. Ensuite est venu l'homme à la mode, avec sa tête, son cœur et son esprit dans sa cravate. Il a fait sa révérence, ou plutôt son petit air de tête, et il s'en est allé en prenant une prise de tabac. Puis est venu un homme à bonnes fortunes. Ensuite un homme d'esprit, mais c'était l'esprit sans mérite ; et après, est venu le mérite sans esprit. Elle a préféré le mérite et l'esprit réunis, et, fort heureusement, elle les a trouvés dans votre ami, sir Arthur Berryl.

« Grâce, ma fille ! » lui dit son oncle, « Je suis charmé de voir que vous avez retrouvé votre gaîté, quoique vous n'ayez pu être fille de noces ; mais j'es-

père que vous serez bientôt mariée vous-même. Et vous devriez songer à récompenser ce pauvre M. Salisbury, qui me tourmente à me faire mourir, toutes les fois qu'il peut s'emparer de moi, et me parler de vous. — Il faut que nous lui fassions une réponse définitive: vous le sentez, Grâce. »

Il se fit un silence, que miss Nugent ni lord Colambre ne parurent disposés à rompre.

« Par ma foi, vous êtes très-bonne compagnie tous les trois! L'une dort, et les deux autres ne disent rien pour me tenir éveillé. Colambre, n'apportez-vous point de nouvelles de Dublin? Grâce, ne savez-vous rien de la chronique de Buxton? Qu'est-ce donc que lady Clonbrony vous a chargée de nous raconter au sujet de la manière étrange dont miss Broadhurst

a conclu son mariage? Dites-moi un peu cela, car j'aime tout ce qui est bizarre. »

« Peut-être ne le trouverez-vous pas bizarrre, » dit miss Nugent. « Un soir... mais je dois vous dire d'abord que trois prétendans, outre sir Arthur Berryl, avaient suivi miss Broadhurst à Buxton; qu'ils avaient fait assiduement leur cour durant notre séjour là, et que tous trois étaient fort impatiens de connaître sa décision. »

« Oui, une réponse définitive, » dit lord Clonbrony; et miss Nugent fut encore déconcertée. Mais elle se remit de son trouble, et poursuivit:

« Un soir, précisément avant que le bal commençât, ces messieurs, debout, entouraient miss Broadhurst. — « Je voudrais, » dit l'un d'eux, « que miss Broadhurst prononçât que son danseur,

ce soir, quel qu'il soit, sera son partenaire pour la vie entière.... Ah! que son bonheur sera digne d'envie! » — « Mais, comment me déciderai-je? » dit miss Broadhurst. — « Je voudrais avoir un ami qui plaidât pour moi, » dit un de ces messieurs, en me regardant. — « Mais n'avez-vous pas un ami? » lui demanda miss Broadhurst. — « Oh! j'en ai plusieurs. » — « En ce cas, vous devez être fort heureux, » répliqua miss Broadhurst. « Allons, » ajouta-t-elle en riant, « je danserai avec celui qui me convaincra que, ses proches parens exceptés, il a dans le monde un véritable ami. L'homme qui a su s'attacher un bon ami, doit faire, je m'imagine, un excellent mari. » — « De ce moment, » poursuivit miss Nugent, « je ne doutai plus de son choix. Tous ces messieurs déclarèrent d'abord qu'ils avaient grand

nombre d'amis, et les meilleurs amis du monde. Mais quand miss Broadhurst leur fit subir un interrogatoire, sur ce que ces amis avaient fait pour eux, ou sur ce qu'ils feraient dans l'occasion, l'amitié moderne se trouva circonscrite dans un cercle ridiculement petit. Je ne puis vous raconter les particularités de cet interrogatoire, qui fut fait par miss Broadhurst avec beaucoup d'esprit et d'une manière fort plaisante; mais en voici le résultat : Sir Arthur Berryl, par des faits incontestables, et par une éloquence qui partait du cœur, convainquit toutes les personnes présentes qu'il avait le meilleur ami qui fût au monde. Miss Broadhurst, dès qu'il eut cessé de parler, lui présenta sa main; et il la conduisit en triomphe. Ainsi vous voyez, lord Colambre, que vous avez été la cause du mariage de mon amie! » Miss

Nugent, en s'exprimant ainsi, se tourna vers lord Colambre avec un sourire si affectueux, et une expression si ingénue de tendresse dans toute sa physionomie, que notre héros eut peine à réprimer le mouvement de la passion ; il fut sur le point de se jeter à ses pieds et de déclarer son amour. « Mais Saint-Omar ! Saint-Omar ! cela ne se peut pas ! »

« Il faut que je sorte, » dit lord Clonbrony en regardant sa montre. « Il est temps que j'aille à mon club : le pauvre Terry ne saurait ce que je suis devenu ; je suis sûr qu'il est déjà inquiet. »

Lord Colambre offrit à son père de l'accompagner ; à la grande surprise de lord Clonbrony, et à celle plus grande encore de miss Nugent.

« Quoi donc ! » se dit-elle, « après une si longue absence, me quitter ainsi ! quitter sa mère, à qui il tenait tou-

jours compagnie, et cela pour m'éviter! que puis-je avoir fait qui lui ait déplu? Il est clair que ce n'est pas le mariage de miss Broadhurst qui l'a fâché, car il m'a écoutée avec plaisir pendant que je l'en entretenais; mais l'instant d'après, quel air de contrainte! quelle expression indéfinissable dans tous ses traits! et il me quitte pour aller à un club qu'il déteste! »

Quand le père et le fils sortirent ensemble, le bruit qu'ils firent en fermant la porte, réveilla lady Clonbrony en sursaut.

« Qu'est-ce que c'est? sont-ils partis? lord Colambre est-il sorti? »

— « Oui, madame, avec mon oncle. »

— « C'est bien singulier! c'est fort étrange de sa part, de me laisser ainsi! Il avait coutume de rester avec moi: qu'a-t-il dit de moi? »

— « Rien, madame. »

— « Fort bien, et je n'ai rien à dire de lui, ni d'autre chose, en vérité; car je suis excessivement ennuyée, et tout-à-fait hébétée. Etre seule, à Londres, est aussi détestable que partout ailleurs. Sonnez, et nous nous coucherons tout de suite, si vous n'avez rien à dire contre ce projet, Grâce. »

Grâce ne fit aucune objection : lady Clonbrony se mit au lit, et s'endormit un quart-d'heure après. Miss Nugent se mit aussi au lit; mais elle y demeura éveillée, et tâchant de deviner pourquoi son cousin Colambre était si fort changé à son égard, et lui faisait si mauvaise mine. Elle était la franchise même; et elle résolut de lui demander une explication dès qu'elle pourrait lui parler en particulier. Dans ce dessein, elle se leva de bonne heure, et descendit pour le dé-

jeûner, où elle espérait le trouver, lisant à sa place accoutumée; car il avait toujours été dans l'usage de se lever de grand matin.

CHAPITRE XIV.

Lord Colambre n'était point, avec un livre, à sa place accoutumée ; il ne parut même qu'assez long-temps après que son père et sa mère furent établis à la table du déjeûner.

« Bonjour, milord Colambre, » lui dit sa mère, sur le ton du reproche, quand il entra. « Je vous suis fort obligée de m'avoir tenu compagnie hier au soir. »

« Bonjour, Colambre, » lui dit son père, en prenant aussi, mais gaîment, le ton du reproche ; « je vous remercie de m'avoir fait bonne compagnie hier au soir. »

« Bonjour, lord Colambre, » dit miss Nugent; et malgré ses efforts pour éviter le ton du reproche, il y avait dans sa voix un tremblement qui émut notre héros jusqu'au fond du cœur.

« Je vous remercie, madame, » dit-il à sa mère, « d'avoir remarqué mon absence, mais elle n'a duré qu'une demi-heure; j'ai accompagné mon père jusqu'à la rue de Saint-James, et lorsque je suis rentré, tout le monde était déjà couché. »

« Ah! c'est autre chose, » dit lady Clonbrony; « j'avoue que je ne vous avais pas reconnu là, et que j'étais surprise que vous m'eussiez quittée ainsi. »

« Et pour que vous ne soyez pas jalouse de la demi-heure qu'il m'a accordée, » dit lord Clonbrony, « je dois vous informer que quoique j'eusse son corps avec moi, son esprit n'y était pas. Il l'avait laissé avec vous, mesdames, ou

de l'autre côté du canal de Bristol, auprès de quelque belle; car, avec sa prétention de m'accompagner, il ne m'a pas fait la grâce de me dire un mot. »

« Lord Colambre va faire, ce me semble, un déjeûner fort agréable, » dit miss Nugent en souriant, « des reproches de tous les côtés. »

« Je n'en ai entendu aucun de votre part, » dit lord Clonbrony, « et c'est, je pense, pourquoi il s'assied prudemment près de vous. Mais laissons cela; nous ne vous tourmenterons pas davantage, mon cher enfant : nous lui avons fait venir des couleurs comme s'il était à la chasse depuis trois heures; n'est-il pas vrai, Grâce? »

« Quand Colambre aura passé encore une saison ou deux à Londres, il ne sera pas si aisément déconcerté, » dit lady Clonbrony. « Vous ne voyez pas

les jeunes gens du bon ton rougir ainsi à propos de rien. »

« Ni à propos de quoi que ce soit, ma chère, » dit lord Clonbrony ; « mais ce n'est pas une preuve qu'ils ne fassent rien dont ils aient à rougir. »

« Ce qu'ils font, les femmes n'ont que faire de s'en informer, » dit milady ; « mais ce que je sais, c'est que de rougir fait grand tort à un homme d'un certain rang ; car les gens qui vivent dans un certain monde ne rougissent jamais. Rien n'est plus opposé à un certain air qui, je l'avoue, manque encore à Colambre ; et maintenant qu'il a fini ses voyages en Irlande, où un jeune homme ne saurait se former, j'espère qu'il se laissera conduire par moi, durant sa prochaine campagne en ville. »

Lord Clonbrony avait l'air embarrassé de sa contenance ; après avoir joué

des doigts sur la table durant quelques secondes, il dit :

« Colambre, je vous avais bien dit ce qui en serait ; c'est une condition dure et fatale que celle que vous nous avez imposée. »

» J'espère que ce n'est pas une condition dure, mon cher père, » dit lord Colambre.

« Elle est dure, puisqu'on ne peut la remplir, ou puisqu'elle ne sera pas remplie, ce qui revient au même, » répliqua lord Clonbrony en soupirant.

« Je suis persuadé, monsieur, qu'elle sera remplie, » dit lord Colambre. « Je suis convaincu que, lorsque ma mère apprendra la vérité, toute la vérité ; quand elle saura que son bonheur, que celui de toute sa famille dépend du sacrifice de son goût en un point seulement.... »

« Oh ! je vois où vous en voulez venir, » s'écria lady Clonbrony. « Toutes ces périphrases et ces préfaces vont finir par me demander de renoncer à Londres, et de retourner avec vous en Irlande ; vous pouvez vous épargner cette peine, tous, tant que vous êtes, car rien au monde ne me persuadera de prendre ce parti. Je ne ferai jamais le sacrifice de mon goût sur ce point. Mon bonheur mérite considération comme celui de votre père, Colambre, et autant que celui de tout autre. En un mot ; je ne le ferai pas, » ajouta t-elle, en se levant de table, fort en colère.

« Vous le voyez ! ne vous l'avais-je pas dit, » s'écria lord Clonbrony.

« Ma mère ne m'a pas encore entendu, » dit lord Colambre, en mettant la main sur le bras de sa mère, et la retenant : « écoutez-moi, madame, pour l'amour de vous-même. Vous ne savez

pas ce qui arrivera aujourd'hui, — tout à l'heure peut-être, si vous ne m'écoutez pas. »

« Et qu'arrivera-t-il? » demanda lady Clonbrony, en s'arrêtant tout court.

« Elle ne sait pas en effet, » dit lord Clonbrony, « ce qui la menace, ce qui est suspendu sur sa tête. »

« Suspendu sur ma tête! » dit lady Clonbrony, en regardant en l'air. — « Quelle extravagance! et quoi donc. »

— « Une saisie, une exécution, Madame » dit lord Colambre.

« Bonté du ciel! une exécution, » dit lady Clonbrony; « mais je vous ai entendu parler d'une exécution, milord, il y a plusieurs mois, avant que mon fils partît pour l'Irlande, et cela s'est évanoui; il n'en a plus été question.

« Elle ne s'évanouira pas cette fois, » dit lord Clonbrony; « vous en entendrez parler tout à l'heure. C'est sir Té-

rence O'Fay, vous devez vous en souvenir, qui arrangea cela dans le temps. »

— « Oui, et ne peut-il l'arranger maintenant? envoyez-le chercher, puisqu'il s'entend à cela ; et je l'engagerai à dîner moi-même, pour l'amour de vous, et je serai fort gracieuse pour lui, milord. »

— « Toutes vos gracieusetés pour l'amour de moi, ou pour l'amour de vous-même, ne serviront de rien, ma chère, en cette occasion; tout ce que ce pauvre Térence pourrait faire, il le ferait de tout son cœur, sans cela. Mais il ne peut rien. »

— « Rien! c'est fort extraordinaire ; mais je suis sûre que personne n'oserait en venir sérieusement à une exécution contre nous ; et vous voulez en venir à vos fins avec moi par la peur, comme vous feriez avec un enfant; mais cela ne vous réussira pas. »

— « Fort bien, ma chère ; vous verrez, mais il sera trop tard. »

On entendit un coupde marteau à la porte.

« Qui est-ce? qu'est-ce que c'est ? » s'écria lord Clonbrony en pâlissant.

Lord Colambre changea aussi de couleur, et courut au bas de l'escalier.

« Ne laissez entrer personne, sur votre vie, Colambre, et sous aucun prétexte, » cria lord Clonbrony à son fils du haut de l'escalier ; puis il courut à la fenêtre.

— « Sur ma parole, c'est Mordicai lui-même ! et il a ses gens avec lui. »

« Appuyez-vous sur moi, ma chère tante, » dit miss Nugent ; et lady Clonbrony tremblante, prête à s'évanouir, se pencha sur sa nièce.

« Mais le voilà qui s'en va ; le coquin

n'a pu entrer. Tout est en sûreté pour le moment! » s'écria lord Clonbrony en se frottant les mains.

« Tout est en sûreté pour le moment! » répéta lord Colambre en rentrant dans l'appartement.

« Il n'a pu entrer, je m'imagine. Oh! j'avais bien averti les domestiques, » dit lord Clonbrony, « et Terry en avait fait autant. Oui, voilà ce coquin de Mordicai qui s'éloigne; il est au bout de la rue: je reconnaîtrais sa démarche à un mille de distance. Grâce au ciel, je respire; et je suis fort content de le voir parti. Mais il reviendra; il fera sentinelle, et, dans un moment où nous ne serons pas sur nos gardes, il trouvera moyen de se glisser daus la maison. »

« De se glisser dans la maison! ce serait affreux, » s'écria lady Clonbrony en se redressant, et en essuyant les gouttes

d'eau que miss Nugent lui avait jetées au visage.

« Avez-vous été fort alarmées ? » demanda lord Colambre de l'accent le plus tendre, en regardant d'abord sa mère, et ensuite miss Nugent.

« J'ai eu une frayeur épouvantable ! » dit lady Clonbrony, « je n'aurais jamais cru qu'on en vînt réellement là. »

« On ira beaucoup plus loin, ma chère, » dit lord Clonbrony, « vous pouvez en être sûre, si vous ne faites rien pour le prévenir. »

— « Mon Dieu ! que puis-je faire ! je n'entends rien aux affaires. Comment y comprendrais-je quelque chose, lord Clonbrony ? mais je sais que voilà Colambre, et on m'a toujours dit que lorsqu'il serait majeur, tout s'arrangerait ; et puisqu'il est ici, pourquoi ne l'arrangerait-il pas ? »

« Et je le ferai à une condition, » dit

lord Colambre ; « quant à ce qu'il m'en coûtera, ma chère mère, je n'en parlerai pas. »

« Et moi je le dirai, » s'écria lord Clonbrony ; « il lui en coûtera à peu près la moitié de la fortune qu'il aurait eue, si nous ne l'avions dissipée. »

— « Quelle perte ! ah ! je serais bien fâchée que mon fils l'éprouvât : cela ne sera pas. »

« Cela ne peut être autrement, » dit lord Clonbrony ; « et même à ce prix, les choses ne peuvent s'arranger, à moins que vous n'acceptiez la condition qu'il y met, et ne consentiez à retourner en Irlande. »

« Je ne puis pas, je ne veux pas, » répliqua lady Clonbrony. « Est-ce là votre condition, lord Colambre ? je le trouve fort mauvais de votre part, très-peu généreux, très-dur : est-ce là le procédé, la soumission d'un fils ? » Elle

l'accabla de reproches, puis elle eut recours aux supplications et aux larmes; mais notre héros, qui s'y était préparé, était bien résolu à se rendre maître de ses sentimens, à ne point avoir la faiblesse de céder à un caprice ; mais à ne consulter que la raison, et ce qu'exigeait le bien-être de tant de tenanciers dépendans de sa famille, aussi bien que celui de son père et de sa mère. »

« Tout cela est donc inutile, » s'écria lord Clonbrony, « et je n'ai plus qu'une ressource ; car Mordicai reviendra et fera tout saisir.—Il faut que je m'abaisse à aller trouver Garraghty, à signer, et à lui tout abandonner. »

— « Fort bien, milord, signez ; signez, et arrangez-vous avec Garraghty. Colambre, j'ai entendu toutes les plaintes que vous avez rapportées d'Irlande contre cet homme. Milord a passé la moitié de la nuit à me les raconter : mais

tous ces agens sont aussi mauvais les uns que les autres, je m'imagine; quoi qu'il en soit, je n'y puis que faire. Signez, signez, milord; il a de l'argent. Oui, allez, et terminez avec lui, milord. »

Lord Colambre et miss Nugent, au même moment, retinrent lord Clonbrony qui sortait, et se rapprochèrent de milady avec des regards supplians; mais elle détourna la tête, et, faisant un mouvement de la main, comme pour repousser leurs supplications, elle s'écria :

« Non, Grâce Nugent! non, Colambre; non, non, Colambre! je ne veux pas entendre parler de quitter Londres. Il n'y a pas moyen de vivre hors de Londres. Je ne puis, je ne veux pas demeurer ailleurs qu'à Londres, vous dis-je? »

Son fils vit que sa *londonomanie* était plus forte que jamais; il résolut de faire

une tentative désespérée, et d'en appeler à sa sensibilité, qui, bien qu'émoussée, ne pouvait, se disait-il, être tout à fait amortie; il prit ses mains repoussantes, et les pressant de ses lèvres avec un tendre respect :

« O ma chère mère, » lui dit-il, « vous aimiez autrefois votre fils plus que toute autre chose au monde. S'il vous reste encore un peu de cette affection pour lui, écoutez-le maintenant; et s'il passe les bornes du respect filial, ces bornes que jamais il n'a passées jusqu'à présent, pardonnez-le lui. Ma mère, pour se conformer à vos désirs, mon père a quitté l'Irlande, il a abandonné sa demeure, ses devoirs, ses amis, ses liaisons naturelles, et depuis bien des années il vit en Angleterre, et vous passez une grande partie de l'année à Londres. »

« Oui, dans la meilleure compagnie, dans les sociétés du premier ordre, »

dit lady Clonbrony, « malgré cette froideur pour les étrangers, dont on accuse les Anglais d'un certain rang. »

« Oui ! » répliqua lord Colambre, « la meilleure compagnie (si vous entendez par là les gens du bon ton, les gens à la mode) a accepté vos fêtes : nous avons pénétré de force dans leurs cercles glacés ; on nous a permis de respirer dans les hautes régions de la mode ; nous pouvons dire que le duc un tel et milady une telle sont de notre connaissance ; nous pouvons dire plus, et nous vanter même d'avoir rivalisé avec ceux que nous ne pouvions jamais égaler. Et quelle dépense avons-nous faite pour cela ? Dans une seule saison, l'hiver dernier (je ne remonterai pas plus haut), il nous en a coûté une grande partie de vos plus beaux bois, le produit d'un siècle. Nos collines sont nues pour les cinquantes années qui vont suivre. Mais

ne parlons pas des arbres ; je songe bien plus à vos tenanciers, qui, livrés à la tyrannie d'un mauvais agent, sont privés de tout secours, de toute consolation, de tout espoir ! des tenanciers qui prospéraient, qui vous souriaient, qui vous bénissaient ! dans une chaumière. J'ai vu .... »

Lord Clonbrony ne pouvant contenir son émotion, sortit brusquement.

« Assurément ce n'est pas ma faute, » dit lady Clonbrony, « car j'ai porté à milord une fortune considérable ; et je suis sûre, qu'à tout prendre, je n'ai, en aucun temps, plus dépensé dans la meilleure compagnie, qu'il ne l'a fait parmi des gens de bas-lieu, avec lesquels il s'encanaille, et s'ôte toute considération. »

« Et comment y a-t-il été réduit ? » dit lord Colambre. « Ne vivait-il pas autrefois avec des gens comme il faut,

avec ses égaux, dans sa patrie? Ses contemporains, des hommes de mérite et des plus considérés, que j'ai rencontrés à Dublin, m'ont parlé de lui d'une manière bien satisfaisante pour le cœur de son fils; il était respectable et respecté, lorsqu'il vivait chez lui; mais quand il en a été arraché, quand il a été détourné de ses occupations, privé des objets qui l'intéressaient, réduit à vivre à Londres ou aux Eaux, où il ne trouvait aucune occupation qui lui convînt; quand, dans un âge déjà avancé, il a été jeté au milieu d'étrangers, froids et réservés avec lui, d'étrangers qu'il était trop fier lui-même pour rechercher, puisqu'ils le dédaignaient en sa qualité d'Irlandais; c'est alors qu'il a adopté ce nouveau genre de vie; et on doit le plaindre bien plus que le blâmer de cet abaissement; — oui, moi, son fils, je suis forcé de le dire, de cette

dégradation qui en a été la suite. Et les sentimens qui l'ont contraint tout-à-l'heure de sortir d'ici, ne prouvent-ils pas qu'il est capable de.... O ma mère ! « s'écria lord Colambre, en se jetant aux pieds de lady Clonbrony ; » rendez mon père à lui-même ! ne souffrez pas que la sensibilité qu'il vient de montrer, soit en pure perte ; non, faites qu'elle s'exerce encore par des actes de bienfaisance, par des soins utiles. Rendez-le à ses tenanciers, à ses devoirs, à son pays, à la demeure de ses ancêtres et à la sienne. Retournez vous-même à cette demeure, ma chère mère, renoncez à toutes les extravagances de cette vie du grand monde, et méprisez l'impertinence de ces arbitres de la mode, qui en retour de toutes les peines que nous prenons pour les imiter, pour les courtiser, et du sacrifice de notre santé, de notre fortune, de notre paix in-

térieure, nous accordent le sarcasme, le mépris, et s'amusent à nous contrefaire et à nous tourner en ridicule.

— « Oh ! Colambre ! Colambre ! ceci est trop fort, je ne le croirai jamais.

— « Croyez-le, croyez-le, ma mère ; car je ne dis que ce dont je suis certain : méprisez-les, fuyez-les ; retournez parmi de bonnes gens, de pauvres gens, mais dont le cœur reconnaissant est plein du souvenir de vos bontés ; qui vous bénissent encore pour des faveurs depuis long-temps accordées ; qui prient Dieu de leur accorder la satisfaction de vous voir avant de mourir. Croyez-moi, car je parle de ce que je sais bien ; votre fils a entendu ces prières, il a reçu ces bénédictions, mon cœur en a joui, et il en jouit encore, dans cette chaumière de la veuve O'Neil, où l'on ne savait pas que j'étais votre fils. »

« Vous avez donc vu la veuve O'Neil !

se souvient-elle encore de moi? » dit lady Clonbrony.

— « Si elle se ressouvient de vous! et de vous aussi, miss Nugent! j'ai couché dans le lit.... Je voudrais vous en dire davantage, mais je ne puis.... »

« Les pauvres gens! je n'aurais jamais cru qu'ils pussent se ressouvenir de moi depuis si long-temps, » dit lady Clonbrony, « je croyais que toute l'Irlande devait m'avoir oubliée; il y a tant de temps que je suis sortie de chez moi.

« Vous n'êtes oubliée en Irlande par personne, dans aucun rang, je puis vous l'assurer. Retournez chez vous, ma chère mère, que je vous voie encore entourée de vos amis naturels, chérie, respectée, heureuse! »

« Ah! retournez! retournez, retournons dans notre pays! » dit miss Nugent d'une voix très-émue. « Parlez, ma

chère tante, dites que vous nous accordez notre demaude. » Elle était à genoux, à côté de lord Colambre, en s'exprimant ainsi.

« Est-il possible de résister à cette voix, à ce regard ! » dit en lui-même lord Colambre.

« Si on savait, si on pouvait concevoir, « dit lady Clonbrony, » à quel point je déteste la vue, et seulement la pensée de ce vieux meuble de damas jaune qui est dans le château de Clonbrony.... »

« Bonté du ciel! » s'écria lord Colambre en se relevant tout à-coup, et en regardant sa mère avec étonnement : « Est-ce là ce qui occupe votre pensée en ce moment, madame ?

« Le meuble de damas jaune ! dit sa nièce en souriant, « oh ! si ce n'est que cela, il n'offusquera plus votre vue. Ma tante, mes fauteuils de velours peint

sont finis ; rapportez-vous-en à moi, pour meubler cet appartement. Je ne saurais mieux employer le legs qui m'a été fait depuis peu. Vous verrez comme ce salon sera meublé élégamment. »

« Oh ! si j'avais de l'argent, je prendrais grand plaisir à le meubler moi-même. Mais il en faudrait beaucoup pour meubler de neuf, et convenablement, le château de Clonbrony. »

« L'ameublement de cette maison.... » dit miss Nugent, en jetant les yeux autour d'elle, —

« — Pourrait y être employé, et en ferait une grande partie, assurément; je n'y avais jamais songé, Grâce ; et ce qui ne conviendrait pas, on pourrait le vendre ici ou le troquer, et ce serait pour moi un grand amusement. Je serais charmée d'introduire, dans ce pays, des modes un peu plus modernes. Et je vous assure, à présent, que j'aurais du plai-

sir à voir ces pauvres gens et la veuve O'Neil. Croyez-moi, il me semble que j'étais plus heureuse chez moi; si ce n'est qu'on s'imagine, je ne sais pourquoi, qu'on est tout-à-fait insignifiant hors de Londres. Mais après tout, il y a bien des désagrémens à Londres. Je conviens qu'on y rencontre des gens bien impertinens; et s'il y a au monde une femme que je haïsse, c'est mistriss Dareville; et si je quittais Londres, je ne regretterais guère non plus lady Langdale; et lady St.-James est aussi froide que le marbre. Colambre a bien raison d'appeler cela des *cercles glacés*. Tous ces gens-là sont réellement bien froids, et je crois qu'ils n'ont pas de cœur. En vérité, je suis persuadée qu'aucune d'elles ne me regretterait. Allons! faites-moi voir Dublin : l'hiver, Merrion-Square meublé de neuf; et l'été, le château de Clonbrony.»

Lord Colambre et miss Nugent attendaient en silence que ses idées se fussent éclaircies. Un grand obstacle était écarté, et maintenant que le meuble de damas jaune ne troublait plus son imagination, ils conçurent de l'espérance.

Lord Clonbrony, entrouvrant la porte, avança la tête dans l'appartement.

« Y a-t-il quelque espoir ? S'il n'y en a pas, laissez-moi aller. »

Il vit l'irrésolution peinte sur le visage de lady Clonbrony. — « Rendez-nous tous heureux d'un seul mot, » dit-il en l'embrassant.

« Vous ne m'avez jamais embrassée ainsi depuis que nous avons quitté l'Irlande, » dit lady Clonbrony. « Et bien, puisqu'il le faut absolument, retournons-y, » dit-elle.

« Ah! quelle joie! » s'écria lord Clonbrony, en joignant ses mains. « Jamais je n'ai été si heureux de ma vie! jamais je

n'aurais cru pouvoir l'être autant ! il faut que j'aille le dire au pauvre Terry ! » et le voilà parti.

« Et puisque nous devons partir, » dit lady Clonbrony, « je vous en prie, partons tout de suite, et avant que cela transpire ; autrement, mistriss Dareville, et lady Langdale, et lady St.-James, et tout le monde viendra, sous prétexte de me faire son compliment de condoléance, mais uniquement pour satisfaire sa curiosité ; et miss Pratt qui entend tout ce que chacun dit, et beaucoup plus qu'on n'en dit, viendra me raconter comme on repéte partout que nous sommes ruinés. Oh ! je ne pourrais me résoudre à rester pour entendre tous ces propos. Je m'en vais vous dire ce que je ferai : vous allez être majeur, Colambre ; on a besoin de moi pour signer quelques papiers ; je ne resterai ici que le temps nécessaire pour y mettre

mon nom, et je vous laisserai terminer tout le reste avec lord Clonbrony ; je monterai en voiture, avec Grâce, et je retournerai à Buxton, où vous viendrez me prendre quand vous serez prêts à passer en Irlande : ce sera autant de chemin de fait. Colambre, qu'en dites-vous ? »

« Que c'est, si cela vous arrange, madame, » dit-il en jetant un coup d'œil à la dérobée sur miss Nugent, « le meilleur plan que vous puissiez adopter. »

« Sans doute, » dit Grâce en elle-même, « c'est le meilleur arrangement possible, puisqu'il le débarrasse de nous. »

« Si cela m'arrange, » dit lady Clonbrony, « assurément ; sans cela, je ne le proposerais pas. A quoi pense donc Colambre ? En tout cas, Grâce, je sais à quoi nous devons penser ; il faut que nous fassions emballer les meubles, après

avoir fait choix de ce qu'il faut emporter, et de ce qu'il convient de troquer. Allons, ma chère, écrivez à l'instant à M. Soho, et dites-lui de venir tout de suite; et nous ferons après, ensemble, la note de ce qu'il faut emballer. »

Lady Clonbrony se retira, la tête pleine de ses meubles. « Je vais à mes affaires, Colambre, et je vous laisse arranger tranquillement les vôtres. »

Tranquillement! — Jamais l'esprit de notre héros n'avait été moins tranquille qu'en ce moment. Plus son cœur sentait qu'il était douloureux, et plus sa raison lui disait qu'il était nécessaire qu'il se séparât de miss Nugent. A son union avec elle, il existait un obstacle que sa prudence lui disait être insurmontable; et cependant il sentait que dans le peu de jours qu'il avait passés avec elle, dans le peu de momens où il s'était trouvé près d'elle, il avait à peine pu se rendre

maître de sa passion, ou même en dissimuler l'objet. Si miss Nugent ne l'avait pas deviné, c'est qu'elle était l'innocence et la simplicité mêmes. Mais comment soutiendrait-il ce rôle? comment se hasarderait-il à demeurer avec cette charmante fille? comment s'établirait-il chez lui? quelle ressource avait-il?

Sa pensée se tourna vers l'armée. — Il imagina que, dans l'éloignement et les occupations d'une vie active, il se débarrasserait de sentimens pénibles, et de souvenirs qui ne pouvaient être pour lui qu'une source de regrets inutiles. Mais sa mère.... sa mère, qui, pour le bien de sa famille, avait sacrifié ses goûts, qui avait cédé aux instances de son fils, comptait qu'il retournerait avec elle en Irlande, et s'y fixerait aussi. Quoiqu'il ne l'eût pas promis, quoiqu'il n'en eût pas été question, il savait qu'elle regardait cela comme chose con-

venue, et qu'elle n'avait donné son consentement que dans cet espoir, sur cette assurance : il savait qu'elle ne supporterait pas la pensée de le voir entrer dans l'armée. Il restait une chance, et notre héros s'efforça en ce moment de la considérer comme la plus heureuse de toutes ; c'était que miss Nugent épousât M. Salisbury, et s'établît en Angleterre. Il s'attacha à cette idée, comme au seul moyen de sortir d'embarras.

Pour tourner toutes ses pensées vers les affaires, il s'occupa d'accomplir la promesse qu'il avait faite à son père. Il y avait deux grandes choses à exécuter : le paiement des dettes de son père, et le règlement des comptes de l'agent. Dans ce travail compliqué, il fut considérablement aidé par sir Térence O'Fay, et par l'homme d'affaires de sir Arthur Berryl, M. Edwards. Dans une occasion précédente, lord Colambre, agissant

alors pour sir Arthur, avait inspiré la plus entière confiance à ce M. Edwards, qui était un homme du premier mérite. M. Edwards emporta chez lui les titres, les actes, et les autres papiers de lord Clonbrony, et promit de faire une réponse le lendemain matin. Il revint en effet chez lord Colambre, et l'informa qu'il venait de recevoir une lettre de sir Arthur Berryl, qui, d'accord avec sa femme, lui disait de fournir, pour leur compte, tout l'argent dont lord Clonbrony pouvait avoir besoin, sans attendre la majorité de son fils, attendu que l'argent comptant pourrait beaucoup faciliter ce prompt départ pour l'Irlande, que sir Arthur et lady Berryl savaient être le grand objet de lord Colambre. Sir Térence O'Fay fournit alors à M. Edwards les renseignemens les plus exacts sur les dettes de lord Clonbrony, et sur le caractère et la moralité de cha-

que créancier. M. Edwards se chargea de terminer avec les honnêtes gens, et sir Térence avec les fripons. Ensorte qu'au moyen de l'argent comptant avancé par les Berryl, et par les redressemens que fit faire sir Térence, le total des dettes fut réduit de près de moitié. Mordicai, qui avait été déjoué dans son abominable plan de devenir seul créancier, réclamait cependant plus de sept mille livres sterlings pour son compte, qu'il avait ainsi grossi, depuis six ou sept ans, par des moyens à lui connus. Il était en tête de la liste, moins à raison de la somme que du danger de la grossir encore par des frais de justice. Sir Térence entreprit de le payer avec cinq mille livres sterlings. Lord Clonbrony jugea cela impossible. M. Edwards ne le jugeait point à propos, parce qu'il assurait qu'en justice on obtiendrait une plus forte réduction; mais lord Colam-

bre, à raison de l'embarras de sa propre situation, était résolu de terminer le plus promptement possible.

Sir Térence, charmé de cette commission, se rendit chez Mordicai.

« Eh bien! sir Térence, » dit Mordicai, « j'espère que vous venez me payer mes cent guinées; car miss Broadhurst est mariée. »

— « Fort bien, monsieur Mordicai; qu'est-ce que cela fait? Les ides de mars sont venues, mais elles ne sont pas passées! Ayez la bonté, M. Mordicai, d'attendre l'échéance, qui est à la Notre-Dame; et en attendant, j'ai ici une poignée de billets de banque pour vous, de la part de lord Colambre. »

« Malpeste! » dit Mordicai; « comment donc? il ne sera majeur que dans trois jours. »

— « Ne vous inquiétez pas de cela: il m'a envoyé pour examiner votre

compte, et il espère que vous ferez quelque petite déduction du total. »

— « Ecoutez-moi bien, sir Térence! vous vous croyez fort habile en ces sortes d'affaires ; mais vous ne connaissez pas votre homme : j'ai un jugement exécutoire pour le tout, et je veux être damné, si toutes vos finesses m'en font rabattre un shelling. »

— « Soyez tranquille, M. Mordicai! vous ne me pousserez pas à vous rompre les os, ni à lâcher contre votre respectable caractère un mot qui vous donne action contre moi; car je sais fort bien que votre commis que voilà, avec une longue plume derrière l'oreille, serait tout prêt à témoigner contre moi. Mais je vous demande, en deux mots, si vous voulez recevoir cinq mille livres sterling, et donner quittance à lord Clonbrony. »

— « Non, M. Térence, je ne pren-

drais pas six mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf livres. Ma créance est de sept mille cent trente livres et quelques shellings : si vous avez cette somme, payez-moi ; sinon je saurai bien en obtenir paiement, et en même temps vengeance des insultes que m'a faites ce blanc-bec, le fils de lord Clonbrony. »

« Paddy Brady ! » s'écria sir Térence, « entendez-vous cela ? Souvenez-vous du mot *vengeance !* et sachez que je vous prends à témoin ! »

— « Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ? voulez-vous mettre en révolte mes ouvriers ? »

— « Non, M. Mordicai ! il ne s'agit pas de rébellion, et j'espère que vous ne couperez pas les oreilles à ce garçon, pour avoir un peu écouté notre jargon. — Ecoutez donc, mon enfant. — Maintenant, M. Mordicai, je vous offre, ici, en présence du petit homme emplumé,

cinq mille livres sterling bien comptées.
— Prenez-les, ou laissez-les; prenez votre argent, ou vengeance; ou bien tirez vengeance, et perdez votre argent. »

— « Sir Térence, je ne fais pas plus de cas de vos menaces que de vos ruses.
— Je vous souhaite le bonjour. »

— « Bonjour donc, M. Mordicai. — Mais ce n'est pas amicalement. M. Edwards, le solliciteur, est allé au greffe, pour arrêter l'exécution : ainsi donc vous pouvez plaider tant qu'il vous plaira! et c'est uniquement pour complaire au jeune lord que son père a consenti que je vous portasse ce paquet, » (lui montrant les billets de banque.)

« M. Edwards est chargé de cette affaire! » s'écria Mordicai. « Comment diable lord Clonbrony l'a-t-il mise en ses mains? l'exécution est arrêtée. Fort bien, monsieur. Plaidez, je suis tout prêt:

Jack Latitat est de force contre votre habile solliciteur. »

— « Je vous souhaite le bonjour de rechef, M. Mordicai ! Nous sommes hors de vos griffes, et nous avons d'ailleurs emploi de notre argent. »

— « Fort bien, sir Térence ! je dois convenir que vous avez une manière très-enjoleuse de traiter les affaires ! Allons, M. Thompson, faites un reçu pour lord Clonbrony : je ne plaide jamais contre une ancienne pratique, quand je puis m'en dispenser. »

Cette affaire arrangée, il fallait terminer celle de M. Soho.

Appelé par lady Clonbrony, il se rendit chez elle, et reçut, avec le plus grand sang-froid, ses instructions pour emballer et faire partir des meubles dont il n'était pas payé.

Lord Colambre le fit passer dans le cabinet de son père; et, lui montrant son

mémoire, il lui fit remarquer quelques articles dont le prix était extravagant.

— « Je conviens, milord, que ces prix sont extravagans ; si j'avais porté ces articles à un prix ordinaire, je ne serais qu'un marchand ordinaire. Je ne suis cependant ni juif ni usurier. De l'article de la surintendance, qui n'est que de cinq cents livres sterling, je ne puis absolument pas rabattre un denier ; quant à tout le reste, si votre intention est de m'offrir de l'argent comptant... la mienne est de rabattre, sans me faire prier, trente pour cent ; et j'espère que la proposition est raisonnable, et que c'est l'offre d'un galant homme. »

— « M. Soho, voilà votre argent. »

— « Milord Colambre ! je donnerais le montant de trois mémoires comme celui-ci, pour être sûr qu'on en agirait toujours avec moi aussi noblement. Tous les meubles de lady Clonbrony seront

emballés avec le plus grand soin, sans qu'il lui en coûte un shelling. »

Avec l'aide de M. Edwards, le sollliciteur, tous les autres comptes furent bientôt réglés; et lord Clonbrony, pour la première fois depuis qu'il avait quitté l'Irlande, se trouva sans dettes, et hors de danger.

Le compte du vieux Nick ne pouvait se régler à Londres. Lord Colambre y avait découvert beaucoup d'articles frauduleux, beaucoup d'erreurs volontaires: les terres qu'on avait, à dessein, laissées en friche, et abandonnées à la dévastation, loin de donner du revenu, avaient été une source continuelle de dépenses. Elles étaient fort étendues, et Saint-Denis avait fini par en offrir une rente très-petite.

Après un calcul de ses profits, et le redressement de beaucoup d'articles, il se trouva que Nicholas Garraghty, loin

d'être créancier de lord Clonbrony, était son débiteur. Il fut honteusement congédié; mais la honte lui aurait été probablement indifférente, si elle n'eût été accompagnée d'une perte pécuniaire, et suivie de la crainte de perdre ses autres gestions, et d'être ruiné.

M. Burke fut nommé, à sa place, administrateur du domaine de Clonbrony, comme il l'était déjà du domaine de Colambre. Sa nomination lui fut annoncée par la lettre qui suit.

A mistriss Burke, à Colambre.

CHÈRE MADAME,

« Le voyageur à qui vous avez si gracieusement accordé l'hospitalité, il y a quelques mois, était lord Colambre, et il vous écrit à présent sous son véritable nom. Il vous avait promis de ren-

dre justice à M. Burke autant qu'il était en son pouvoir, en exposant ce que ce galant homme avait fait pour lord Clonbrony, dans la ville de Colambre, et dans le gouvernement des tenanciers et des biens confiés à ses soins.

« Heureusement, ma chère madame, mon père est aujourd'hui aussi convaincu que vous puissiez le désirer du mérite de M. Burke; et il me charge de vous dire combien il est pénétré des obligations qu'il lui a, ainsi qu'à vous. Il vous supplie de pardonner cette lettre, si peu convenable, que lui-même n'a point écrite, qu'il n'a pas même lue, comme je vous l'assurai, en la voyant. Ceci le corrigera, m'a-t-il dit, de signer sans lire.

« Il espère que vous oublierez totalement cette lettre, et que vous ferez usage de votre influence sur M. Burke, pour l'engager à conserver l'estime qu'il

a pour notre famille, et à lui continuer ses bons services. Lord Clonbrony joint ici une procuration qui l'autorise à le représenter, s'il veut bien y consentir, dans l'administration du domaine de Clonbrony, comme dans celle du domaine de Colambre.

« Lord Clonbrony se propose d'être en Irlande dans le courant du mois prochain, et d'avoir le plaisir de voir M. Burke à Colambre.

« Je suis,

« Ma chère Madame,

« Votre hôte très-obligé, et votre serviteur,

« COLAMBRE. »

« *Grosvenor-Square, Londres.* »

Lord Colambre fut si continuellement occupé d'affaires durant les jours qui précédèrent celui de sa majorité, passant les matinées chez le solliciteur, et les soirées dans le cabinet de son père, que miss Nugent ne le vit qu'à déjeûner et à dîner; et quoiqu'elle veillât soigneusement l'occasion de lui parler en particulier, et de lui demander la cause du changement qui s'était fait dans ses manières, elle ne put la rencontrer. Enfin, elle pensa qu'au milieu d'affaires si importantes, et dont il paraissait accablé, elle aurait tort de le tourmenter de petits soucis qui ne concernaient qu'elle. Elle résolut de cacher ses inquiétudes, de renfermer ses sentimens dans son cœur, et de regagner, par la bonté et la douceur, la place qu'elle croyait avoir perdue dans les affections de son cousin. « Tout ira bien, et nous serons tous heureux, » se dit-elle, « quand il re-



tournera avec nous en Irlande, dans cette patrie qui lui est aussi chère qu'à moi. »

Le jour où lord Colambre fut majeur, la première chose qu'il fit fut de signer un acte qui assurait à miss Nugent cinq mille livres sterling, qui étaient toute sa fortune, et qui avaient été prêtées à lord Clonbrony son tuteur.

« Voici, monsieur, dit-il en remettant cet acte à son père, « voici, je crois, le premier objet auquel vous désirez pouvoir. »

— « C'est bien pensé, mon cher enfant! que Dieu vous bénisse! c'est ce qui me pesait le plus sur la conscience et sur le cœur, quoique je n'en aie jamais parlé. J'aurais voulu, quand je rencontrais M. Salisbury, être englouti au centre de la terre : non qu'il se soit jamais occupé de la fortune, car il m'a dit souvent, et je suis sûr qu'il le pensait,

qu'il préférerait miss Nugent sans un schelling, à la plus riche héritière des trois royaumes. Mais je suis charmé qu'elle n'entre pas chez lui les mains absolument vides, et encore par ma faute. Voilà ma signature; certifiez-la, Terry. Mais c'est vous, Colambre, qui devez présenter cela; allez le porter à Grâce.»

— «Je vous demande pardon, monsieur; ce n'est point un don de ma part, c'est une dette que vous payez. Je vous conjure, mon cher père, de lui remettre vous-même ce titre.»

— «Mon cher fils, il ne faut pas que vous fassiez toujours les choses à votre guise; que vous cachiez le bien que vous faites, et m'en laissiez l'honneur; je ne veux pas être le geai qui emprunte, pour se parer, les plumes du paon. Je n'ai déjà que trop emprunté dans ma vie; j'en suis las, et je n'emprunterai plus à l'avenir, grâce à vous, mon cher Co-

lambre. Venez donc avec moi, car je veux être pendu, si je remets cet acte à miss Nugent sans votre concours. Laissez lady Clonbrony ici, pour signer ces papiers.... avec Terry, qui certifiera et mettra les choses en règle, et venez avec moi. »

« Et je vous en prie, milord, » dit lady Clonbrony, « donnez ordre que la voiture soit à la porte ; car j'espère que vous me laisserez partir pour Buxton, dès que vous aurez ma signature. »

— « Assurément ; les ordres sont donnés pour la voiture, et tout est prêt, ma chère. »

« Je vous en prie, dites aussi à Grâce de s'apprêter, » ajouta lady Clonbrony.

« Cela n'est pas nécessaire, car elle est toujours prête, » dit lord Clonbrony. « Allons, lord Colambre, » ajouta-t-il, prenant son fils sous le bras, et l'amenant chez miss Nugent.

Ils frappèrent, et ils furent admis.

« Prête ! » dit lord Clonbrony. « Oui, toujours prête ; je l'avais bien dit. Voici Colambre, ma chère enfant, qui a assuré votre fortune, au grand contentement de mon cœur ; mais il ne voulait pas venir vous le dire ; il m'a fallu l'y contraindre. Voici l'acte ; mettez-y la main, Colambre : vous avez été assez empressé de l'y mettre quand il vous en coûtait quelque chose. Et à présent, tout ce que je vous demande, c'est de persuader à Grâce de se marier promptement, afin que je la voie heureuse avant que je meure. Maintenant mon cœur est soulagé, et je puis aborder M. Salisbury avec une conscience nette. Embrassez-moi, ma petite Grâce. Si quelqu'un peut vous persuader, je suis sûr que c'est cet homme qui est maintenant appuyé contre la cheminée. C'est Colambre qui vous persuadera, ou votre cœur n'est

pas fait comme le mien. — Sur ce je vous quitte. »

Et il sortit, laissant son fils dans la situation la plus embarrassante, la plus pénible qu'on puisse imaginer. Une demi-douzaine d'idées confuses lui passèrent par la tête; divers sentimens, se succédant avec rapidité, précipitaient et suspendaient les battemens de son cœur. Comment cela aurait-il fini, s'il eût été livré à lui-même? aurait-il parlé ou continué à garder le silence?

C'est ce que nous ne pouvons savoir, car tout fut décidé sans le concours de sa volonté. Il fut éveillé de cette espèce de rêve par ces mots bien simples de miss Nugent :

« Je vous suis extrêmement obligée, mon cher cousin; je vous suis plus obligée d'avoir songé à moi d'abord, au milieu de tant d'affaires, que de ce que vous m'avez assuré ma fortune : l'amitié, et

surtout votre amitié est pour moi d'un plus grand prix que la fortune. Puis-je croire qu'elle m'est assurée ? »

— « Le croire ! ah ! Grâce, pouvez-vous en douter ? »

— « Je ne veux pas en douter — cela me rendrait trop malheureuse — je n'en douterai pas. »

— « Et vous aurez raison. »

— « C'est assez ; je suis contente.... je ne vous demande pas d'autre explication. Vous êtes la vérité même ; un mot de vous est une assurance suffisante. Nous sommes amis pour la vie, » dit-elle en lui prenant la main ; « n'est-il pas vrai ? »

— « Oui, nous sommes amis ; ainsi donc asseyez-vous, chère cousine Grâce, et permettez-moi d'user des priviléges de l'amitié, et de vous parler de celui qui aspire à être plus que votre ami pour la vie, de monsieur.... »

« M. Salisbury ! » dit miss Nugent, je l'ai vu hier. Nous avons eu une longue conversation ; je crois qu'il comprend parfaitement mes sentimens, et qu'il ne songe plus à présent à être *plus* pour moi qu'un ami pour la vie. »

— « Vous l'avez refusé ! »

— « Oui : j'ai la plus haute opinion de l'esprit et des talens de M. Salisbury ; j'estime beaucoup son caractère ; ses manières, sa conversation me plaisent ; mais tout cela n'est pas l'aimer, et par conséquent je ne puis l'épouser. »

— « Mais, ma chère miss Nugent, une haute opinion, une grande estime, du goût pour ses manières et sa conversation, ne sont-ils pas, pour quelqu'un d'aussi raisonnable que vous, la meilleure base de l'amour ? »

« Cette base est excellente, j'en conviens, » dit-elle ; « mais je n'ai pas été plus loin que la base, et je n'ai jamais

eu la moindre envie de passer outre. »

Lord Colambre osait à peine lui demander pourquoi; mais après un moment de silence, il dit:

« Je ne veux point provoquer indiscrètement votre confiance. »

— « Vous ne pouvez être indiscret; je suis prête à vous accorder ma confiance avec une entière franchise: je n'ai hésité, que parce qu'une autre personne s'y trouve intéressée. Vous rappelez-vous une femme qui, à la fête de ma tante, a dansé avec M. Salisbury ? »

— « Pas le moins du monde. »

— « En nous rendant au souper, vous me dites que vous aviez eu avec elle une conversation très-agréable, et qu'elle vous paraissait une femme charmante. »

— « Une femme charmante! je n'en ai aucun souvenir. »

— « Et vous me dites qu'elle et

M. Salisbury avaient fait mon éloge, à *l'envi l'un de l'autre.* »

— « Ah! je me souviens d'elle à présent, parfaitement; mais qu'avez-vous à m'en dire? »

— « C'est, je l'espère, la personne qui sera mistriss Salisbury. Depuis que je les connais tous deux.... j'ai vu qu'ils étaient faits l'un pour l'autre; je m'imagine, je suis presque sûre qu'elle est disposée à l'aimer tendrement. Et je sais que je ne pourrais l'aimer. Mais, comme vous pouvez croire, je n'ai parlé à M. Salisbury que de mes propres sentimens. »

— « Mais, peut-être, vous n'êtes pas sûre de vos propres sentimens, et je ne vois pas pourquoi vous renonceriez à M. Salisbury par un motif de générosité mal entendue. »

« Générosité! » dit miss Nugent en l'interrompant; « vous ne m'avez nul-

lement comprise — il n'y a point de générosité de ma part — je ne fais aucun sacrifice. Ce n'est point par générosité que j'ai refusé M. Salisbury, c'est parce que je ne l'aime pas. Peut-être ce que je viens de vous dire, et que j'avais aperçu de bonne heure, m'a empêchée de songer à lui sous ce rapport; mais quelle qu'en puisse être la cause, il est sûr que je ne me suis jamais senti d'amour pour lui, ni même de cette pitié qui, dit-on, conduit à l'amour. Peut-être, » ajouta-t-elle en souriant, « était-ce aussi parce que je voyais qu'il se trouverait bien de mon refus, et qu'il serait plus heureux avec une personne qui lui convient si fort, sous les rapports de l'âge, des talens, de la fortune et de l'amour. Quel serait son bonheur avec elle, s'il pouvait le connaître! »

« S'il pouvait le connaître! » reprit lord Colambre; « mais qui saurait mieux

juger que lui de ce qui peut faire son bonheur ? »

« Et qui saurait mieux juger que moi de ce qui peut faire le mien ? » dit miss Nugent ; « je ne vais pas plus loin. »

— « Vous, sans doute ; et je n'ai pas le droit d'aller plus loin. Cependant, permettez-moi de vous dire, ma chère Grâce, que ce serait pour moi un vrai plaisir, une satisfaction réelle, veux-je dire, de vous voir heureusement établie. »

— « Je vous remercie, mon cher Colambre. — Mais vous avez dit cela comme le dirait un homme de soixante-et-dix ans, avec toute la gravité et toute la solennité possibles. »

« Mon intention était de m'exprimer sérieusement, mais non pas avec solennité, » dit lord Colambre, en s'efforçant de changer de ton.

« Eh bien donc, » dit-elle d'un air

enjoué, « vous avez sérieusement rempli la tâche que mon oncle vous avait donnée ; ainsi je lui rendrai bon compte de vous, et je lui certifierai que vous m'avez exhortée de votre mieux à me marier, que vous avez même été jusqu'à me dire que ce serait pour vous un vrai plaisir, c'est-à-dire une satisfaction réelle, de me voir heureusement établie. »

— « O Grâce ! si vous saviez quelle était la vivacité de mes sentimens en vous disant cela, vous m'épargneriez cette raillerie. »

— « Je vais vous parler sérieusement : je suis convaincue de la sincérité de votre affection pour moi ; je sais que, dans tout ce que vous avez dit, vous n'aviez en vue que mon bonheur, et je vous remercie de tout mon cœur de l'intérêt que vous prenez à moi.... Mais réellement, sincèrement, je ne désire

pas me marier. Ceci n'est pas un propos en l'air, un de ces lieux communs usités ; mais je n'ai encore vu aucun homme que je pusse aimer. Je vous aime mieux, Colambre, que M. Salisbury ; j'aimerais mieux vivre avec vous qu'avec lui : c'est une preuve certaine, vous le voyez bien, qu'il n'y a nulle apparence qu'il puisse m'inspirer de l'amour. Je me trouve heureuse comme je suis, surtout à présent, que nous allons retourner en Irlande, pour y vivre ensemble : vous ne sauriez vous imaginer avec quel plaisir j'envisage cette perspective. »

Lord Colambre était sans vanité ; mais l'amour reconnaît promptement l'amour quand il existe, ou prévoit la possibilité, la probabilité de le faire naître. Lord Colambre vit donc que miss Nugent était disposée à l'aimer tendrement, passionnément ; mais que le devoir, l'ha-

bitude, la prévention qu'elle ne pouvait épouser son cousin Colambre, prévention qui lui avait été inspirée par sa mère, l'avaient empêchée de songer à lui avec les idées de l'amour. Il vit le risque qu'elle courait, et sentit le danger pour lui-même. Jamais elle ne lui avait paru si séduisante qu'en ce moment, où il concevait l'espérance de toucher son cœur, d'être payé de retour.

« Mais Saint-Omar ! pourquoi ! pourquoi est-elle une Saint-Omar ! illégitime !... pas une Saint-Omar *sans reproche*.... elle ne peut être ma femme — je ne veux point m'emparer de ses affections. »

Avec cette rapidité, que de forts sentimens donnent aux idées qui nous frappent sans le concours des mots, toutes celles-ci passèrent dans la tête de lord Colambre, et il résolut de se conduire

honorablement, quoi qu'il pût lui en coûter.

— « Vous parlez de mon retour en Irlande, ma chère Grâce : je ne vous ai pas encore dit quels sont mes plans. »

« Vos plans ! ne venez-vous pas avec nous ? » lui dit-elle d'un accent précipité « ne retournez-vous pas en Irlande, — dans votre patrie — chez vous — avec nous ? »

— « Non : je vais servir, durant une campagne ou deux, hors du royaume ; je pense que tout jeune homme.... dans le temps où nous sommes.... »

« Bon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? quelle peut être votre idée ? » s'écria-t-elle en fixant ses yeux sur ceux de lord Colambre, comme si elle voulait lire dans son âme. « Pourquoi ? par quel motif ? ah ! dites-moi la vérité, dites-la-moi tout d'un coup. »

Il changea de visage, et sa main, qui trembla en se retirant, l'expression de ses yeux qui rencontrèrent ceux de miss Nugent, lui révélèrent à l'instant la vérité. Frappée, comme par un éclair, elle tressaillit et recula; son visage se couvrit de rougeur, et l'instant d'après devint pâle comme la mort.

« Oui — vous voyez, vous sentez la vérité maintenant, » dit lord Colambre; « vous voyez, vous sentez que je vous aime passionnément. »

« Oh ! ne me le dites pas ! » s'écria-t-elle — je ne dois point, je ne puis l'entendre — Jamais, jusqu'à ce moment, la pensée ne m'en était venue — Je croyais impossible.... oh ! faites que je le croie encore. »

— « Je le ferai; il est impossible que nous soyons jamais unis. »

« Je l'ai toujours pensé, » dit-elle en reprenant haleine par un profond sou-

pir. « Ainsi donc, pourquoi ne pas vivre comme nous avons toujours vécu ? »

— « Je ne le puis ; je ne saurais répondre de moi-même, je ne veux point en courir le hasard ; il faut donc que je vous quitte, sachant, comme je le sais, qu'un obstacle insurmontable s'oppose à notre union. Je ne puis vous dire de quelle nature est cet obstacle, et je vous supplie de ne pas me le demander. »

« Vous n'avez que faire de m'en prier, je ne vous le demanderai pas ; je n'ai point de curiosité, je n'en ai aucune, » dit-elle d'un air souffrant et abattu. « Ce n'est pas ce qui m'occupe ; je sais qu'il y a des obstacles insurmontables; je désire que cela soit ainsi : mais s'ils sont invincibles, vous qui avez tant de raison, d'honneur et de vertu.... »

— « Je me flatte, ma chère cousine, d'avoir de l'honneur et de la vertu. Mais

il est des tentations auxquelles, en homme sage, nul homme de bien ne veut s'exposer. — Vous êtes l'innocence même ! et vous ignorez quel est le pouvoir de l'amour ! Je me réjouis de ce que vous avez toujours cru notre union impossible ; continuez à penser de même, et vous vous préserverez de tout ce que je suis condamné à souffrir. Ne songez à moi que comme à votre cousin, à votre ami. Donnez votre cœur à un plus heureux. Oui, comme votre ami, votre véritable ami, je vous conjure de donner votre cœur à un mortel plus fortuné. Mariez-vous, si vous pouvez aimer ; mariez-vous, et soyez heureuse. Honneur ! vertu ! oui, je les ai dans mon âme, et je ne les trahirai pas. Oui, je mériterai votre estime par des actions et par des paroles ; et je vous en donne la plus forte preuve, en vous quittant, en

m'arrachant d'auprès de vous, à l'instant même. — Adieu!

« La voiture est à la porte! miss Nugent, et milady vous appelle, » lui dit sa femme de chambre. « Voilà votre clef, madame, et voilà vos gants, chère madame. »

« La voiture est à la porte! miss Nugent, » dit la femme de chambre de lady Clonbrony, courant en toute hâte et les mains pleines de paquets, au moment où miss Nugent passait près d'elle en descendant très-vite l'escalier. « Je ne sais où j'ai mis le petit parasol de milady — pourriez-vous me le dire, Anna? »

— « Non, en vérité; mais voici la montre de ma maîtresse qu'elle a oubliée. Dieu me bénisse! voilà la première fois que je lui vois oublier quelque chose en partant pour un voyage. »

— « En ce cas, elle part pour se ma-

rier, ou mon nom n'est pas Lemaître; et elle va épouser lord Colambre, car il y a une heure qu'il est ici, je le sais. Oh! vous verrez qu'elle sera lady Colambre.»

« Je le lui souhaite de tout mon cœur, » dit Anna; « mais il faut que je descende bien vite, car on m'attend.»

« Oh, non ! » dit mistriss Lemaître, en saisissant Anna par le bras et la retenant. « Demeurez; vous le pouvez en toute sûreté, car ils sont à se dire adieu à n'en plus finir; et ma maîtresse parle de M. Soho, et donne cent ordres pour des meubles et mille autres choses; et il y en a toujours pour une heure avant de monter en voiture, après qu'elle est prête; et je cherche le petit parasol. Restez donc, et dites-moi un peu.... Mistriss Petito a écrit qu'il épousait lady Isabelle; ensuite cela a été contredit, et il s'est trouvé que c'était la plus jeune

des Killpatrick ; et à présent le voilà qui reste dans le cabinet de toilette de miss Nugent jusqu'au dernier moment. Ma foi, suivant moi, qui n'aime pas la médisance, cela n'a pas bon air ; et je décide qu'il s'amuse de miss Nugent comme des autres ; et milord ressemble fort, je crois, à ce qu'on appelle une coquette. »

« Pas plus que vous, mistriss Lemaître, » dit Anna en prenant feu ; « et ma jeune maîtresse n'est pas une dame dont on s'amuse... je vous en réponds ; et milord n'est pas non plus homme à se jouer d'une femme. »

— « Bon Dieu ! miss Anna, ce n'est pas là une grande louange pour un jeune seigneur. »

« Mistriss Lemaître ! mistriss Lemaître ! êtes-vous là-haut ? » cria un laquais du bas de l'escalier, » milady vous demande. »

« J'entends, j'entends ! » répondit

mistriss Lemaître aigrement; et quand elle me demanderait, ne pourriez-vous prendre la peine de monter, au lieu de brailler ainsi, au bas de l'escalier, et de nous écorcher les oreilles? Je viens aussi vite que je le puis. »

Mistriss Lemaître barrait la porte, comme pour empêcher Anna de passer.

« Miss Anna! miss Anna! mistriss Lemaître! » cria un autre domestique, « milady est dans la voiture, et miss Nugent aussi. »

« Miss Nugent! y est-elle? » s'écria mistriss Lemaître en courant, suivie d'Anna, « Oh! que je suis fâchée de n'avoir pas vu lord Colambre lui donner la main pour monter en voiture, car j'aurais pu juger et prononcer définitivement ce qui en est. »

« Milord, je vous demande pardon, j'ai peur d'avoir fait attendre, » dit mistriss Lemaître en passant près de lord

Colambre, qui était debout, immobile, dans le vestibule. « Je vous demande mille pardons, mais j'étais à chercher de tous côtés le parasol de milady. »

Lord Colambre ne fit aucune attention à ce qu'elle disait, ne l'entendit même pas. Ses yeux étaient fixés, et ils ne se détournèrent point.

La portière de la voiture était encore ouverte; lord Clonbrony, agenouillé sur le marche-pied, recevait les dernières instructions de lady Clonbrony, relativement à M. Soho; les deux femmes de chambre étaient ensemble, debout, sur les degrés.

« Voyez notre jeune lord, comme il est là! » dit tout bas mistriss Lemaître; « c'est l'image du désespoir! et elle, on la prendrait pour la mort! je ne sais qu'en penser! »

« Ni moi non plus; mais tâchez donc de ne pas regarder comme çà fixement, »

dit Anna; « montez, montez, mistriss Lemaître, » ajouta-t-elle quand lord Clonbrony se leva du marche-pied et leur fit place.

« Entrez, entrez, mistriss Lemaître, » dit lord Clonbrony; « bon voyage, Anna, et prenez soin de votre jeune maîtresse à Buxton : que je la trouve fraîche comme une rose quand je la rejoindrai. Elle n'a pas bon visage aujourd'hui, et je n'ai jamais vu que Buxton lui ait réussi. »

« Buxton n'a jamais fait de mal à personne, » dit lady Clonbrony, « et quant au teint, si Grâce n'a pas assez de couleurs à présent pour vous plaire, ma foi ! je ne sais pas, mon cher lord, ce que vous voulez, à moins que ce ne soit du rouge. Fermez la portière, John! Oh! attendez. — Colambre!.. où donc est Colambre? » cria milady en se pen-

chant à la portière du côté opposé où elle était, « Colambre! »

Lord Colambre fut forcé de paraître.

« Colambre! mon cher! j'ai oublié de vous dire que si vous vous trouviez retenu plus long-temps que d'ici à vendredi en huit, il ne faudrait pas manquer de nous écrire, ou je serais d'une inquiétude mortelle. »

« J'écrirai; dans tous les cas vous aurez de mes nouvelles, ma chère mère. »

— « A la bonne heure, je serai tranquille alors, et tout-à-fait heureuse. Allez. »

La voiture partit.

« Je crois que Colambre n'est pas bien : je n'ai jamais vu un homme avoir aussi mauvais visage qu'il l'avait au moment où la voiture s'est mise en mouvement; il devrait consulter... J'ai envie, » dit lady Clonbrony en saisissant

le cordon, « j'ai envie de retourner pour lui dire ce que j'ai observé, et lui demander ce qu'il a. »

« Il vaut mieux n'en rien faire, » dit miss Nugent; « il vous écrira, il vous dira ce qu'il a, s'il est réellement indisposé. Allons plutôt tout de suite à Buxton, » ajouta-t-elle en articulant avec peine. Lady Clonbrony lâcha le cordon.

« Mais, vous-même, qu'avez-vous, ma chère Grâce? vous paraissez mourante aussi. »

— « Je vous le dirai dès que je le pourrai; mais ne me le demandez pas à présent, ma chère tante. »

« Grâce! Grâce! tirez le cordon! » cria lady Clonbrony, « voilà le phaéton de M. Salisbury! — M. Salisbury, je suis charmée de vous voir; nous sommes en route pour Buxton, comme je vous l'avais dit. »

« Et moi aussi, » dit M. Salisbury. « Je pense que j'y serai avant milady. Voulez-vous me charger de vos ordres? Toujours aurai-je soin de veiller à ce que tout soit prêt pour vous recevoir. »

Milady n'avait point d'ordres à donner, et le phaéton de M. Salisbury passa rapidement de l'avant.

Les idées de Lady Clonbrony se portèrent toutes alors sur M. Salisbury.

« Ne saviez-vous pas que M. Salisbury allait à Buxton, pour s'y trouver avec vous? » demanda lady Clonbrony.

« Non, en vérité, je ne le savais pas! » dit miss Nugent; « et j'en suis très-fâchée. »

« Les jeunes personnes, comme dit très bien mistriss Broadhurst, ne savent jamais, ou du moins ne disent pas ce qui leur fait peine ou plaisir, » répliqua lady Clonbrony. « En tout cas, ma

chère Grâce, cela vous a rendu les plus belles couleurs du monde; et j'avoue que je suis contente, et que je sais à quoi m'en tenir.»

CHAPITRE XV.

« Elle est partie ! elle est à jamais séparée de moi ! » dit lord Colambre en lui-même, quand la voiture s'éloigna. « Je ne la reverrai plus... je ne la reverrai que lorsqu'elle sera mariée. »

Lord Colambre s'enferma dans sa chambre, et fut un peu soulagé en se voyant seul, et libre de se livrer à ses réflexions sans être interrompu. Il avait une consolation, celle d'avoir agi honorablement, de n'avoir violé aucun de ses devoirs, de n'avoir abandonné aucun de ses principes : il n'avait nui au bonheur d'aucun de ses semblables ; il n'avait pas, pour se satisfaire lui-même, compromis la tranquillité de la femme

qu'il aimait; il ne s'était pas permis de chercher à s'emparer de son cœur. Peut-être il aurait pu lui dérober ce cœur innocent, tendre et ardent; il le savait, mais il avait respecté sa cousine, et il se flattait de lui avoir laissé la possibilité de donner ce cœur, quelque jour, à un homme digne d'elle. Cet espoir de la voir heureuse le soulageait, et il s'applaudissait d'avoir fait le bonheur de son père et de sa mère. Mais à peine son esprit se porta sur ce dernier motif de consolation, qu'une cruelle réflexion suivit cette pensée; sa mère allait être déçue dans l'espérance qu'il l'accompagnerait en Irlande; elle allait être malheureuse en apprenant qu'il partait pour l'armée; et cependant il le fallait, et il était indispensable qu'il lui écrivît pour l'en informer. « Plutôt je serai débarrassé de cette pénible tâche, » se dit-il, « plutôt j'aurai fait partir cette lettre, et

mieux ce sera. Il faut que je l'écrive, et je vais l'écrire à l'instant même. »

Il prit une plume, et commença cette lettre.

« Ma chère mère... miss Nugent... » Il fut interrompu par un coup frappé à sa porte.

« Un monsieur qui est en bas, désire vous voir, » dit un domestique.

« Je ne puis voir personne. Est-ce que vous avez dit que j'étais chez moi? »

— « Non, milord, j'ai dit que vous n'y étiez pas; car j'ai pensé que c'était votre intention; et votre valet de chambre n'étant pas là, je n'ai pu lui demander quels étaient vos ordres, et j'ai toujours dit non : mais ce monsieur n'a pas voulu m'en croire; il a exigé que je montasse pour m'informer si vous étiez chez vous. Il parlait du ton d'un homme qui n'a pas coutume d'être refusé. J'ai pensé qu'il pouvait être quelqu'un de

conséquence, et je l'ai fait entrer dans le premier salon. Il m'a dit, ce me semble, que vous seriez chez vous pour un ami d'Irlande. »

« Un ami d'Irlande! pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? » dit lord Colambre en se levant et en sortant promptement pour descendre. « C'est, sans doute, sir James Brooke. »

Non; ce n'était pas sir James Brooke; c'était une autre personne qu'il eut presqu'autant de plaisir à voir; c'était le comte O'Halloran.

« Mon cher comte! je suis d'autant plus charmé que je m'y attendais moins. »

« Je ne suis à Londres que depuis hier, » dit le comte, « mais je n'ai pas voulu y passer vingt-quatre heures sans avoir l'honneur de voir lord Colambre. »

— « Vous me faites non seulement beaucoup d'honneur, mais beaucoup de

plaisir. Les gens qui s'aiment, se recherchent toujours, et trouvent moyen de se rencontrer même à Londres. »

« Vous êtes trop poli pour me demander ce qui a pu tirer un vieux militaire comme moi de sa retraite, et le rejeter dans le grand monde. Un de mes parens, qui est dans le ministère, savait que j'avais des cartes, des plans, qui pouvaient être utiles dans une expédition qu'on se propose. J'aurais pu, me diriez-vous, envoyer mes cartes sans venir moi-même. Mais mon parent s'est imaginé — de jeunes parens, vous le savez, quand ils valent quelque chose, sont disposés à s'exagérer le mérite des vieilles têtes de leur famille — le mien s'est donc figuré que ma tête valait la peine qu'il la tirât du château de Halloran, et lui fît faire le chemin jusques à Londres, pour la consulter en particulier. Vous comprenez donc, que,

lorsque cela m'a été signifié par une lettre du secrétaire en charge, portant au haut, en gros caractères, *particulière et très-confidentielle*, il m'a fallu me faire à moi-même l'honneur d'obéir; car quoique la voix de l'honneur ne puisse réveiller la poussière des tombeaux, la voix de la-flatterie chatouille encore l'oreille endurcie de la vieillesse. Mais en voilà assez, et même beaucoup trop sur ce qui me concerne, » dit le comte; « parlez-moi de vous, mon cher lord: il me semble que l'air de l'Angleterre ne vous convient pas autant que celui de l'Irlande; car vous ne me paraissez pas jouir d'une aussi brillante santé qu'il y a quelques semaines.

« Mon âme a été tourmentée depuis quelque temps, » dit lord Colambre.

— « Oui, voilà ce que c'est! le corps paie pour l'âme; mais ceux qui ont une âme sensible, peines et plaisirs com-

pensés, ont l'avantage, ou croient du moins l'avoir ; car ils ne troqueraient pas avec les insensibles quand même on leur donnerait en retour le corps le plus robuste que le fat le plus égoïste ou le sot le plus lourd se soit jamais vanté de posséder. Par exemple, voudriez-vous en ce moment, mon cher lord, troquer le tout ensemble avec le major Benson ou le capitaine Williamson, ou même avec notre ami, *eh, réellement, d'honneur*? dites, le voudriez-vous? Je suis bien aise de vous voir sourire. »

— « Je vous remercie de me faire sourire, car je vous assure que j'en avais besoin. Je voudrais, si ce n'est pas abuser de votre bonté et de la politesse que vous avez eue de me faire cette visite, vous engager à rester à dîner avec moi. Vous voyez, » poursuivit-il, en ouvrant la porte, et en lui montrant

tout ce qui était emballé, « tous nos préparatifs sont faits pour un voyage. Ma mère est partie il y a une heure; mon père est engagé à dîner en ville. Je suis seul ici, et dans cet état de confusion, il est bien hardi, de ma part, d'engager le comte O'Halloran à dîner avec moi, sans pouvoir lui offrir des ortolans d'Irlande. Mais vous me permettrez de vous dérober deux ou trois heures de votre temps. J'ai fort à cœur d'avoir votre opinion sur un sujet de grande importance pour moi, et sur lequel personne n'est plus capable que vous de prononcer. »

— « Mon cher lord, franchement je n'ai aucun autre emploi de mon temps qui vaille à beaucoup près, celui-là, ou qui me soit aussi agréable; disposez de moi. Je vous ai déjà dit que j'étais flatté d'être consulté, fût-ce même par un commis dans les bureaux. A plus forte

raison quand il s'agit des intérêts particuliers d'un jeune homme éclairé, dirai-je d'un ami. Lord Colambre me le permettra-t-il? Je l'espère, car quoique nous ne nous connaissions pas depuis assez long-temps pour m'autoriser à faire usage de cette expression, cependant l'estime et l'intimité ne sont pas toujours en proportion du temps depuis lequel on se connaît, mais plutôt en raison de la découverte de certaines qualités attachantes, d'une certaine conformité de caractère. »

Le comte, qui voyait que lord Colambre avait l'esprit tourmenté, fit tout ce qu'il put pour adoucir sa peine en lui témoignant de l'intérêt : loin de faire difficulté de lui accorder quelques heures de son temps, il eut l'air de n'avoir autre chose à faire à Londres, que de lui tenir compagnie. Pour le mettre à l'aise, et lui donner le temps de recueil-

lir ses idées et d'y mettre de l'ordre, il parla de choses et d'autres.

« Il me semble que je vous ai entendu prononcer le nom de sir James Brooke. »

— « Oui, je m'attendais à le voir, quand le domestique m'a parlé d'un ami d'Irlande, parce que sir James Brooke m'a dit qu'il se proposait de passer en Angleterre, dès qu'il pourrait obtenir un congé.

— « Il y est venu, et il est maintenant sur ses terres dans le Huntingdonshire : et que pensez-vous qu'il y fasse ? Je vais vous mettre sur la voie ; souvenez-vous de ce cachet que le petit de Cressy vous montra le jour que vous dînâtes à Oranmore. Fidèle à sa devise, *des actions et non pas des paroles*, il est à présent dans les actes, dans les titres, dressant des articles de mariage, et au moment d'apposer son cachet au contrat qui doit le rendre heureux. »

« Heureux en effet ! » dit lord Colambre, « d'épouser une femme comme celle-là ; et la fille d'une mère aussi exemplaire. Je l'en félicite de tout mon cœur.

« Et la fille d'une mère comme celle-là, » répéta le comte. « C'est, il est vrai ; un surcroît de bonheur, et une garantie de sa durée. Il ne pouvait mieux choisir que dans cette famille : tous gens de bien, de génération en génération, illustres par leurs vertus, comme par leur généalogie. Tous les hommes braves, toutes les femmes chastes. »

Lord Colambre eut peine à contenir ses sentimens. Le comte poursuivit : « si je pouvais choisir, j'aimerais mieux m'attacher à une femme de cette famille, que d'en épouser une qui aurait en dot toutes les mines du Pérou.

« Et moi aussi, » s'écria lord Colambre.

« Je suis charmé, milord, de vous

entendre parler ainsi, et d'un air si pénétré; il y a si peu de jeunes gens aujourd'hui qui songent dans un mariage à ce que j'appelle un bon parentage. Un homme, en se mariant, n'épouse pas, j'en conviens, la mère de sa femme; mais un homme prudent, quand il commence à songer à la fille, prend garde assurément à ce qu'est la mère; il ne s'en tient même pas là, il remonte à la grand'mère, et jusques aux bisaïeules. »

— « Cela est vrai, très-vrai; et il fait bien, il doit le faire. »

« Et j'ai idée, milord, » dit le comte en souriant, que dans la pratique, vous vous êtes conformé à votre doctrine.

« Moi! ma doctrine! » dit lord Colambre, en tressaillant, et en regardant le comte avec surprise.

« Je vous demande pardon, » reprit le comte, « je n'ai pas eu l'intention de

pénétrer votre secret ; mais vous oubliez que j'ai été témoin de la fâcheuse impression faite sur votre esprit par le défaut du sentiment des convenances et de la délicatesse, que vous avez remarqué dans une mère de votre connaissance, lady Dashfort. »

— « Lady Dashfort ! ah ! je n'y songeais plus ; elle est tout-à-fait sortie de ma tête. »

— « Et lady Isabelle ? J'espère qu'elle est tout-à-fait sortie de votre cœur. »

« Elle n'y est jamais entrée, » dit lord Colambre.

« Elle l'a seulement assiégé, » dit le comte, « et je suis fort aise qu'il ne se soit pas rendu. Je puis donc vous dire, sans crainte, ni préface, que lady Isabelle qui parle de sentimens, de délicatesse, de bon sens, s'abaisse tout-à-coup à épouser Heathcock. »

Lord Colambre ne fut point surpris ;

mais il éprouva un sentiment pénible : car malgré son indifférence pour la femme dont il était question, il voyait toujours avec chagrin tout ce qui pouvait faire concevoir mauvaise idée du sexe en général.

« Quant à moi, » dit-il, « je ne puis dire que je l'ai échappé belle, car je ne pense pas que j'aie jamais été fort en danger.

« — Il est difficile de mesurer le danger quand on en est dehors. Le danger passé, comme la peine passée, est bientôt oubliée, dit le vieux général. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de vous voir en sûreté. »

« Mais veut-elle réellement épouser Heathcock ? » demanda lord Colambre.

— « Positivement. Ils ont tous passé avec moi sur le même paquebot, et ils sont à Londres, occupés des emplettes de bijoux, d'équipages, de chevaux.

Heathcock, vous le savez, en vaut bien un autre pour ses sortes de choses; son père est mort et lui a laissé une grande fortune. Il est fort riche, et cela suffit. »

Lord Colambre sourit. « Mais ce que je ne conçois pas, dit-il, c'est comment elles sont venues à bout de rendre Heathcock amoureux. »

« Je ne le conçois pas plus que vous, » dit le comte, « mais ce ne sont pas nos affaires, ce sont celles de lady Isabelle. »

On annonça le dîner, et il ne fut plus question que de choses tout-à-fait indifférentes, jusqu'au moment où les domestiques se retirèrent; alors lord Colambre entama le sujet qui lui pesait sur le cœur.

« Mon cher comte, pour en venir *à la sépulture des Nugent* qui me rendit un moment si distrait, la première fois que j'eus le plaisir de vous voir, vous

savez, ou peut-être vous ne savez pas, » dit-il en souriant, « que j'ai une cousine qui porte le nom de Nugent. »

« Vous m'avez dit, » répliqua le comte, « que vous aviez des parens de ce nom, mais je ne me rappelle pas que vous en ayez désigné aucun en particulier. »

« Je ne vous ai jamais nommé miss Nugent. Non! mais il ne m'est pas facile de parler d'elle, et il m'est impossible de vous la peindre. Si vous étiez arrivé une demi heure plus tôt, ce matin, vous l'auriez vue, et je sais qu'elle est précisément ce qu'il faut être pour plaire à un homme qui a le goût aussi excellent que vous l'avez. Mais ce n'est pas à la première vue qu'elle plaît davantage : elle gagne à être connue, examinée, jugée; plus on la voit, plus on s'attache à elle, plus on l'estime. En bonté, en caractère, en air de dou-

ceur, en manières agréables, en raison, en toutes les qualités qu'un homme peut désirer dans le choix d'une femme, je n'ai jamais vu son égale. Cependant il est un obstacle insurmontable, que je ne puis vous faire connaître, mais qui s'oppose à ce que je songe à l'épouser. Elle demeure avec mon père et ma mère: ils retournent en Irlande. Je souhaiterais ardemment de les accompagner; je le souhaiterais par beaucoup de motifs et surtout pour ma mère : mais cela ne se peut. Ce qu'un homme doit faire avant tout, c'est de se conduire honorablement, et pour cela il doit fuir la tentation à laquelle il ne se sent pas la force de résister. Je ne reverrai miss Nugent que lorsqu'elle sera mariée : il faut que je reste en Angleterre ou que je passe sur le continent. J'ai idée de faire une ou deux campagnes, si je puis obtenir un emploi dans un des régimens qui sont

en Espagne ; mais on me dit que tant de gens demandent en ce moment à servir dans ce pays, qu'il est difficile d'entrer dans aucun de ces régimens. »

« Cela est difficile, en effet, » dit le comte. « Mais, » ajouta-t-il, après avoir réfléchi un moment, « j'ai votre affaire, et cela peut s'arranger tout de suite. Le major Benson, à raison de cette sottise que vous connaissez relativement à sa maîtresse, est forcé de quitter son corps. Quand le lieutenant colonel a rejoint son corps, quand ses autres camarades sont arrivés, ils n'ont plus voulu manger avec lui. Je sais qu'il cherche à vendre sa commission, et que son régiment va recevoir l'ordre de passer en Espagne ; je me fais fort de vous procurer sa commission si vous voulez me charger de cette négociation.

— « Donnez-moi auparavant votre avis, mon cher comte : vous connaissez

parfaitement la profession militaire. Conseilleriez-vous à un jeune homme — je ne parlerai pas de moi, parce qu'on juge mieux par des vues générales, que par un cas particulier — conseilleriez-vous aujourd'hui à un jeune homme d'entrer dans l'armée ?»

Le comte garda un moment le silence, puis il répliqua : « dès que vous me demandez sérieusement mon opinion, je dois mettre de côté toute prévention, et tâcher de m'expliquer avec impartialité. Entrer aujourd'hui dans l'armée, milord, est, suivant moi, la chose la plus absurde et la plus basse, ou la plus sage et la plus noble qu'un jeune homme puisse faire. Entrer dans l'armée avec l'espoir d'échapper à la nécessité d'acquérir des connaissances, de l'instruction, de la moralité ; (je ne cours point de risques, milord, à vous dire ces choses-là;) y entrer, dans l'es-

poir d'échapper à ce que je viens d'énoncer, pour porter un habit rouge et une épaulette ; pour être appelé capitaine ; pour figurer dans un bal ; pour passer son temps à chasser, à boire, à s'amuser ; c'est là ce qui n'a jamais été fort honorable, même en temps de paix, et ce qui est aujourd'hui extravagant, bas et humiliant. En se résignant quelquefois à l'ennui et à une sorte de mépris, cette manière de vivre était autrefois praticable pour un officier ; mais à présent elle conduirait inévitablement à la honte. Les officiers sont en général, maintenant, des gens bien élevés et instruits ; ainsi le défaut de connaissances, de bon sens, de manières, ne peut manquer d'être bientôt aperçu dans un militaire, et de le rendre ridicule et méprisable. C'est ce dont nous avons eu, il n'y a pas long-temps, près de chez moi, des exemples déplorables

dans ces officiers qui se sont déshonorés en Irlande ; dans ce major Benson et ce capitaine Williamson. Mais je ne parlerai pas de gens si insignifians ; ce sont des exceptions rares, je les laisse de côté, et je raisonne d'après des principes généraux. La vie d'un officier n'est pas aujourd'hui une vie de parade, de fatuité, d'oisiveté et de débauche ; c'est une vie active, remplie de fatigues et de dangers continuels. Toutes ces descriptions que nous lisons, dans l'histoire ancienne, de la vie d'un soldat, et qui, en temps de paix, semblaient être un roman, sont à présent réalisées ; les exploits militaires sont le sujet des conversations journalières, et le texte des papiers publics. Une ardeur martiale est aujourd'hui nécessaire à la liberté, à l'existence de notre pays. Dans l'état actuel des choses, la profession militaire doit être la plus honorable, parce

qu'elle est là plus utile. Tous les mouvemens d'une armée, partout où elle se porte, sont suivis par les craintes et les espérances publiques. Chaque officier doit avoir, outre le sentiment de son importance collective, la ferme croyance qu'il ne doit compter que sur son propre mérite; c'est ce qui peut stimuler son ambition, exciter son enthousiasme; et quand cette noble ardeur est dans son sein, elle accroît ses forces et le soutient dans les fatigues et les dangers. Mais je m'oublie, « dit le comte, en réprimant son enthousiasme, » j'ai promis de m'exprimer avec modération. Si j'en ai trop dit, milord, votre bon sens me rectifiera, et votre bon naturel vous fera excuser la prolixité d'un vieillard qui a été entraîné par son sujet favori, par la passion de sa jeunesse. »

Lord Colambre ne manqua pas

d'assurer le comte qu'il n'était nullement fatigué de l'entendre; et véritablement l'enthousiasme de ce vieux militaire, en parlant de sa profession, le point de vue dans lequel il la plaçait, accrurent le désir qu'avait notre héros de faire une ou deux campagnes. Le bon sens, la politesse, l'usage du monde préservaient le comte O'Halloran de ce faible qu'on reproche d'ordinaire aux vieux militaires, de cette manie de parler sans cesse de leurs exploits. Quoiqu'il fût retiré du monde, il avait eu soin, par la lecture des bons ouvrages, par sa correspondance avec des gens instruits, de se tenir au courant des affaires du temps, et il parlait rarement de celles où il avait eu part. Il évitait peut-être même avec trop de soin de parler de lui, et cette crainte de montrer de l'égoïsme, diminuait l'intérêt qu'il aurait pu inspirer. Elle désappoin-

tait la curiosité, et privait ceux qui s'entretenaient avec lui du plaisir de lui entendre compter des anecdotes instructives et amusantes. Cependant il s'écartait quelquefois de sa règle générale, en faveur des personnes qui lui plaisaient beaucoup, et lord Colambre était de ce nombre.

Ce soir-là, pour la première fois, il entretint lord Colambre du temps qu'il avait passé au service d'Autriche; il lui conta des anecdotes intéressantes de l'empereur; il parla de plusieurs personnages distingués qu'il avait connus dans l'étranger, et des officiers qui avaient été ses camarades et ses amis; entr'autres, il cita, avec beaucoup d'estime, un jeune Anglais, qui avait servi avec lui en Autriche, et qui s'appelait Reynolds.

Ce nom frappa lord Colambre; c'était celui de l'officier qui avait causé la

honte de miss St.-Omar, de la mère de miss Nugent.

— « Mais il y a tant de Reynolds.....»

Il s'empressa de demander quel était l'âge, le caractère de cet officier.

« C'était, » dit le comte, « un jeune homme de la plus belle bravoure, mais parfois téméraire; il périt dans sa vingtième année, après s'être distingué par des actions glorieuses, et il mourut dans mes bras. »

« Marié ou garçon? » s'écria lord Colambre.

— « Marié. Il avait épousé secrètement, un peu moins d'un an avant sa mort, une demoiselle anglaise, fort jeune, qui avait été élevée dans un couvent à Vienne. Il était destiné à hériter d'une grande fortune, et je crois que la jeune personne n'était pas riche; il tint donc son mariage secret, dans la crainte d'offenser ses parens, ou par

quelqu'autre motif; je ne me rappelle pas très-exactement les particularités. »

« Déclara-t-il son mariage? » dit lord Colambre.

— « Jamais avant d'être au lit de mort; c'est alors seulement qu'il me confia son secret. »

— « Vous rappelez-vous le nom de la jeune personne qu'il avait épousée? »

— « Oui, une miss St.-Omar. »

« St.-Omar! » répéta lord Colambre, rayonnant de joie; » mais êtes-vous sûr, mon cher comte, qu'elle était réellement mariée, légalement mariée à M. Reynolds? Son mariage a toujours été nié par les parens du jeune homme; les siens n'ont jamais pu en prouver la validité. Sa fille est.... — Mon cher comte, avez-vous été témoin du mariage? »

« Non, » dit le comte; « je n'ai pas été témoin de son mariage; je n'ai même

jamais vu sa femme ; et tout ce que je sais de cette affaire, c'est que M. Reynolds, en mourant, m'assura qu'il était secrètement marié à une miss St.-Omar, qui demeurait encore alors dans un couvent de Vienne. Ce malheureux jeune homme me témoigna le plus vif regret de la laisser sans une existence assurée; mais il espérait, me dit-il, que son père la reconnaîtrait, et qu'elle-même se réconcilierait avec ses propres parens. Il ne pouvait pas faire de testament, n'étant pas encore majeur, mais il me dit, je crois, que son enfant, qui n'était pas encore né, hériterait, même si c'était une fille, d'une fortune considérable. Sur ce point, je ne puis cependant m'en rapporter avec confiance à ma mémoire; mais il me remit un paquet, qui contenait le certificat de son mariage, et, ce me semble aussi, une lettre pour son père; il me chargea de

faire passer ce paquet en Angleterre, par une voie sûre. Aussitôt après sa mort, j'allai chez l'ambassadeur d'Angleterre, qui était au moment de quitter Vienne; je lui remis le paquet, et il me promit de le faire parvenir sûrement. Je fus obligé de partir avec ma troupe, le lendemain, pour un endroit éloigné. A mon retour, je m'informai au couvent de ce qu'était devenue miss Saint-Omar — je devrais dire mistriss Reynolds, et j'appris qu'elle avait été transférée du couvent dans un logement en ville, peu de jours avant la naissance de son enfant. L'abbesse me parut fort scandalisée de toute cette affaire, et je me rappelle que je la soulageai beaucoup, en lui assurant qu'il y avait un mariage en bonne forme.... Pour l'amour du pauvre Reynolds, je continuai à m'informer de sa veuve dans le dessein de lui rendre les services d'un

ami, si elle était dans l'embarras ou le besoin ; mais j'appris, à son logement, que son frère était venu d'Angleterre pour la chercher, et l'avait emmenée avec son enfant. Livré depuis lors, » poursuivit le comte, « à un genre de vie très-actif, j'ai perdu cette affaire de vue. Maintenant que vos questions me l'ont rappelée, elle se présente clairement à ma mémoire, et je suis certain des faits que j'avance, et prêt à les établir par mon témoignage. »

Lord Colambre mit dans ses remercîmens un feu qui montrait combien il s'intéressait à l'issue de cette affaire. Il dit qu'il était clair que le paquet remis à l'ambassadeur, n'avait pas été délivré au père de M. Reynolds, ou que le père avait supprimé le certificat de mariage, puisque ce mariage n'avait jamais été reconnu par lui ni par aucune autre personne de sa famille. Lord Colambre

avoua alors franchement au comte pourquoi il prenait tout cela si fort à cœur; et le comte O'Halloran, avec toute la chaleur de la jeunesse et l'ardente générosité qui caractérise les gens de son pays, entra dans ses sentimens, et déclara qu'il ne prendrait pas de repos qu'il n'eût établi la vérité de tout ce qu'il venait de dire.

« Malheureusement, » dit-il, « l'ambassadeur qui s'était chargé du paquet est mort, et je crains que nous ne rencontrions beaucoup de difficultés. »

« Mais il avait, sans doute, un secrétaire, » dit lord Colambre, « qui était ce secrétaire? nous pouvons nous adresser à lui. »

— « Son secrétaire est maintenant chargé d'affaires à Vienne, nous ne pouvons l'y aller joindre. »

— « En quelles mains sont tombés les papiers de cet ambassadeur? qui a été

son exécuteur testamentaire?» dit lord Colambre.

« Son exécuteur testamentaire! vous avez avisé le bon moyen,» s'écria le comte, «son exécuteur testamentaire est précisément l'homme qui fera votre affaire... C'est votre ami, sir James Brooke. Tous les papiers doivent en conséquence être entre ses mains, ou il peut du moins se procurer ceux qui seraient dans les mains de la famille. Le chef-lieu de cette famille est à quelques milles de la terre de sir James Brooke, dans le Huntingdonshire, où je vous ai déjà dit qu'il est actuellement.

— « Je vais me rendre chez lui sur-le-champ; je partirai ce soir par le courrier: j'y serai à temps, » s'écria lord Colambre en tirant sa montre d'une main, et le cordon de la sonnette de l'autre.

« Courez vite, et allez m'arrêter une place dans le c⸗urrier de Huntingdon-

shire. Partez à l'instant, » dit lord Colambre au domestique.

« Et, arrêtez deux places, s'il vous plaît, monsieur, » dit le comte; « milord, je vous accompagnerai. »

Lord Colambre ne voulut pas y consentir; il était inutile d'exposer le bon et vieux général à cette fatigue, et une lettre de lui à sir James Brooke produirait le même effet que sa présence. Sir James ferait la recherche des papiers, et si on pouvait trouver le paquet, ou prouver d'une manière quelconque qu'il avait été remis au vieux Reynolds, lord Colambre s'adresserait au comte pour certifier l'identité de ce paquet, ou pour aller faire avec lui chez M. Reynolds une nouvelle enquête; et, dans tous les cas, le comte affirmerait que le jeune homme, en mourant, avait déclaré son mariage.

Il y avait encore place dans le courrier. Lord Colambre dépêcha un domes-

tique à son père, avec un billet qui expliquait la nécessité de ce prompt départ. Tout ce qui restait à faire en ville, lord Clonbrony pouvait le terminer sans avoir besoin de lui. Il écrivit ensuite quelques lignes à sa mère, sur cette même feuille de papier, où il avait tristement et lentement déjà tracé ces mots :

« Ma chère Mère, miss Nugent. »

Maintenant, joyeusement et avec rapidité, il continua :

« J'espère être auprès de vous de vendredi en huit ; mais si des circonstances imprévues me retenaient, je vous écrirais certainement encore ; croyez-moi, ma chère mère, votre fils, obligé et reconnaissant,

Colambre. »

Le comte, de son côté, écrivit une

lettre à sir James Brooke. Il y fit la description du paquet qu'il avait remis à l'ambassadeur, et il relata toutes les circonstances qui pouvaient conduire à le recouvrer. Le cachet n'était pas encore sec, que lord Colambre saisit cette lettre; le comte était presqu'aussi empressé de le voir en route que lui de partir; il remercia le comte en peu de mots, mais qui exprimaient avec énergie ses sentimens. L'amour et le contentement rentraient comme un torrent dans l'âme de notre héros; toutes les idées militaires qui l'occupaient une heure auparavant étaient en pleine déroute: l'Espagne disparaissait, et la verte Irlande était sous ses yeux.

En lui serrant la main, au moment où ils se séparaient, le bon vieux général lui dit en souriant:

« Je crois que je ferai bien de suspendre mes démarches pour la commission

du major Benson, jusqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles : ma harangue en faveur de la profession militaire sera, je crois, ce que sont beaucoup d'autres harangues, des paroles perdues. »

CHAPITRE XVI.

Quelle périphrase polie, quelle tournure diplomatique bien circonspecte pourrai-je employer pour dire que les papiers de feu M. l'ambassadeur furent trouvés dans un honteux désordre? l'exécuteur testamentaire de son excellence, sir James Brooke, fut néanmoins infatigable dans ses recherches; aidé de lord Colambre, il passa deux jours entiers à visiter des porte-feuilles de mémoires et de lettres, et des liasses de papiers de toutes espèces, mêlés ensemble de la manière du monde la plus hétérogène, la plupart ne portant aucune étiquette qui indiquât leur contenu,

quelques-uns portant des étiquettes qui n'étaient propres qu'à induire en erreur ; en sorte qu'il fallut défaire les liasses et examiner chaque papier l'un après l'autre. Enfin, après avoir tout ouvert, croyant du moins n'avoir rien omis, fatigués, désespérés, ils étaient au moment d'y renoncer, quand lord Colambre aperçut au fond d'un coffre un paquet de vieilles gazettes.

« Ce ne sont que d'anciennes gazettes de Vienne, j'y ai déjà regardé, » dit sir James Brooke.

Sur cette assurance, lord Colambre allait les rejeter dans le coffre; mais il remarqua que le cordon n'avait pas été dénoué, il ouvrit la liasse, et, parmi les gazettes, il trouva un brouillon du journal de l'ambassadeur ; un paquet y était joint, portant cette adresse : à Ralph Reynolds, sen. Esq. Oldcourt, Suffolk, avec cette note : confié à son excellence

le comte de ***; une autre note, écrite sur l'enveloppe, et signée O'Halloran, disait quand celui-ci l'avait reçu, et quel jour il l'avait remis à l'ambassadeur... Les cachets étaient intacts. Notre héros, à la vue de ce paquet, fut si transporté de joie, et sir James, son ami, si empressé à le féliciter, que tous deux oublièrent de maudire la négligence de l'ambassadeur qui avait causé tant de mal.

La première chose qu'il y eut à faire était de délivrer le paquet à Ralph Reynolds; mais lorsque lord Colambre arriva à l'endroit indiqué par l'adresse, il trouva toutes les portes fermées. Après l'avoir fait attendre long-temps, une vieille femme sortit enfin d'une loge de portier, et lui dit que M. Reynolds était absent, et qu'elle ne pouvait lui dire où il était, parce qu'aucun de ses gens ne savait jamais en quel endroit il serait tel

ou tel jour; qu'elle savait, par ouï-dire, qu'il avait plusieurs maisons dans différens lieux, et dans des contrées éloignées, et que tantôt il était en un endroit et tantôt en un autre. » Elle savait, ajouta-t-elle, « le nom de deux de ces endroits, Toddrington et le petit Wrestham; mais il y en avait d'autres qu'elle ne pouvait indiquer. Il avait aussi des maisons dans différens quartiers de Londres, qu'il louait; et quelquefois lorsqu'une d'elles était vacante, il allait l'occuper, et on était un mois entier sans entendre parler de lui. Bref, on ne pouvait jamais savoir où il était. »

Lord Colambre témoigna sa surprise de ce qu'un homme de l'âge dont il supposait qu'était M. Reynolds, eût un genre de vie si extraordinaire, et changeât de demeure si souvent; et la vieille femme répondit : « Que quoique son maître eût plus de soixante-dix ans, et

bien qu'à le voir assis on dirait qu'il était collé sur sa chaise et prêt à tomber en morceaux s'il s'avisait de la quitter, il était aussi alerte, et ne s'embarrassait pas plus de courir les grands chemins que le jeune homme auquel elle parlait. C'était l'amusement du vieux M. Reynolds, d'aller surprendre ses gens à ses différentes maisons, et de voir s'ils tenaient tout en bon ordre. »

« Quelle espèce d'homme est-ce ? — Est-ce un avare ? » demanda lord Colambre. « Il est avare et il ne l'est pas, » dit la vieille. Tantôt il regardera à dépenser mal à propos un sol, comme un autre à se défaire de cent livres sterlings, et il donnera cent livres sterlings plus aisément qu'un autre ne donnerait un sol, quand c'est là son humeur. — Mais son humeur est très-bizarre, et on ne sait comment le prendre : il est aussi fantasque et plus têtu qu'une mule, et

sa surdité l'a rendu encore plus entêté, parce qu'il n'entend pas ce qu'on lui dit et répond toujours à sa façon. Il est bizarre, mais il n'est pas timbré; il y voit clair quand il prend une chose du bon côté, et il est aussi habile que qui que ce soit, et capable de parler aussi bien qu'aucun membre du Parlement. Il est bon, et il a le cœur tendre quand il prend les gens en fantaisie; mais quelquefois sa fantaisie est pour un chien, car il aime beaucoup les chiens, ou pour un chat, ou pour un rat, et il s'en occupe plus alors que de son prochain. Mais le pauvre homme, il faut bien lui passer quelque chose, car il a eu bien du chagrin; il a perdu son fils, qui devait hériter de tous ses biens; un charmant jeune homme qui était tout son bonheur. Mais, » continua la vieille, qui passait brusquement du grand au petit, et du sérieux au bouffon; « ce n'é-

tait pas une raison pour me gronder si fort la dernière fois qu'il est venu ici, parce que j'avais tué une souris qui mangeait mon fromage. Le même jour il battit un petit garçon qui avait dérobé un morceau de ce même fromage; malgré cela il n'a jamais voulu me permettre, pendant tout le temps qu'il est resté ici, de mettre une souricière. »

« Fort bien, ma bonne femme, » dit lord Colambre, qui s'intéressait fort peu à l'affaire de la souricière, et qui n'était pas curieux d'en apprendre davantage sur l'économie domestique de M. Reynolds; « je ne vous importunerai pas plus long-temps, si vous voulez avoir la bonté de m'indiquer le chemin de Toddrington ou celui du petit Wrestham, comme vous l'avez nommé, ce me semble. »

« Le petit Wrestham! » répéta la vieille en riant; « Dieu me bénisse! d'où ve-

nez-vous donc, monsieur? C'est le petit Wrestham; assurément tout le monde le connaît, auprès de Lantry : allez tout droit, jusqu'à ce que vous arriviez au tournant de Rotherford; alors prenez le chemin de traverse à gauche, et tournez encore à droite quand vous serez au gué. Mais si vous allez à Toddrington.... » Et la vieille mêla si fort ses renseignemens pour les divers chemins de l'un ou l'autre de ces endroits, que lord Colambre n'y pouvait rien comprendre. Cependant il réprima son impatience, qui n'avait d'autre effet que d'embrouiller la vieille davantage; il parvint enfin à prendre note de tous les tournans pour arriver au petit Wrestham. Mais il n'y eut pas moyen de la faire aller de là à Toddrington, quoiqu'elle connût fort bien la route; elle était habituée, depuis dix-sept ans, à passer par l'autre chemin. « Tous les voituriers la suivaient

et passaient à la porte, » c'était tout ce qu'elle pouvait lui dire.

En tournant à droite et à gauche aussi souvent que son itinéraire l'indiquait, notre héros arriva heureusement au petit Wrestham; mais malheureusement il n'y trouva pas M. Reynolds. Il n'y avait là qu'un concierge, qui parla de son maître à peu près dans les mêmes termes que la vieille, et qui ignorait absolument où il était..... « peut-être à Toddrington, » dit-il; « mais il n'y a pas plus de raison de croire qu'il soit là qu'ailleurs. »

« Il faut de la persévérance pour lutter contre la fortune. » Notre héros se mit en route pour Toddrington par des chemins de traverse bien différens de ceux qu'il avait admirés en Irlande, et avec un postillon qui lui fit souvent regretter Larry.

Enfin, dans un chemin fort étroit, en montant une côte qu'on lui dit être

de deux milles, il atteignit une charrette lourdement chargée, et il fallut la suivre pas à pas, tandis que le charretier, allant tout doucement son train, jouissait de l'impatience de lord Colambre et de la mauvaise humeur du postillon. Celui-ci jurait entre ses dents; mais il aurait eu beau crier, il n'y aurait rien gagné; le charretier était à l'épreuve de tous les juremens de la langue anglaise, et il n'y a pas de postillon, en Angleterre, qui eût pu le réduire à faire prendre à ses chevaux une autre allure. Lord Colambre sauta à bas de sa voiture; et, marchant à côté du charretier, il entama la conversation avec lui. Il lui parla de ses chevaux, de leurs clochettes, de leurs harnais : il admira la beauté et la force du limonier; il s'enquit de la valeur de l'atelage entier, qu'il estima heureusement, à très-peu de chose près, ce qu'il valait. Il montra quelque

connaissance dans la manière de faire les chemins, dans le charronnage; il fut même, par bonheur, de l'opinion du voiturier sur plusieurs questions relatives à la construction des roues..... si bien qu'en dépit de sa rusticité, le voiturier se sentit bientôt favorablement disposé pour lui, et résolut de le laisser passer. En conséquence, à peu près à mi-côte, la tête du premier cheval se trouvant à la hauteur d'une grande porte ouverte, le voiturier le toucha de son long fouet; et, commandant la manoeuve de l'atelage, il fit entrer sa voiture dans la cour de la ferme.

« A présent, monsieur, tandis que je tourne, vous pouvez passer. »

La couverture de la charrette s'accrocha à une haie, en tournant, et quelques ballots furent dérangés. Un fromage tombait, en roulant, du côté où se trouvait lord Colambre; celui-ci l'arrêta

dans sa chute. L'adresse lui tomba sous les yeux ; elle portait : « A Ralph Reynolds, Esq., *à Toddrington.* » Ce dernier mot était effacé, et on lisait au-dessus, écrit d'une autre main : « Red Lion Square, à Londres. »

« A présent, je l'ai trouvé ! Et assurément je connais cette écriture ! » dit lord Colambre en lui-même, et en examinant l'adresse de plus près.

La première adresse était en effet d'une écriture qu'il connaissait très-bien ; c'était celle de lady Dashfort.

« Ce fromage, que vous examinez si attentivement, » dit le voiturier, « a fait bien du chemin; il est venu de Londres et il y retourne, parce que le monsieur à qui il est adressé n'était pas chez lui, et celui qui l'a fait enrègistrer m'a dit qu'il venait d'un pays étranger. »

Lord Colambre prit l'adresse, donna au voiturier une guinée, lui souhaita le

bonsoir, passa, et poursuivit son chemin. Il regagna le plus vite qu'il put la route de Londres, prit à la première ville une place dans la voiture du courrier, arriva à Londres, vit son père, et courut chez son ami, le comte O'Halloran, qui fut ravi en voyant le paquet. Lord Colambre, tout fatigué qu'il était, voulait absolument aller à l'instant chez le vieux Reynolds. Il oubliait qu'il avait voyagé nuit et jour, sans prendre un moment de repos de corps ni d'esprit.

« Il faut que les héros dorment et les amoureux aussi : autrement ils cessent bientôt d'être héros ou amoureux, » dit le comte. « Reposez un peu cette nuit votre esprit agité, et demain matin nous mettrons fin à cette aventure à Red Lion Square; je vous y accompagnerai, et partout ailleurs, quand vous voudrez, fallût-il aller au bout du monde. »

Le lendemain matin, lord Colambre

alla déjeûner avec le comte; celui-ci, qui n'était pas amoureux, était encore au lit, car notre héros arriva une demi-heure avant le moment fixé. Le vieux domestique Ulick, qui avait accompagné son maître en Angleterre, revit avec plaisir lord Colambre; et en l'introduisant dans la salle du déjeûné, il ne put s'abstenir de dire en faveur de la ponctualité de son maître :

« Vos horloges, milord, avancent apparemment d'une demi-heure sur les nôtres. Mon maître sera prêt à la minute. ».

Le comte parut bientôt. Le déjeûné ne fut pas long, et la voiture ne les fit pas attendre; car le comte partageait l'impatience de son jeune ami. Quand ils sortirent, le grand chien irlandais du comte les suivit; son maître voulait le renvoyer, mais lord Colambre sollicita pour lui la permission de les accompa-

gner, car il se souvenait que la vieille lui avait dit que M. Reynolds aimait beaucoup les chiens.

Ils arrivèrent à Red Lion Square, et trouvèrent la maison de M. Reynolds; le comte assurait qu'il ne serait pas encore levé, mais il l'était, et ils le virent en bonnet de nuit rouge, à la fenêtre. Après quelques allées et venues d'un petit domestique dans le passage, et trois ou quatre coups d'œil du vieillard à travers la jalousie, ils furent admis.

Le petit domestique n'ayant pu retenir leur nom, ils furent obligés de s'annoncer mutuellement. « Le comte O'Holloran, lord Colambre. » Ces noms ne parurent faire aucune impression sur le vieillard, mais il regarda d'un air délibéré ceux qui les portaient, plus occupé en apparence de savoir *ce qu'ils* étaient que *qui* ils étaient. En dépit du bonnet de nuit rouge, et d'une robe de chambre

à fleurs, M. Reynolds avait l'air d'un homme comme il faut, bizarre si l'on veut, mais néanmoins homme comme il faut.

Le grand chien du comte voulut entrer avec lui, et le regard du comte sembla dire : « Faut-il le laisser entrer ou fermer la porte ? » — « Oh ! laissez-le entrer, monsieur, s'il vous plaît ; j'aime beaucoup les chiens, et je n'en ai jamais vu un plus beau : asseyez-vous, messieurs, je vous prie, » ajouta-t-il ; et une partie de la bienveillance que lui avait inspirée la vue du chien, se répandit sur ses manières envers le maître d'un si bel animal, et s'étendit, quoiqu'avec plus de réserve, jusqu'au compagnon de ce maître. Pendant que M. Reynolds caressait le chien, le comte lui dit que cet animal était d'une race particulière et remarquable, aujourd'hui presqu'éteinte ; qu'il n'y avait plus en Irlande qu'un sei-

gneur qui en possédât encore quelques-uns de cette espèce. — « Allons donc, Hannibal, couche-toi, » dit le comte. « M. Reynolds, quoique nous soyons pour vous des étrangers, nous avons pris la liberté de nous présenter.....

« Je vous demande pardon, monsieur, » dit M. Reynolds en l'interrompant. « Mais vous ai-je bien compris quand j'ai entendu qu'on pouvait s'en procurer quelques-uns de cette espèce chez un seigneur Irlandais? Dites-moi, je vous prie, comment vous l'appelez, » ajouta-t-il en prenant son crayon.

Le comte écrivit le nom et le lui remit, en observant qu'il avait seulement avancé que ce seigneur possédait encore quelques-uns de ces chiens, mais qu'il ne répondait pas, pour cela, qu'on pût s'en procurer chez lui.

« Oh! j'ai des moyens pour cela, » dit le vieux Reynolds, en frappant sur sa

tabatière, et en se parlant tout haut à lui-même, suivant sa coutume. « Lady Dashfort connaît tous ces lords Irlandais; elle m'en aura un. Oui, oui, elle me l'aura! » Le comte O'Hollaran répliqua, comme si ces propos lui étaient adressés, « lady Dashfort est en Angleterre. »

« Je le sais, monsieur; elle est à Londres, » dit M. Reynolds précipitamment, « que savez-vous d'elle? »

— « Je sais, monsieur, que probablement elle ne retournera point en Irlande, et que j'y retourne; que mon ami, ici présent, y retourne aussi, et que si la chose est faisable, nous la ferons pour vous. »

Lord Colambre confirma cette promesse, et dit que si on pouvait se procurer un de ces chiens, il se chargeait de le faire passer sûrement en Angleterre.

«Monsieur...—Messieurs! je vous suis fort obligé; c'est-à-dire que quand la chose sera faite je vous serai fort obligé. —Mais peut-être ne sont-ce là que des propos fort civils.»

«C'est ce dont vous pouvez juger, d'après votre sagacité et votre connaissance du monde,» dit le comte en souriant et avec beaucoup de calme.

«Quant à moi, tout ce que je puis dire,» s'écria lord Colambre, «c'est qu'on n'a pas coutume de me reprocher que je dis une chose, et que j'en pense une autre.»

«Bouillant! je le vois,» dit le vieux Reynolds en faisant un signe de tête, et en regardant lord Colambre. «Froid!» ajouta-t-il en regardant le comte, «mais il y a temps pour tout: j'ai aussi été bouillant autrefois: bien répondu, chacun pour son âge.»

Lord Colambre et le comte s'accor-

dèrent tacitement à considérer ce propos comme un second *à parte*, qu'ils n'étaient pas censés entendre.

Le comte reprit le sujet de leur visite; car il vit que son compagnon était impatient, et il craignit qu'il ne s'échauffât et ne gâtât tout; il commença donc ainsi :

« M. Reynolds, votre nom me rappelle un ami; car j'avais un ami qui le portait. J'ai eu autrefois le plaisir, et c'en était un très-grand pour moi, d'être intimement lié, sur le continent, avec un jeune homme de la plus belle bravoure, et de la plus grande amabilité... votre fils. »

« Prenez garde, monsieur, » dit le vieillard en se levant brusquement, et retombant à l'instant, « prenez garde! ne m'en parlez pas, à moins que vous ne vouliez me jeter roide mort sur la place! »

Ses doigts, son visage furent, du-

rant un moment, dans une agitation convulsive ; le comte et lord Colambre, très-alarmés, le regardaient en silence.

Les mouvemens convulsifs cessèrent ; le vieillard déboutonna sa veste comme pour se soulager d'un étouffement ; il découvrit ses cheveux blancs ; et après s'être penché en arrière pour se reposer, les yeux fixes, l'air rêveur, il se redressa sur son siége, et s'écria en regardant autour de lui :

« Fils ! quelqu'un n'a-t-il pas prononcé ce mot ? qui a été assez cruel pour l'articuler devant moi ? personne ne m'a jamais parlé de lui, qu'une fois depuis sa mort ! Savez-vous, monsieur, » dit-il en fixant ses yeux sur le comte O'Holloran, et posant sur lui sa main glacée, « savez-vous où il a été enterré, je vous le demande, monsieur ? Vous rappelez-vous comment il est mort ? »

« Je ne me le rappelle que trop bien, »

s'écria le comte, si ému qu'il pouvait à peine se faire entendre, « il est mort dans mes bras; je l'ai enterré moi-même! »

« Impossible! » s'écria M. Reynolds, « pourquoi, pourquoi me dites-vous cela, monsieur? » ajouta-t-il en étudiant la figure du comte avec attention, mais d'un air hagard. « Impossible! son corps me fut envoyé dans un cercueil de plomb; et je le vis... et on me demanda... et je répondis, dans le caveau de la famille... Mais le choc est passé, et si votre visite est relative à ce sujet, je crois, messieurs, que je suis assez remis pour vous entendre. J'aurais dû être préparé à ce coup, car depuis plusieurs années je m'y attendais, et cependant, quand il me frappa, il me sembla soudain.... il m'accabla... il m'ôta toute perspective en ce monde; il me laissa sans enfans, sans un seul descendant, sans un parent qui

fût assez proche pour m'être cher! je suis un être isolé! »

« Non, monsieur, vous n'êtes point un être isolé, » dit lord Colambre; « vous avez quelqu'un qui vous touche de près, qui vous sera, qui doit vous être cher; qui vous dédommagera de tout ce que vous avez perdu, de tout ce que vous avez souffert; qui rendra la paix et le contentement à votre cœur... vous avez une petite-fille. »

« Non, monsieur, je n'ai point de petite-fille, » dit le vieux Reynolds avec un visage qui redevint austère, et qui exprimait son obstination. « Il vaut mieux ne point avoir de descendant, que d'être forcé à reconnaître un enfant illégitime. »

« Milord, je vous conjure, en qualité d'ami, je vous commande d'être patient, » dit le comte, qui vit lord Colambre rempli d'indignation.

« Ainsi donc, c'est là le but de votre visite, » poursuivit le vieux Reynolds, « et vous êtes envoyés par mes ennemis, par les Saint-Omar; vous êtes ligués avec eux, et c'est de mon fils aîné que vous venez de me parler. »

« Oui, monsieur, » répliqua le comte; c'est du capitaine Reynolds, qui périt dans une bataille, étant au service d'Autriche, il y a environ dix-neuf ans... Jamais il n'exista un jeune homme plus brave et plus aimable. »

Le plaisir reparut dans les yeux du père, à travers son air de sombre entêtement.

« C'était, comme vous dites, monsieur, un brave et aimable jeune homme; il fit autrefois mon orgueil, et je l'aimais aussi alors..... Mais ne saviez-vous pas que j'en avais un autre? »

— « Non, monsieur, nous ne le savions pas; nous sommes, vous le voyez,

tout-à-fait ignorans sur ce qui concerne vos affaires et votre famille; nous n'avons aucune liaison avec les Saint-Omar, nous n'en connaissons aucun.»

« Je déteste ce nom,» s'écria lord Colambre.

— « Tant mieux! tant mieux! j'en suis charmé! je vous demande mille fois pardon, messieurs; je suis vif et prompt, je le suis beaucoup trop pour un vieillard; mais j'ai été tourmenté, poursuivi, persécuté par des misérables qui avaient flairé mon or; souvent, dans ma rage, j'ai été tenté de jeter mes sacs à ces misérables qui suivaient ma piste, et de leur dire de me laisser mourir en paix. Vous avez de la sensibilité, messieurs, je le vois : excusez-moi, et supportez mon humeur.»

« La supporter! les meilleurs caractères, quand ils sont provoqués, n'ont-ils pas des momens de vivacité? » dit le

comte en regardant lord Colambre, qui était redevenu tout-à-fait modéré, et qui, d'un air de compassion, avait les yeux fixés sur le pauvre — non, non pas sur le pauvre, mais sur le malheureux vieillard.

« Oui, j'avais un autre fils, » poursuivit M. Reynolds, « et toutes mes affections se concentrèrent en lui lorsque je perdis mon fils aîné; c'est pour lui que je conservais la fortune que sa mère avait portée dans la famille. Puisque vous ne connaissez pas mes affaires, je vais vous expliquer ceci : cette fortune était substituée de manière qu'elle aurait été dévolue à l'enfant de mon fils aîné, même si ç'eût été une fille, dans le cas où cet enfant aurait été légitime; mais je savais qu'il n'y avait point de mariage, et je suis demeuré ferme dans mon opinion. S'il y a eu mariage, disai-je, montrez-moi le certificat de ce ma-

riage, et je le reconnaîtrai, et je reconnaîtrai l'enfant. Mais ils n'ont pas pu me montrer le certificat, et je savais qu'ils ne le pouvaient pas; et j'ai gardé la fortune pour mon fils chéri, » s'écria le vieillard de l'air satisfait de l'entêtement qui triomphe; mais, tout-à-coup, retombant dans la tristesse, il ajouta:

« Mais je n'ai plus d'enfant chéri, à quoi bon cette fortune! il faut qu'elle aille à un héritier présomptif, ou que je la laisse à un étranger, à une femme de qualité qui a découvert qu'elle était ma parente... Dieu sait comment, je ne suis pas généalogiste... et qui m'envoie des fromages d'Irlande et des douceurs pour mon déjeûner, et sa femme de chambre pour me cajoler. Ah! je suis las de tout cela, j'y vois clair; je voudrais être aveugle... je voudrais avoir une retraite cachée où les flatteurs ne pourraient me trouver. Je suis poursuivi, chassé, il

faut que je change encore de logement: dès demain, je n'y manquerai pas: je vous demande encore une fois pardon, messieurs. Vous alliez dire, monsieur, quelque chose encore de mon fils aîné, et je ne sais comment j'ai été entraîné loin de ce sujet. Mais je voulais vous dire seulement que sa mémoire m'a été chère, jusqu'à ce que, tourmenté continuellement par cette malheureuse affaire de son prétendu mariage, j'ai détesté d'entendre prononcer son nom; mais l'héritier présomptif finira par triompher de moi.

« Non, non, mon cher monsieur, cela ne sera pas, si vous triomphez de vous-même, si vous voulez être juste, » s'écria lord Colambre; » si vous voulez entendre la vérité que mon ami va vous dire, et y croire après en avoir lu la confirmation écrite de la main de votre fils, dans ce paquet. »

— « C'est sa main en effet ! c'est son cachet encore entier. Mais quand, où, pourquoi l'a-t-on gardé si long-temps; et comment est-il tombé dans vos mains ? »

Le comte O'Halloran dit alors à M. Reynolds, que ce paquet lui avait été remis par le capitaine Reynolds, en mourant. Il rapporta la déclaration verbale que le capitaine Reynolds lui avait faite de son mariage; il raconta comment il avait remis ce paquet à l'ambassadeur, qui avait promis de le transmettre fidèlement. Lord Colambre expliqua ensuite de quelle manière il avait été égaré, et retrouvé en dernier lieu, dans les papiers du feu ambassadeur. Le père contempla encore l'adresse, et examina le cachet.

« C'est la main de mon fils; c'est son cachet ! mais où est le certificat de mariage ? répéta-t-il. » S'il est dans ce pa-

quet, j'ai commis une grande inj.... Mais je suis convaincu qu'il n'y a jamais eu de mariage. Cependant je voudrais aujourd'hui que ce mariage pût être prouvé. — Si ce n'est qu'en ce cas, j'ai depuis bien des années été fort inj....

« Ne voulez-vous pas ouvrir ce paquet, monsieur ? » dit lord Colambre.

M. Reynolds le regarda d'un air qui disait : « je ne comprends pas bien clairement quel intérêt vous prenez à tout ceci ; » mais, incapable de parler, d'une main qui tremblait si fort qu'à peine il put rompre le cachet, il déchira l'enveloppe, posa les papiers devant lui, et s'assit pour reprendre haleine. Lord Colambre, malgré son impatience, avait trop d'humanité pour presser le vieillard : mais il alla chercher des lunettes qu'il aperçut sur la cheminée, les essuya bien, et les présenta à M. Reynolds. Celui-ci tendit la main pour les prendre,

les ajusta, et le premier papier qu'il ouvrit, se trouva être le certificat de mariage : il le lut tout haut, le posa sur la table, et dit : »

« Maintenant je reconnais le mariage. J'ai toujours dit, s'il y a eu mariage, il doit y avoir un certificat. Et vous voyez maintenant qu'il y a un certificat. Je reconnais le mariage. »

« Et maintenant, » s'écria lord Colambre, « je suis heureux, parfaitement heureux. Reconnaissez votre petite-fille, monsieur; reconnaissez miss Nugent. »

— « Que je reconnaisse qui, monsieur ? »

« Reconnaissez miss Reynolds, votre petite fille; je n'en demande pas davantage. — Faites ce que vous voudriez de votre fortune. »

— « Ah! je conçois à présent; je commence à comprendre que ce jeune homme est amoureux. Mais où est ma

petite-fille? Je n'ai pas entendu parler d'elle depuis son enfance. — J'ai oublié son existence; j'ai été fort injuste à son égard. »

« Elle n'en sait rien, monsieur, » dit lord Colambre, qui conta alors toute l'histoire de miss Nugent, de ses rapports avec la famille de Clonbrony, et de l'attachement qu'il avait pour elle; et qui conclut, en assurant à M. Reynolds, que sa petite-fille était douée de mille vertus. Quant à votre fortune, monsieur, je suis sûre qu'elle dira comme moi... »

« Qu'importe ce qu'elle dira, » interrompit le vieux Reynolds; « où est-elle? Quand je la verrai, j'entendrai ce qu'elle dira. Dites-moi où elle est, faites-la-moi voir. Je brûle de m'assurer si elle ressemble à son pauvre père. Où est-elle? Que je la voie tout-à-l'heure.

— « Elle est à cent soixante milles d'ici, monsieur, à Buxton. »

« Eh bien! milord, qu'est-ce que cent soixante milles? Vous vous imaginez, je crois, que je ne puis pas bouger de mon fauteuil; mais vous vous trompez fort. Un voyage de cent soixante milles n'est rien pour moi; je suis prêt à partir demain matin, à l'instant. »

Lord Colambre dit qu'il était certain que miss Reynolds s'empresserait d'obéir aux ordres de son grand'père, et de se conformer en cela à son devoir; qu'elle se rendrait auprès de lui aussi promptement que possible, s'il le désirait. « Je vais lui écrire sur-le-champ, » ajouta-t-il, « si vous m'en chargez. »

—« Non, milord, je ne vous en charge pas; j'irai; je m'embarrasse fort peu, vous dis-je, d'un voyage de cent

soixante milles. J'irai, et je partirai demain matin. »

Lord Colambre et le comte, très-satisfaits du résultat de leur visite, pensèrent que ce qu'ils avaient à faire de mieux maintenant, était de laisser reposer le vieux Reynolds. Ils prirent congé, après avoir fixé l'heure du départ le lendemain; et ils allaient sortir quand lord Colambre entendit dans le corridor, une voix bien connue, la voix de mistriss Petito.

« Ah! non, présentez les complimens de milady Dashfort, et je reviendrai une autre fois. »

« Non, non, » s'écria le vieux Reynolds, en tirant le cordon de la sonnette, « je ne veux pas qu'elle revienne; je veux être pendu si j'y consens; qu'elle entre à présent et je la verrai; Jack! faites entrer cette femme à présent ou jamais. »

— « Cette dame est sortie, monsieur. Elle est déjà dans la rue. »

— « Courez après elle ; aujourd'hui ou jamais, dites-lui cela.

— « Monsieur, elle était remontée dans son fiacre. »

Le vieux Reynolds courut à la fenêtre, et voyant le cocher qui tournait, il lui fit signe de revenir. Mistriss Petito redescendit donc de voiture, et fut introduite par Jack qui l'annonça ainsi.

« La dame, monsieur. » C'était la seule qu'il eût jamais vue dans cette maison.

« Mon cher monsieur Reynolds, je ne puis vous dire combien je vous suis obligée de me recevoir, « dit mistriss Petito, en ajustant son schall, et en prenant le ton et les manières de ses supérieures. « Vous êtes d'une bonté

extrême et j'en suis très-reconnaissante. »

« Vous ne m'êtes point obligée, et je ne suis ni bon ni tendre, » dit le vieux Reynolds.

« Que vous êtes étrange! » dit mistriss Petito, en s'avançant, après avoir gracieusement drapé son schall; mais elle s'arrêta tout court. —

« Milord Colambre, et le comte O'Halloran, ou je renonce à ma part du paradis! » s'écria-t-elle extrêmement surprise....

« Je ne savais pas que mistriss Petito fût de votre connaissance, messieurs, » dit le vieux Reynolds, en souriant malignement. Le comte O'Halloran était trop poli pour nier qu'il connût une dame qui l'appelait par son nom; mais il n'avait aucun souvenir de mistriss Petito, qu'il avait cependant apparemment rencontrée sur les escaliers, en

rendant visite à lady Dashfort, à Kill-patrick-Town. Lord Colambre était *incontestablement une ancienne connaissance :* et dèsque mistriss Petito se fut remise de cette première surprise naturelle qui lui avait arraché une de ses exclamations vulgaires, elle reprit un air d'aisance et de familiarité, pour dire :

« J'espère que milady Clonbrony, et milord et miss Nugent, et toutes les personnes de la famille se portent bien ; je ne sais, milord, si je dois vous féliciter, ou non, du mariage de miss Broadhurst, aujourd'hui lady Berryl ; mais je m'attends bientôt à un compliment de votre part pour un autre mariage dans la famille où je suis à présent ; celui de lady Isabelle avec le colonel Heathcock, qui est arrêté ; ils achètent aujourd'hui les habits de noces et ils choisissent les diamans ; et

lady Dashfort et milady Isabelle m'ont envoyée tout exprès chez vous, monsieur Reynolds, pour vous en informer avant personne, et pour vous demander si le fromage vous est enfin arrivé sain et sauf, et si la mousse d'Irlande fait bien dans votre chocolat et vous paraît agréable au goût. C'est le meilleur *fondant* qu'on connaisse dans le monde entier, et le meilleur tonique; et rien n'est plus à la mode. La duchesse de Torcaster en fait usage à son déjeûner, lady St.-James est aussi tout-à-fait convertie, et j'ai ouï dire que le duc de V. en prend aussi....

« Que le diable en prenne s'il veut. — Je ne m'en soucie guère, » dit le vieux Reynolds.

— «Oh! mon cher monsieur, vous êtes un malade très-difficile à gouverner. »

— « Je ne suis ni malade, ni patient, madame: je me porte aussi bien que vous,

ou que lady Dashfort, et j'espère, s'il plaît à Dieu, conserver encore long-temps cette bonne santé. »

Mistriss Petito sourit à la dérobée à lord Colambre, pour lui montrer qu'elle sentait toute l'originalité de cet homme. Puis, prenant le ton cajolant, elle dit au vieillard :

« Vous la conserverez long-temps, sans doute, si le ciel exauce mes prières continuelles et celles de milady Dashfort. Ainsi, M. Reynolds, si les prières des dames sont bonnes à quelque chose, vous devez vous trouver à merveille, et je suppose que ces prières sont de toutes, les plus efficaces. Mais ce n'est pas de prières et d'affaires de mourans que je suis chargée de vous parler ; il n'est pas question d'enterremens, et Dieu nous en préserve ; ma mission est de vous entretenir de noces : et je commence par vous dire que milady Dash-

fort serait venue en personne dans son carrosse, si elle n'avait pas eu tant de choses à faire à la hâte, qu'elle en perd la tête ; et milady Isabelle, suivant les règles de la modestie, ne pouvait pas venir elle-même ; elles m'ont donc envoyée comme leur représentant pour vous dire, mon cher M. Reynolds, qu'elles espèrent qu'en qualité de parent de la famille, vous honorerez le mariage de votre présence. »

« Ce ne serait point un honneur que je leur ferais, et elles savent cela aussi bien que moi, » dit l'intraitable M. Reynolds ; « ce ne serait pas non plus un avantage pour elles ; mais cela elles ne le savent pas aussi bien que moi. Mais, mistriss Petito, pour vous éviter, et à votre maîtresse aussi, toutes peines et tout embarras à mon sujet à l'avenir, ayez la bonté d'informer milady Dashfort que je viens, à l'instant, de recevoir

et de lire le certificat de mariage de mon fils le capitaine Reynolds avec miss Saint-Omar. J'ai reconnu le mariage : mieux vaut tard que jamais. Et demain matin, s'il plaît à Dieu, je partirai avec ce jeune lord pour Buxton, où j'espère voir, et où je me propose de reconnaître publiquement ma petite-fille, pourvu toutefois qu'elle veuille me reconnaître. »

« *Crimini !* » s'écria mistriss Petito, « quelle nouvelle tournure prennent ici les choses ? fort bien, monsieur, je dirai à milady les *métamorphoses* qui ont eu lieu, quoique je ne puisse deviner par quelle magie elles ont été opérées. Mais comme il paraît que je vous dérange et que j'ai mal pris mon temps, je vais me retirer en vous souhaitant un heureux voyage, puisque vous partez demain de si bonne heure pour Buxton. Milord Colambre, si j'y vois clair comme je me

flatte que je le fais en cette occasion, j'ai un compliment à vous faire, n'est-il pas vrai, sur quelque chose, comme une succession ou une bonne aubaine dans ce *dénouement;* et je vous prie de faire agréer mes très-humbles respects à la *ci-devant* miss Grâce Nugent, que je ne veux pas faire déroger par un autre nom dans *l'intérim*, car je suis persuadée que ce sera un nom qu'elle portera pendant si peu de temps, que cela ne vaut, pour ainsi dire, pas la peine de le prendre, si ce n'est pour l'honneur de l'adoption publique; et ce nom sera bientôt changé, je n'en doute pas, pour un titre de vicomtesse, ou je n'ai aucune pénétration.— J'espère, milord, que je ne vous fais pas rougir en vous disant cela : oh ! je vous en prie, ne rougissez pas. »

Lord Colambre aurait bien voulu se dispenser de rougir, s'il l'avait pu.

« Comte O'Halloran, votre très-humble servante; j'ai eu l'honneur de vous rencontrer à Killpatrick-Town, » dit mistriss Petito, en se rapprochant de la porte et en ajustant son schall. Elle buta contre le chien, pensa tomber, se soutînt contre la porte, et se remit sur ses jambes. Hannibal se leva, et secouant les oreilles : « Pauvre diable! il est aussi de ma connaissance. » Elle voulut lui donner une petite tape sur la tête; mais Hannibal indigné s'éloigna, et elle sortit.

Ainsi s'évanouirent certaines espérances : car mistriss Petito s'était flattée de tirer parti pour elle-même de son caractère diplomatique ; elle pensait qu'en qualité d'ambassadrice de lady Dashfort, à l'aide de la mousse d'Irlande dans le chocolat, et de la flatterie placée à propos et avec le soin de supporter les rudesses, et les bizarreries de son cher

M^r^. Reynolds, elle pourrait à temps, c'est-à-dire avant qu'il fît un nouveau testament, devenir sa chère mistriss Petito, ou (car il arrive tous les jours des choses plus étranges) sa chère mistriss Reynolds! toutefois mistriss Petito s'entendait à faire retraite; et elle se flattait que du moins elle n'avait pas laissé voir son petit projet : et à tout événement elle s'était assurée, par ses services dans cette ambassade, un des objets de son ambition, la robe de velours cramoisi de lady Dashfort, qui était encore aussi bonne que neuve. Un regard sur cette robe la consola de la perte de son futur *octogénaire*, et elle se prépara à régaler sa maîtresse du message dont le vieux original M^r^. Reynolds l'avait chargée. Ainsi finirent toutes les espérances que lady Dashfort avait conçues de s'assurer la fortune de M^r^. Reynolds.

Depuis la mort de son dernier fils,

elle avait été infatigable dans ses attentions pour lui, et elle s'était flattée de réussir : ce revers lui fut doublement sensible ; il était cruel du côté de l'intérêt, et il blessait son amour-propre en qualité d'*intrigante*. Il fallait cependant qu'elle se contraignît et cachât ses sentimens ; car si Heathcock apprenait la chose avant que les articles fussent signés, il pouvait se retirer : elle le fit donc sur-le-champ monter dans sa voiture avec lady Isabelle, et le mena chez Rundell et Bridge, pour s'assurer, à tout événement, de l'écrin.

Cependant, le comte O'Halloran et lord Colambre, enchantés du résultat de leur conférence, prirent congé de M. Reynolds, après avoir fixé l'heure de leur départ pour le lendemain. Lord Colambre offrit de revenir dans la soirée, et de présenter à M. Reynolds son père, lord Clonbrony.

« Non, non, » dit le vieillard, « je ne suis pas cérémonieux. Je crois que je vous en ai donné assez de preuves depuis le peu de temps que nous nous connaissons; il sera temps de me présenter votre père quand nous serons en voiture : en faisant route ensemble nous pourrons causer et faire connaissance; mais venir ce soir en hâte, uniquement pour dire : lord Clonbrony, M. Reynolds.... M. Reynolds, lord Clonbrony, et puis choquer nos deux têtes l'une contre l'autre, tirer un pied en arrière et s'en aller! à quoi bon ces fadaises à mon âge, ou même à tout âge? Non, non, nous avons, je m'imagine, assez de choses à faire sans celle-là. Bonjour, comte O'Halloran! Je vous remercie de tout mon cœur. Dès le premier coup d'œil, vous m'avez plu : heureusement aussi vous avez amené votre chien avec vous. C'est Hannibal qui a d'abord été

cause que je vous ai laissé entrer : je l'avais aperçu à travers la jalousie. Hannibal, mon bon camarade ! je vous suis plus obligé que vous ne pouvez l'imaginer. »

« Nous le lui sommes tous, » dit lord Colambre.

Hannibal fut fort caressé, et on se sépara. En retournant chez eux, le comte et lord Colambre rencontrèrent sir James Brooke.

« Je vous avais annoncé, » dit sir James, « que je serais à Londres presque aussitôt que vous. Avez-vous trouvé le vieux Reynolds ? »

— « Nous sortons de chez lui. »

— « Comment vont vos affaires ? aussi bien que les miennes, j'espère. »

Il écouta avec le plus vif intérêt la narration de tout ce qui s'était passé jusqu'au moment actuel, et il en félicita sincèrement lord Colambre.

« Où allez-vous maintenant, sir James? ne pouvez-vous venir avec nous?» dirent le comte et lord Colambre.

« Cela m'est impossible, » répliqua sir James, « mais peut-être vous pourrez m'accompagner; je vais chez Rundell et Bridge, pour y troquer quelques vieux diamans de famille, ou les faire remonter à la moderne. Comte O'Halloran, vous êtes connaisseur en ce genre, venez avec moi, je vous prie, et donnez-moi votre avis. »

« Vous ferez mieux de consulter votre future, » dit le comte.

« Non, elle n'y entend rien, et elle se soucie fort peu de ces choses-là, » répondit sir James.

« Il n'en est pas de même de celle que voici, » dit le comte, en passant devant la fenêtre, et apercevant Isabelle et lady Dashfort, qui étaient en grande conversation avec le joaillier, tandis que

Heathcock jouait le rôle de *personnage muet*.

Lady Dashfort qui avait toujours, pour me servir de l'expression de M. Reynolds, « sa tête sur ses épaules, » c'est-à-dire sa présence d'esprit quand il s'agissait de son intérêt, lady Dashfort courut à la porte avant que le comte et lord Colambre fussent entrés, et leur présenta la main à tous deux, comme s'ils s'étaient séparés les meilleurs amis du monde.

« Comment vous portez-vous? je suis charmée de vous voir — Je vous fais mon compliment — Je reçois le vôtre. « Mais prenez garde, » dit-elle, en mettant le doigt sur sa bouche. » Ne dites pas un mot devant Heathcock, du vieux Reynolds, ou du moins de ce qu'il y a de mieux chez ce vieux fou, de sa fortune. »

Ces messieurs s'inclinèrent en signe

d'obéissance, et comprirent que milady craignait que Heathcock ne se dédît, si ce qu'il y avait de mieux chez sa future (*sa fortune* ou *ses expectatives*), était diminué.

« Où en est-elle réduite ! » dit tout bas lord Colambre, « si un mari comme celui-là est considéré comme une belle prise qui vaille qu'on se l'assure par une manœuvre. » Il soupira.

« Epargnez-vous ce généreux soupir ! » dit sir James Brooke : il est accordé à qui ne le mérite pas. »

Lady Isabelle qui essayait, devant une glace, un croissant de diamans, se retourna à leur approche. Son front s'obscurcit à la vue du comte O'Halloran et de lord Colambre; et sa physionomie prit l'expression de la haine quand elle aperçut sir James Brooke. Elle s'éloigna et alla demander, à l'extrémité de la boutique, à un des garçons, quelétait

le prix d'un collier de diamans qu'elle lui montra. Cet homme lui répondit « qu'il ne le savait pas exactement; que ce collier appartenait à lady Oranmore, et venait d'être remonté à neuf pour une de ses filles, qui allait épouser sir James Brooke, l'un de ces messieurs qui venaient d'entrer. »

Alors, s'adressant au maître, il demanda ce que valait ce collier; le maître en fit connaître la valeur, qui était considérable.

« Je croyais, en vérité, que lady Oranmore et ses filles étaient beaucoup trop philosophes pour songer à des diamans, » dit lady Isabelle à sa mère, avec un petit air de dédain sentimental; « mais c'est une consolation pour moi de voir que chez ces femmes exemplaires la philosophie et l'amour ne remplissent pas tellement le cœur, qu'il n'y ait encore un peu de place pour la vanité. »

« Cela serait difficile en bien des cas, » dirent en eux-mêmes plusieurs de ceux qui étaient présens.

« D'honneur, les diamans sont une chose fort chère, je le sais bien, » dit Heathcock à l'oreille de lady Isabelle, et cependant assez haut pour que tout le monde l'entendît; « mais quoi qu'il en soit, j'ai fait une gageure qu'aucune femme, mariée cet hiver à Londres, si elle n'est tout au moins comtesse, n'éclipsera les diamans de lady Isabelle Heathcock! et c'est M. Rundell que voici qui doit en être juge. »

Lady Isabelle paya cette promesse d'un de ses plus doux sourires; d'un de ces sourires qu'elle accordait autrefois à lord Colambre, et qui paraissaient à celui-ci l'expression de la sensibilité, du discernement et de la délicatesse.

Notre héros conçut d'elle tant de mépris, qu'il ne la plaignit plus de sa dé-

gradation. Lady Dashfort s'approcha de lui, dans un moment où il était seul, à l'écart, et pendant que le comte et sir James réglaient avec le joaillier le compte des diamans.

« Milord Colambre, » lui dit-elle à voix basse, « je devine votre pensée, et je pourrais moraliser comme vous, si je n'aimais mieux rire. Vous avez assez raison ; mais j'ai raison aussi, de même qu'Isabelle ; et nous avons tous raison ; car vous devez considérer que les femmes n'ont pas toujours la liberté de choisir, et on ne peut en conséquence s'attendre à ce qu'elles aient toujours le pouvoir de refuser. »

Cette mère, satisfaite de son commode optimisme, monta en voiture avec sa fille et les diamans de sa fille, et le précieux gendre, qui devait être le compagnon de sa fille pour la vie entière.

« Plus j'en vois, » dit le comte O'Halloran à lord Colambre, en sortant de chez le joaillier, « et plus je trouve de raisons de vous féliciter de n'y avoir pas été pris. »

« Je ne le dois ni à ma pénétration ni à ma prudence, » dit lord Colambre; « j'en ai obligation à l'amour et à l'amitié, » ajouta-t-il en se tournant vers sir James Brooke. « Voici l'ami qui m'a averti de bonne heure de me tenir en garde contre la voix de cette sirène; c'est lui qui m'a dit, avant que je connusse lady Isabelle, ce dont j'ai ensuite reconnu la vérité:

« Deux passions gouvernent alternativement sa
« destinée;
« L'amour est pour elle une affaire, mais son
« plaisir est la haine. »

« Voilà qui est terriblement sévère, sir James, » dit le comte, « et je crains

cependant que ce ne soit que juste. »

« Je suis sûr que c'est juste; autrement je ne l'aurais pas dit, » répliqua sir James Brooke. « Je me flatte d'avoir autant d'indulgence que personne pour les faiblesses du sexe, et autant de pitié pour les erreurs où peut entraîner une forte passion; mais je ne puis contenir l'indignation, l'horreur que m'inspirent ces femmes froides et vaines, qui ne font usage de leurs charmes et de leur esprit que pour le malheur d'autrui. »

Lord Colambre se rappela en ce moment l'air et le son de voix de lady Isabelle, lorsqu'il lui avait entendu dire qu'elle se ferait couper le petit doigt pour avoir le plaisir de livrer lady de Cressy, durant une heure, au tourment de la jalousie.

« Peut-être, » poursuivit sir James Brooke, « à présent que je vais me marier dans une famille irlandaise, je déteste

plus particulièrement cette mère et cette fille ; mais vous, lord Colambre, vous me rendrez la justice de vous souvenir qu'avant d'être intéressé moi-même à ce qui concerne ce pays, j'ai exprimé mon antipathie pour ceux qui, en retour de l'hospitalité qu'ils reçoivent chez un peuple qui a tant de cordialité, donnaient publiquement l'exemple d'une hypocrisie sentimentale, ou d'un audacieux mépris des bienséances ; qui reconnaissaient cette hospitalité en s'efforçant de détruire la paix domestique des familles, sur laquelle reposent, en dernière analyse, les vertus et le bonheur publics. Je m'applaudis, mon cher lord Colambre, de vous entendre dire que j'ai contribué à vous sauver de cette sirène. Dorénavant, je ne parlerai plus de ces deux femmes. Je suis fâché que vous ne puissiez rester en ville pour voir...... mais pourquoi en serais-je fâché ?....

Nous nous reverrons, et j'espère que je vous présenterai, et que vous me présenterez à une beauté bien différente. Adieu! mes vœux ardens pour votre bonheur vous accompagneront partout.»

Sir James se jeta promptement dans la rue où demeurait lady Oranmore, et lord Colambre n'eut pas le temps de lui dire qu'il connaissait sa future épouse, et qu'il était rempli d'estime pour elle. Le comte O'Halloran se chargea de l'en informer.

« Et maintenant, » lui dit le bon général, « il faut que je prenne congé de vous; et je vous assure que je le fais à contre-cœur. Il faut que je sois positivement obligé de demeurer encore quelque temps à Londres, pour m'empêcher de partir avec vous demain matin; mais il me sera bientôt permis de retourner en Irlande, et, si vous y consentez,

je verrai le château de Clonbrony avant de revoir celui de Halloran. »

Lord Colambre, charmé de cette promesse, en remercia son ami.

— « Ne m'en remerciez pas ; c'est pour ma propre satisfaction que je vous la fais.... Je suis impatient de vous voir heureux, de voir l'objet dont un cœur comme le vôtre a fait choix.... je vous en prie, n'allez pas me dérober une marche; informez-moi à temps. Je quitterai tout, même le siége de ****, pour vos noces; mais je compte que je n'arriverai pas trop tard. »

— « Assurément vous serez prévenu, mon cher comte, si jamais ce mariage..... »

« *Si...* » répéta le comte.

« *Si....* » répéta lord Colambre. « Des obstacles qui, lorsque je me séparai d'elle, me paraissaient insurmontables, m'ont empêché de jamais tenter de faire

une vive impression sur le cœur de la femme que j'aime; et si vous la connaissiez comme je la connais, vous sauriez qu'on ne peut obtenir son amour sans l'avoir recherché. »

« C'est ce dont je ne doute point, ou elle ne serait pas la femme de votre choix. Mais quand son amour sera recherché, nous avons tout lieu d'espérer qu'il pourra être obtenu, » dit le comte en souriant, « puisqu'il doit être le prix de l'honneur et d'un attachement éprouvé. Tout ce que je demande, c'est qu'il me soit permis d'espérer. »

« A la bonne heure, je vous laisse cette espérance, » dit lord Colambre. « Miss Nugent.... miss Reynolds, devrais-je dire, a toujours considéré son union avec moi comme impossible; ma mère lui a, de très-bonne heure, inspiré cette idée. Miss Nugent pense que son devoir lui interdit de songer à moi;

elle me l'a dit elle-même, et je l'ai vu dans toute sa conduite.... La barrière de l'habitude, les idées du devoir, ne peuvent, ne doivent pas être franchies ou changées subitement chez une femme qui pense bien; et vous connaissez assez, j'en suis sûr, le cœur des femmes de mérite, pour savoir que le temps seul.... »

— « Fort bien, fort bien; que cette aimable personne prenne son temps, pourvu qu'elle n'en accorde point à l'affectation, à la pruderie ou à la coquetterie, toutes choses dont je la suppose exempte; et d'après cela je vais être tranquille. Adieu. »

CHAPITRE XVII.

Lord Colambre, en retournant chez lui, rencontra sir Térence O'Fay.

— « Par ma foi! milord, vous m'avez fait assez courir par la ville. J'ai là, dans ma poche la plus sûre, une lettre pour vous, qui m'a donné assez de peine. Peste! où l'ai-je mise à présent? Elle est de miss Nugent, » poursuivit-il en tenant la lettre. » La première adresse *à Grosvenor-Square, Londres*, avait été effacée, et sir Térence y avait substitué celle-ci : *Au Lord Vicomte Colambre, chez Sir James Brooke, baronet, à Brook-Wood Huntingdonshire.... ou partout ailleurs (pressée.)* « Mais plus

on se hâte, et moins on avance; car la lettre a été à Brook-Wood Huntingdonshire, où je savais qu'elle devait vous trouver si vous étiez quelque part; mais au gré du sort et de la poste, elle a couru après vous de tous côtés, pendant que vous alliez, m'a-t-on dit, à Toddrington, à Wrestham; et je regardais comme certain qu'elle finirait par s'échouer dans le bureau des lettres au rebut, ou qu'elle serait collée à la fenêtre du maître de poste à Huntingdon, pour que toute la ville la vît, et qu'elle fût peut-être réclamée, sous quelque prétexte, par un quidam. Et c'est probablement, me disais-je, une lettre d'amour; il ne la recevra pas, et cela engendrera peut-être quelque froideur entre milord et miss Nugent. »

— « Mais, mon cher sir Térence, donnez-moi donc cette lettre, à présent que vous m'avez trouvé. »

— « Oh! milord, si vous saviez quelles courses j'ai faites, vous manquant ici de cinq minutes, et là de cinq secondes; mais je vous tiens enfin, et vous tenez la lettre, et je suis payé de toutes mes fatigues par le plaisir que j'ai de vous voir rompre le cachet, et lire. Mais prenez garde de faire la culbute par-dessus cette marchande d'oranges. Ces paniers d'oranges sont fort incommodes pour les gens qui étudient une lettre dans les rues de Londres: mais ne vous en inquiétez pas; tenez-vous à mon bras; et je vous conduirai, comme un aveugle, à travers toute cette foule.»

La lettre de miss Nugent, que lord Colambre lut en dépit des coups de coudes des passans, et du bavardage continuel de sir Térence, était conçue ainsi:

« Que je ne sois point la cause qui

« vous bannisse de votre famille et de
« votre pays, où vous pouvez faire tant
« de bien et beaucoup d'heureux ; que
« ce ne soit pas moi qui vous oblige de
« manquer à la promesse que vous avez
« faite à votre mère, et à causer un
« cruel chagrin à ma chère tante, qui,
« pour se conformer à vos souhaits,
« pour vous faire plaisir, a renoncé à
« ses goûts. Comment pourrait-elle ja-
« mais être heureuse en Irlande? Com-
« ment le château de Clonbrony serait-
« il pour elle une demeure supportable
« sans son fils? Si vous lui enlevez tout
« ce qu'elle avait d'amusemens et de
« *plaisirs*, pour me servir de l'expres-
« sion reçue, n'êtes-vous pas obligé de
« l'en dédommager par ce bonheur do-
« mestique dont elle ne peut jouir qu'a-
« vec vous et par vous? Si, au lieu de
« demeurer avec elle, vous allez join-
« dre l'armée, elle sera journellement

« dans de mortelles inquiétudes à votre
« sujet ; et son fils, loin d'être sa con-
« solation, sera pour elle une source de
« tourmens.

« J'espère que vous vous conduirez
« en ceci comme vous l'avez fait dans
« toutes les circonstances où je vous ai
« vu agir; c'est-à-dire raisonnablement,
« avec justice, avec bonté. Soyez ici le
« jour où vous avez promis à ma tante
« de vous y rendre; avant ce temps je
« serai dans le Cambridgshire avec mon
« amie lady Berryl; elle a la bonté de
« venir me chercher à Buxton, et je
« demeurerai avec elle, au lieu de re-
« tourner en Irlande. J'ai expliqué mes
« motifs à ma chère tante : pouvais-je
« cacher quelque chose à celle de qui
« j'ai reçu, depuis mon enfance, tout
« ce que la plus tendre affection peut
« accorder? Elle est satisfaite de mes rai-
« sons; elle consent à ce que je demeure

« à l'avenir chez lady Berryl; procurez-
« moi le plaisir de voir, par votre
« conduite, que vous approuvez la
« mienne.

» Votre affectionnée cousine
« et amie,

« GRACE NUGENT. »

Tous ceux qui, comme notre héros, sont capables de sentir le prix d'une conduite noble et généreuse, imagineront facilement combien cette lettre lui fit de plaisir. Le pauvre sir Térence O'Fay, se livrant à son bon naturel, jouit de le voir ravi, et s'oublia tellement lui-même qu'il ne s'enquit pas seulement de lord Colambre, s'il s'était occupé d'une affaire qui l'intéressait personnellement, et qui lui était fort importante : le lendemain matin, la voiture étant à la porte, sir Térence prenait

congé de son ami, lord Clonbrony, les larmes aux yeux, et souhaitait au père et au fils toutes sortes de bonheur, « quoiqu'il n'y en eût plus, » disait-il, « à Londres ni nulle part, pour lui, » quand lord Colambre s'approcha de lui, et dit :

« Sir Térence, vous ne m'avez pas demandé si j'avais fait votre affaire ? »

— « Oh! mon cher, je n'y pense pas à présent, j'aurai tout le temps de vous en écrire par la poste ; mais je n'ai pas la tête aux affaires en ce moment ; ne vous inquiétez pas de cela. »

« Votre affaire est faite, » répliqua lord Colambre.

— « Je ne conçois pas comment vous avez pu y songer, ayant l'esprit et le cœur aussi occupés. Quand j'ai quelque chose sur le cœur, ou dans ma tête, celle-ci ne vaut pas une citrouille. Bon voyage, je vous remercie bien sincère-

ment, et puissiez-vous être aussi heureux que je le désire. »

« Adieu donc, sir Térence O'Fay, » dit lord Clonbrony; « et puisque le ciel le veut ainsi, il faut que je me résigne à me séparer de vous. »

« Oh! vous n'en serez que mieux sans moi, milord; je ne suis pas, je le sais, très-bonne société pour un homme de qualité, jeune ou vieux ; et maintenant vous allez être riche et dispensé de vous ingénier sans cesse pour faire ressource : que feriez vous de moi? Sir Térence O'Fay, vous le savez, n'était l'ami que *du pauvre homme de qualité*; vous n'aurez plus besoin de lui, grâce à cette perle des fils que vous avez là. — Séparons-nous donc à présent. Et, croyez-moi, vous vous trouverez mieux sans moi; c'est ce qui me console et m'empêchera de mourir de chagrin. La voiture attend depuis long-temps, et ce

jeune amoureux brûle de partir.—Dieu vous bénisse tous deux! — Voilà mon dernier mot. »

Ils se rendirent à Red Lion Square, ponctuellement à l'heure convenue, chez M. Reynolds, mais les volets de ses fenêtres étaient fermés; il avait été saisi dans la nuit, d'une violente attaque de goutte qui le tenait, dit il, attaché par les pieds. « Mais, » ajouta-t-il, en présentant une lettre à lord Colambre, « voici qui fera votre affaire, sans que vous ayez besoin de moi; prenez cette reconnaissance que j'ai couchée par écrit, et faites lire à ma petite-fille la lettre de son père; elle toucherait un cœur de pierre; elle a touché le mien : plût à Dieu que je pusse rappeler sa mère du tombeau, pour lui rendre justice! Vous voyez, cependant, qu'au bout du compte, je ne suis pas un drôle soupçonneux, et que je ne vous suppose pas capable

de me donner une petite-fille supposée. »

« Voulez-vous, monsieur, » dit lord Colambre, « permettre à votre petite-fille de se rendre à Londres, auprès de vous? vous aurez la satisfaction de vous assurer si elle ressemble à son père. Miss Reynolds viendra à l'instant où vous la manderez, et elle vous soignera. »

« Non, non, je ne veux pas qu'elle vienne : si elle vient je ne la verrai pas; elle ne débutera pas par être ma garde-malade; je ne suis pas un égoïste. Dès que je serai débarrassé de cette attaque de goutte, vous me verrez encore aussi ingambe qu'un jeune homme, et j'aurai bientôt passé la mer pour vous aller rejoindre; un voyage outre mer ne me fait pas peur : j'irai à.... quel est le nom de votre demeure en Irlande? Je verrai si ma petite-fille, que vous m'avez tant vantée hier, ressemble à son pauvre

père, et je saurai en même temps si elle s'entendra à me cajoler aussi bien que mistriss Petito. Ne rédigez les articles de votre mariage, entendez vous bien, que quand vous aurez vu mon testament, que je signerai à.... Quel est le nom de votre endroit? Ecrivez-le; voilà une plume et de l'encre; et laissez-moi, car les douleurs me prennent, et je vais rugir. »

« Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous laisser mon domestique, pour vous soigner ? je puis vous garantir qu'il est attentif et fidèle. » — « Faites-moi voir quelle mine il a, et je vous répondrai. »

Le domestique de lord Colambre fut appelé.

« Oui, sa mine me plaît assez. Dieu vous bénisse et laissez-moi. »

Lord Colambre recommanda à son domestique de supporter la mauvaise

humeur et les manières rudes de M. Reynolds, et d'avoir bien soin de ce pauvre vieillard. Puis il se mit en route avec son père, et il ne lui arriva rien de remarquable durant son voyage. En lisant pour la première fois la lettre de miss Nugent, il avait craint qu'elle n'eût quitté Buxton avec lady Berryl, avant son arrivée; mais en y réfléchissant, il se flatta que le billet qu'il avait adressé à sa mère et à elle, pour leur annoncer qu'il les rejoindrait le mercredi suivant, suffirait pour indiquer à miss Nugent, que quelque grand changement était survenu, et pour l'engager à ne pas quitter sa tante avant de pouvoir juger si cette séparation était nécessaire. Il raisonnait juste, plus juste que ne l'avait fait Grâce; car, malgré ce billet, elle aurait quitté Buxton avant l'arrivée de lord Colambre, si lady Berryl, avec plus de force d'esprit, ne fût demeurée

ferme dans la résolution de ne point partir avant que lord Colambre fût arrivé pour s'expliquer. En attendant, la pauvre Grâce resta dans un cruel état de suspens. Ce qui la tourmentait le plus, était l'incertitude de savoir si elle avait tort ou raison de demeurer à Buxton, jusqu'à l'arrivée de lord Colambre.

« Ma chère, vous ne pouvez prendre parti pour vous-même : tranquilisez-vous, » lui dit lady Berryl; « je prends tout sur ma conscience ; et je souhaite fort qu'elle ne me reproche jamais rien de plus mal. »

Grâce fut la première personne qui, de la fenêtre, aperçut la voiture de lord Colambre. Elle courut à l'appartement de lady Berryl.

« Il est arrivé ! emmenez-moi maintenant. »

« Pas encore, ma chère amie ! asseyez-vous sur ce sofa, s'il vous plaît,

et tenez-vous tranquille, tandis que je vais voir ce que vous avez à faire; et fiez-vous à une véritable amie qui, comme vous, fait passer le devoir avant tout. »

« Je m'en rapporte entièrement à vous, » dit Grâce en tombant sur le sofa: « et vous voyez que je vous obéis. »

— « Je vous dois beaucoup de remercîmens de ce que vous vous couchez, quand vous ne pouvez vous tenir debout. »

Lady Berryl se rendit à l'appartement de lord Colambre, et rencontra en son chemin sir Arthur qui lui dit:

« Venez, ma chère! venez vite! lord Colambre est arrivé. »

— « Je le sais: et va-t-il en Irlande? dites-le moi à l'instant, que je puisse le dire à Grâce. »

— « Vous ne pouvez lui rien dire encore, ma chère, car nous ne savons

rien. Lord Colambre ne s'expliquera pas, que vous ne soyez présente ; mais je juge à son air qu'il porte de bonnes nouvelles, et qu'il doit nous apprendre des choses extraordinaires. »

Ils se rendirent promptement chez lady Clonbrony.

« Oh ! ma chère lady Berryl, arrivez donc ! ou je mourrai d'impatience, » s'écria lady Clonbrony d'une voix à faire douter si elle riait ou pleurait. « Allons, allons, vous avez assez fait de complimens, assez dit que vous êtes charmés et ravis ; à présent, pour l'amour de Dieu, lord Clonbrony, asseyez-vous là, à côté de moi, où vous voudrez ! et vous, Colambre, commencez ; et contez-nous tout cela bien vite. »

Mais comme rien n'est si ennuyeux qu'une histoire contée pour la seconde fois, nous ne répéterons pas ici la narration de lord Colambre. Il la re-

prit depuis la visite du comte O'Halloran, immédiatement après le départ de sa mère de Londres; il dit comment il avait découvert que le capitaine Reynolds avait épousé miss Saint-Omar, et était le père de Grâce, et comment il avait déclaré son mariage en mourant; il parla du paquet remis par le comte O'Halloran à cet ambassadeur négligent, et de la recherche qu'il en avait faite avec sir James Brooke, l'exécuteur testamentaire de cet ambassadeur; il rendit compte de son voyage de Wrestham à Toddrington, et de Toddrington à Red Lion Square, de son entrevue avec le vieux Reynolds, et du résultat qu'elle avait eu. Tout cela fut dit avec la rapidité qu'exigeait l'impatience de ses auditeurs.

« Oh! merveilles sur merveilles! joie sur joie! » s'écria lady Clonbrony. « Ainsi donc, ma chère Grâce est aussi lé-

gitime que moi, et se trouve, après tout, une héritière ! Où est-elle ? Où est-elle? Dans votre chambre, lady Berryl? Oh ! Colambre, pourquoi n'avez-vous pas voulu qu'elle fût présente? Lady Berryl, savez-vous bien qu'il n'a pas voulu que je la fisse appeler, quoiqu'elle soit la personne que tout ceci intéresse le plus. »

— « C'est précisément pour cela, madame; et vous sentirez, j'en suis sûre, que lord Colambre a eu grandement raison, quand vous vous rappellerez qu'elle est à mille lieues d'imaginer qu'elle n'est pas la fille de M. Nugent; quand vous songerez qu'elle n'a pas le plus petit soupçon que jamais sa mère ait été exposée au moindre blâme : cette partie de son histoire ne saurait lui être contée avec trop de précaution; et son esprit a été si agité en dernier lieu, elle

est si accablée, si faible, qu'il faut beaucoup de délicatesse....

« Cela est vrai, très-vrai, lady Berryl, » dit lady Clonbrony l'interrompant; « et vous y apporterez ensuite toute la délicatesse que vous voudrez: mais d'abord, avant tout, je veux lui dire la meilleure partie de cette histoire; je veux lui apprendre qu'elle est une héritière : cela n'a jamais tué personne. »

Alors, se faisant passage malgré toute opposition, elle courut à la chambre où Grâce était couchée. « Levez-vous, Grâce! venez, ma chère Grâce, et soyez surprise! vous en avez sujet, vous voilà maintenant une héritière. »

— « Suis-je une héritière, ma chère tante? »

« Aussi vrai que je suis lady Clonbrony; et une très-riche héritière; et pas plus cousine de Colambre que lady Berryl que voilà. Ainsi, mettez-vous à l'ai-

mer aussi vite que vous voudrez, j'y donne mon consentement; et le voilà lui-même. »

Lady Clonbrony se tourna vers son fils, qui parut en ce moment à la porte.

— « O! ma mère, qu'avez-vous fait! »

« Ce que j'ai fait? » dit lady Clonbrony en suivant les yeux de son fils. « Bon Dieu, Grâce est évanouie! morte! lady Berryl! ah! qu'ai-je fait! ma chère lady Berryl, que faut-il faire? »

Lady Berryl vola au secours de son amie.

« La voilà qui reprend connaissance, » dit lord Clonbrony; « venez avec moi, ma chère lady Clonbrony, éloignons-nous un moment, quoique je sois aussi impatient que vous de causer avec cette chère enfant; mais elle n'est pas en état de nous entendre à présent. »

Grâce, en sortant de son évanouissement, vit lady Berryl penchée sur

elle; et, se soulevant un peu, elle lui dit :

« Qu'est-il donc arrivé? j'ignore encore si je suis heureuse ou non.»

Alors, voyant lord Colambre, elle s'assit tout-à-fait.

« Je me flatte que vous avez reçu ma lettre, mon cher cousin! irez-vous en Irlande avec ma tante? »

— « Oui, et avec vous, je l'espère, ma chère amie,» dit lord Colambre; « vous m'avez autrefois assuré que j'avais assez de part à votre estime et à votre affection, pour que l'idée de mon retour en Irlande avec vous ne vous fût pas désagréable.»

— « Oui... Asseyez-vous donc à côté de moi, lady Berryl... Oui, mais alors je vous considérais comme mon cousin, lord Colambre, et je pensais que vous étiez dans les mêmes dispositions à mon égard... mais maintenant....

« Mais maintenant, charmante Grâce, » dit lord Colambre en se mettant à genoux près d'elle, et prenant sa main, « aucun obstacle insurmontable ne s'oppose à ma passion... Aucun obstacle insurmontable, ai-je dit? Permettez-moi de dire, nul obstacle que ceux qui dépendent d'un changement dans vos sentimens. Vous avez entendu le consentement de ma mère; vous avez vu sa joie. »

« Je savais à peine ce que j'entendais, ou ce que je voyais, » dit Grâce en rougissant, « et je ne le sais guère plus à présent. Mais ce dont je suis sûre, même avant que je comprenne ce mystère, avant que vous ayez expliqué les causes de votre changement de conduite, c'est que vous n'agissez jamais par caprice, et que vous avez sans doute été déterminé par des vues sages et des motifs honorables. Quant à ce que j'aille en Ir-

lande, ou que je demeure avec lady Berryl; elle est informée de tout, et elle est mon amie et la vôtre; il ne peut exister une meilleure amie, je m'en rapporte à elle, et c'est elle qui décidera ce que je dois faire; elle m'a promis de m'emmener avec elle, à l'instant, si mon devoir était que je partisse.

— « Oui, je l'ai promis et je le ferais sans hésiter, si le devoir ou la prudence l'exigeaient; mais après avoir entendu toutes les circonstances, je renonce volontairement au plaisir de vous avoir avec moi. »

« Mais dites-lui, ma chère lady Berryl, » dit lord Colambre, « expliquez-lui, vous son excellente amie, vous qui le pouvez mieux qu'aucun de nous, expliquez-lui tout ce qu'elle doit apprendre; qu'elle connaisse toute ma conduite, qu'elle juge par elle-même, et je me soumettrai à sa décision. Il est difficile, ma

chère Grâce, de contenir l'expression de l'amour quand il est aussi vivement senti; mais j'ai quelque pouvoir sur moi, vous le savez, et je puis vous promettre que vous serez aussi libre que l'air dans vos affections; et que ma vie, en dépendît-elle, je ne souffrirai jamais que le vœu de vos parens, de vos amis, qu'aucune médiation influent sur votre choix, qui doit dépendre entièrement de votre inclination. Soyez sûre, ma chère Grâce, » ajouta-t-il en souriant, et en se retirant, « que vous aurez tout le temps de savoir si vous êtes heureuse ou non. »

Dès que lord Colambre fut sorti, miss Nugent se jeta dans les bras de son amie, et son cœur oppressé par divers sentimens, fut fort soulagé par les larmes qu'elle répandit, car elle n'était point habituée à cette espèce de soulagement.

« Je suis heureuse, » dit-elle; « mais quel était cet *obstacle insurmontable*? que signifiaient les paroles de ma tante? et quelle était la cause de sa joie? expliquez-moi tout cela, ma chère; car il me semble encore que je rêve. »

Avec cette délicatesse que lady Clonbrony avait jugée superflue, lady Berryl expliqua tout. — La surprise, l'étonnement de Grâce furent extrêmes en apprenant que M. Nugent n'était pas son père. Quand elle connut la tache imprimée sur sa naissance, les soupçons et la honte auxquels sa mère avait été si long-temps exposée; sa mère qu'elle chérissait et respectait, qui lui avait inspiré des sentimens de vertu et de religion, et qui avait toujours pratiqué ce qu'elle lui enseignait, — sa mère qu'elle avait toujours crue si exempte de blâme, si à l'abri des traits de la médisance; elle ne put que répéter, de l'accent de

la surprise et de l'indignation : « Ma mère ! ma mère ! ma mère ! »

Durant quelque temps, il lui fut impossible de s'arrêter à aucune autre pensée, ni d'éprouver d'autre sentiment ; mais quand elle fut en état de l'entendre, son amie adoucit sa peine en lui rappelant les expressions de l'amour de lord Colambre, ses agitations et ses combats, lorsqu'il pensait qu'un obstacle insurmontable s'opposait à son union avec elle.

Grâce soupira, et elle convint que, d'après les règles de la prudence, cet obstacle devait être insurmontable ; elle admira sa résolution, son honnêteté, et sa conduite honorable envers elle ; une fois elle s'écria :

« Ainsi donc si j'eusse été la fille d'une mère coupable, il n'aurait jamais mis sa confiance en moi ! »

Mais aussitôt elle se rappela la joie

qu'elle avait vue briller dans ses yeux, la tendresse, la passion qu'exprimaient tous ses traits et ses moindres paroles : alors elle ne s'attacha plus qu'à la certitude que tous les obstacles étaient écartés.

« Et nul devoir ne s'oppose à ce que je l'aime ! et ma tante le désire ! ma bonne tante ! et je puis songer à lui. Vous, ma meilleure amie, vous ne me donneriez pas cette assurance, si vous n'étiez pas certaine de la vérité. Oh ! comment puis-je vous remercier de toutes vos bontés, et de cette bonté la plus touchante, la sympathie ! vous le voyez, c'est votre calme, votre force d'âme qui me soutient ; j'aime mieux avoir appris de vous ce que je viens d'apprendre, que de la bouche de toute autre personne au monde. Je n'aurais pu le supporter de nulle autre ; nulle autre ne connaît mon âme aussi bien

que vous : et cependant ma tante est aussi bien bonne pour moi. Et mon cher oncle ! ne devrais-je pas aller le trouver ? Mais il n'est pas mon oncle, elle n'est pas ma tante, je ne puis me faire à l'idée qu'ils ne sont pas mes parens, et que je ne suis rien pour eux. »

« Vous pouvez être tout pour eux, ma chère Grâce, » dit lady Berryl : « quand vous voudrez, vous serez leur fille. »

Grâce rougit, sourit, soupira, et fut consolée. Mais alors elle se rappela son nouveau parent, Mr. Reynolds, son grand-père qu'elle n'avait jamais vu, qui, durant tant d'années, l'avait désavouée; qui avait été si injuste pour sa mère. Elle avait peine à songer à lui avec complaisance : cependant quand on lui peignit son âge, ses souffrances, ses chagrins, sa situation triste et isolée, elle le plaignit; et, fidèle au vif

sentiment qu'elle avait de ses devoirs, elle voulut partir à l'instant pour aller lui offrir tous les soins et toutes les consolations qui étaient en son pouvoir. Lady Berryl l'assura que Mr. Reynolds avait positivement déclaré qu'il ne voulait pas qu'elle allât le trouver, et qu'il ne la verrait pas si elle venait chez lui. Après une si rapide succession d'émotions de tout genre, la pauvre Grâce avait besoin de repos, et son amie eut soin qu'elle pût en prendre, sans interruption, durant le reste de cette journée.

Pendant cette conférence, lord Clonbrony avait charitablement et judicieusement occupé sa femme d'une discussion sur un meuble de velours peint, que Grâce avait travaillé pour le salon du château de Clonbrony.

Dans l'esprit de lady Clonbrony, de même que dans quelques mauvais ta-

bleaux, il n'y avait aucune disposition; tous les objets, grands et petits, étaient sur le même plan.

Au moment où son fils entra, milady s'écria : « Toutes les choses agréables arrivent à la fois. Votre père m'apprend que le meuble de Grâce est emballé : réellement, Soho est le premier homme du monde pour ces sortes de choses, et le plus habile : et voilà qu'après tout, mon cher Colambre, comme je l'avais toujours espéré et prédit, vous épouserez enfin une héritière. »

« Et Terry, » dit lord Clonbrony, « gagnera sa gageure contre Mordicay. »

« Terry! » répéta lady Clonbrony, « cet odieux Terry! j'espère, milord, que vous ne ferez pas de sa société une des douceurs de ma vie en Irlande. »

« Non, ma chère mère, » dit lord Colambre; « il est beaucoup mieux pourvu que nous n'aurions pu nous y

attendre. Un des premiers soins de mon père a été d'empêcher qu'il ne vous devînt incommode. Comme nous nous consultions sur les moyens de le rendre heureux, il nous dit qu'il avait toujours eu en vue une bonne petite place qui serait bientôt vacante dans son pays, celle d'avocat-assesseur aux sessions : « avocat-assesseur, » dit mon père ; « mais, mon cher Terry, vous avez passé votre vie à éluder les lois, et bien souvent à les enfreindre violemment ; croyez-vous que cela vous ait rendu très-propre à en être le gardien. — » Sir Térence répondit : « Oui, assurément ; *employez un voleur pour découvrir un voleur*, n'est pas une mauvaise maxime ; et M. Colquhoun, l'écossais, n'est-il pas arrivé à être grand-juge en instruisant le public tout aussi bien que lui-même, de ce qui concerne les voleurs de toute espèce, sur mer et sur terre, et même

en l'air ? et Barrington n'est-il pas grand-juge à Botany Bay ? »

Mon père craignit alors sérieusement que sir Térence n'insistât pour qu'il employât son crédit à lui faire obtenir cette place ; il ne réfléchissait pas qu'il fallait, pour la remplir, avoir suivi le barreau pendant cinq ans. — Mais heureusement pour nous tous, mon excellent ami le comte O'Hollaran s'en mêla, et nous tira d'affaire par une idée qui s'accordait à merveille avec la justice distributive. Un ami du comte, homme de lettres, avait depuis long-temps la promesse d'un poste lucratif dans le gouvernement ; mais malheureusement il avait tant de mérite et de talens, qu'on ne pouvait lui trouver de l'emploi en Angleterre ; ils s'avisèrent de lui donner une commission, ou plutôt, devrais-je dire, une entreprise au dehors, pour la fourniture de chevaux hongrois pour l'armée.

Précisément la personne dont il s'agit, n'avait aucune connaissance en fait de chevaux ; et comme sir Térence est un jockey du premier ordre, le comte a imaginé qu'il serait un excellent substitut, pour son ami l'homme de lettres. Nous lui avons garanti sir Térence pour un ami intègre et fidèle, et je pense que l'association sera bonne pour les deux parties intéressées. Le comte a arrangé tout cela. — J'ai laissé sir Térence bien pourvu, loin de vous, ma chère mère, et aussi heureux qu'il puisse l'être en se séparant de mon père. »

Lord Colambre prit grand soin d'attirer l'attention de sa mère sur des objets qui l'empêchassent de songer, pour le moment, à miss Nugent. Mais à chaque pause dans la conversation, milady répétait :

« Grâce finit par se trouver une héritière, et ils savent qu'ils ne sont pas

cousins. J'en suis charmée, et je préfère Grâce mille fois à toute autre héritière en Angleterre. Plus d'obstacle, plus d'objections, je leur donne mon consentement. J'ai toujours prédit que Colambre épouserait une héritière; mais pourquoi ne se marieraient-ils pas tout de suite? »

De ce moment, l'ardeur et l'impatience de lady Clonbrony furent si extrêmes, qu'elles n'étaient propres qu'à retarder l'accomplissement de ses propres souhaits : et lord Clonbrony, qui entendait un peu mieux la passion de l'amour que sa femme, qui ne l'avait jamais sentie, ni même comprise, vit les tourmens que lady Clonbrony causait à son fils, et eut pitié de sa chère Grâce. Avec une délicatesse et une adresse dont peu de gens l'auraient cru capable, il joignit ses soins à ceux de son fils pour calmer lady Clonbrony, pour l'empêcher d'ex-

primer sans cesse sa satisfaction de ce que Grâce était devenue une héritière. Mais un point sur lequel elle déclara qu'elle ne céderait pas, fut celui d'une noce brillante au château de Clonbrony, d'une noce comme devait être celle d'un héritier et d'une héritière. Elle espérait que le mariage serait célébré aussitôt après leur arrivée en Irlande; et dès qu'ils seraient rendus au château de Clonbrony, elle comptait l'annoncer à tous ses amis.

« Ma chère, » lui dit lord Clonbrony, « il faut que nous attendions avant tout, la commodité de la goutte du vieux M. Reynolds. »

« En effet, vous avez raison, à cause de son testament, » dit milady. « Mais un testament est bientôt fait, n'est-il pas vrai? Cette circonstance ne peut occasionner un long délai. »

« Il faudra ensuite rédiger les arti-

cles, » dit lord Clonbrony; « et cela prendra du temps. Les amans, comme tous autres, dans le monde, doivent se soumettre aux délais nécessaires. En attendant, ma chère, comme les eaux de Buxton vous font grand bien, et comme Grâce ne me paraît pas assez forte à présent pour entreprendre un long voyage, nous ferons bien de profiter de l'occasion pour voir les curiosités et les beaux sites du Derbyshire, Maltlock, et les merveilles du Pic, etc. Nos jeunes gens seraient bien-aises de les visiter ensemble, et n'en auront pas de sitôt l'occasion. Pourquoi ne nous reposerions-nous pas ici? D'ailleurs, « continua milord, qui accumulait les argumens, car il avait souvent observé que lady Clonbrony qui résistait d'ordinaire à un seul, cédait à leur nombre de quelque espèce qu'ils fussent, « d'ailleurs, ma chère, sir Arthur et lady

Berryl sont venus ici exprès pour nous ; nous leur devons des égards, et même quelque chose de plus que des égards, ce me semble. Je ne vois pas pourquoi nous serions si pressés de nous séparer d'eux, et de quitter Buxton. Quelques semaines de plus ou de moins ne signifient rien ; et pendant ce temps les préparatifs s'achèveront au château de Clonbrony, et nous le trouverons mieux en état de nous recevoir. Burke y est allé, et si nous restons ici tranquillement, le meuble de velours sera arrivé, déballé, et déjà établi dans le salon. »

« C'est vrai, milord, » dit lady Clonbrony, « et il y a des choses fort raisonnables dans tout ce que vous me dites; je seconde donc votre motion, car je vois que Colambre en est d'accord. »

Ils demeurèrent quelque temps dans le Derbyshire, et tous les jours, lord

Clonbrony proposait quelqu'agréable excursion, et prenait soin que les jeunes gens fussent livrés à eux-mêmes, comme mistriss Broadhurst avait coutume de le recommander si fortement. Le souvenir de ses maximes de conduite, en pareil cas, était encore présent à lady Clonbrony, et il opéra sur elle à la grande satisfaction des deux amans.

Heureux, comme amant, comme ami, comme fils; heureux de sentir qu'il avait rendu à son père de la considération, et persuadé à sa mère de quitter les joies bruyantes et factices du grand monde pour les douceurs réelles de la vie domestique; heureux de toucher le cœur de la femme qu'il aimait, et dont il méritait et possédait l'estime; heureux en découvrant chaque jour de nouveaux charmes dans sa future compagne, notre héros retourna dans le

pays qui l'a vu naître, et nous le quittons.

Mais en le quittant, nous pouvons raisonnablement espérer qu'il tiendra, durant sa vie, tout ce que son caractère promettait dès sa jeunesse ; que ses vues patriotiques s'étendront avec le pouvoir de réaliser ses souhaits ; que son attachement pour ses compatriotes, si rempli de cordialité, s'augmentera à mesure qu'il les connaîtra davantage ; et qu'il répandra long-temps le bonheur dans ce cercle étendu qui est particulièrement soumis à l'influence et à l'exemple d'un grand propriétaire irlandais, qui réside dans ses terres.

Lettre de Larry à son frère, Pat Brady, chez M. Mordicai, sellier à Londres.

« Mon cher frère,

« Votre lettre du 16, qui contenait

« un billet de cinq livres sterling, pour « mon père, est bien arrivée lundi dernier ; et il m'a commandé de vous le « renvoyer avec ses remercîmens, at- « tendu qu'il n'en a que faire à présent, « et que probablement il n'en aura pas « besoin à l'avenir, comme vous le ver- « rez ci-après ; mais il vous appelle en « toute hâte, et ce billet vous servira « pour les frais du voyage ; car nous ne « pouvons jouir sans vous du bonheur « qu'il a plu à Dieu de nous envoyer ; « mettez le reste dans votre poche, et « lisez-le quand vous en aurez le temps. »

« Le vieux Nick est allé, et Saint- « Denis avec lui, à l'endroit d'où il était « venu, et Dieu en soit loué ! Le vieux « lord a découvert ses tours ; et je l'y ai « aidé par le moyen du jeune lord que « j'ai mené, comme je vous en ai infor- « mé dans ma dernière, pendant qu'il « était Gallois, ce qui est bien ce que

« j'ai jamais fait de mieux, quoique je
« n'en susse rien dans le temps, pas plus
« que vous. Ainsi, le vieux Nick est
« chassé de l'agence, net et clair; et le
« lendemain que cela est arrivé, il y a
« eu une grande joie surprenante dans
« tout le pays; pas surprenante cepen-
« dant, mais telle que vous pouviez rai-
« sonnablement vous y attendre, le con-
« naissant comme vous le connaissez.
« Lui (c'est-à-dire le vieux Nick et Saint-
« Denis), auraient été brûlés le soir
« même, je veux dire en *effigie*, dans
« la ville de Colambre, n'était que le
« nouvel agent, M. Burke, arriva ce jour-
« là trop tôt pour l'empêcher, en di-
« sant que cela n'était pas bien de fou-
« ler aux pieds les gens abattus, ou
« quelque chose comme cela qui y mit
« fin; et quoique ce fût un grand désap-
« pointement pour bien du monde, et
« pour moi en particulier, je n'ai pas pu

« m'empêcher d'en aimer mieux ce M.
« Burke, et je ne sais pourquoi ni com-
« ment. On dit que c'est un très-brave
« homme, et qu'il ne ressemble pas du
« tout au vieux Nick ni au Saint; il ne
« prend point de volaille de redevance,
« ni gants, ni droits de sceau; il n'exige
« ni corvées ni gazon de redevance. Si
« bien donc, que quand je fus désappoin-
« té de l'effigie, je me consolai en fai-
« sant un feu de joie du beau tas de ga-
« zon de redevance du vieux Nick; par
« bonheur il était sur le chemin, loin de
« toute maison, de tout chaume, de
« tout endroit qui pût prendre feu; ainsi,
« point de dommage à craindre, point
« d'objection. Et quelle belle flamme!
« je voudrais que vous l'eussiez vue; et
« tous les hommes, les femmes, les en-
« fans, de la ville et du pays, loin ou
« près, se réunirent autour, poussant
« des cris de joie, et dansant comme

« des fous; et il faisait clair comme en
« plein jour au-dessus de la tourbière
« jusqu'à la maison de Bartley Finnigan.
« Et j'ai entendu dire après, qu'on le
« voyait de toutes les parties des trois
« comtés, et qu'ils s'y sont d'abord mé-
« pris, pensant que c'était la veille de la
« Saint-Jean, et ensuite ils n'ont su
« qu'en faire; mais ils l'ont pris de bonne
« part, comme un bon signe, et ils s'en
« sont réjouis. Quant à Saint-Denis et
« au vieux Nick, un procureur leur a
« mis le pied sur la gorge : ils ont trois
« saisie-exécution sur le corps; et voilà
« la fin de ces coquins, et un grand
« exemple dans le pays, et n'en parlons
« plus. Je ne veux pas user mon encre
« pour des gens qui n'en valent pas la
« peine, quand j'en ai besoin pour vous
« dire le reste, comme vous allez voir.
« Depuis quelques semaines on a tout
« arrangé, nettoyé, au château de Clon-

« brony et dans la ville; le nouvel agent « est actif et habile, et il a mis les cou-« vreurs, les vitriers, les peintres, et « tous les ouvriers nécessaires, partout « où il en était besoin; et vous ne recon-« naîtrez plus la ville. Ma foi, me suis-je « dit, voilà qui est bon signe. Mais main-« tenant ouvrez les oreilles, Pat! car « voilà les grandes nouvelles et les bon-« nes qui arrivent. Le maître est de re-« tour chez lui, et que Dieu lui donne « longue vie! et la famille est arrivée « hier, tous tant qu'ils sont; le vieux « lord et le jeune lord (voilà un homme « celui-ci, Paddy!) et milady et miss « Nugent. J'ai mené la femme de cham-« bre de miss Nugent, et une autre; en « sorte que je suis arrivé avec eux, et « que j'ai tout vu du commencement à « la fin : et je dois vous dire d'abord que « notre jeune lord Colambre me recon-« nut au moment où il arriva à notre

« auberge, et eut la bonté de me faire « signe, dans la cour où j'étais, de ve-« nir à lui, et il me dit : Mon ami Larry, « avez-vous été fidèle à votre promesse « de ne plus boire de whiskey? Assuré-« ment, milord, lui dis-je, je l'ai tenue; « (et cela était vrai,) et tout le pays sait « bien que je n'en ai pas bu une goutte « depuis lors; et je suis fier de vous re-« voir, milord, ajoutai-je, et de ce que « vous aussi avez tenu votre parole, et « êtes revenu parmi nous. Alors, on a « demandé les chevaux, et il ne s'est « plus rien passé pour le moment entre « notre jeune lord et moi, si ce n'est « qu'en s'éloignant il m'a fait remarquer « par le vieux lord. Je m'en suis aperçu, « et je l'en ai remercié au fond de mon « cœur, quoique je ne susse pas tout le « bien qui m'en arriverait. Mais ne par-« lons plus de moi à présent. »

« Oh! comme je les ai menés bon

« train ! et nous sommes tous arrivés à
« la grande porte du parc avant le cou-
« cher du soleil ; la soirée était aussi
« belle qu'aucune que vous ayez jamais
« vue ; le soleil éclairait le sommet des
« arbres, comme les dames le remar-
« quèrent ; et les feuilles, quoiqu'elles
« eussent déjà changé de couleur, n'é-
« taient pas encore tombées, malgré que
« la saison fût si avancée. Je crois que
« les feuilles savaient ce qu'elles fai-
« saient, et qu'elles étaient restées là
« pour les recevoir. Et les oiseaux chan-
« taient ; et j'ai cessé de siffler pour que
« les dames pussent les entendre : mais
« il n'y avait pas moyen qu'elles les en-
« tendissent quand nous fûmes arrivés
« à la porte du parc, car il y avait une
« foule et des acclamations comme vous
« n'en avez jamais vues ; et les chevaux
« ont été dételés de toutes les voitures,
« et on les a traînés à travers le parc
« jusqu'au château, en les comblant de

« bénédictions. Et que Dieu les bénisse ! « Quand ils sont descendus de voiture, « ils ne sont pas allés s'enfermer dans le « grand salon, mais ils se sont rendus « droit sur la terrasse, pour contenter « le cœur et les yeux de ceux qui les « suivaient. Milady était appuyée sur « son fils; et miss Grâce Nugent, le plus « bel ange que vous ayez jamais vu, « avec le plus beau teint et le plus doux « sourire, était appuyée sur le vieux « lord, qui avait son chapeau à la main « en saluant tout le monde, et nommait « tous les vieux tenanciers en passant « près d'eux. Oh ! qu'il y avait de conten- « tement, et de larmes aussi; j'avais peine « à m'empêcher de pleurer de joie. »

« Après un tour ou deux sur la ter- « rasse, milord Colambre a quitté le « bras de sa mère, et est venu sur le « bord du talus, regardant en bas dans « la foule, comme s'il cherchait quel- « qu'un. »

« Est-ce la veuve O'Neil, milord? lui « dis-je; la voilà avec un mouchoir « blanc, entre son fils et sa fille, comme « de coutume. »

« Alors milord leur a fait signe, et ils « ne savaient pas lequel des trois devait « s'avancer; et milord a fait trois signes « du doigt, et tous trois ont couru bien « vite au pied du talus, en face de mi- « lord; et milord est descendu pour ai- « der la vieille (O! c'est celui-là qui est « un véritable *gentleman*), et il les a « amenés tous les trois à milady et à miss « Nugent. Je les ai suivis, et me suis « tenu tout près d'eux pour écouter, « quoique ce ne fût pas poli; mais je n'ai « pu m'en empêcher. Si bien que ce qu'il « a dit je ne le sais pas trop, car après « tout je n'ai pu m'approcher assez pour « bien entendre. J'ai vu milady sourire « avec bonté, et prendre la veuve O'Neil « par la main; et ensuite milord Colam-

« bre a présenté Grâce à miss Nugent,
« et il a été dit quelque chose de ce
« qu'elles avaient le même nom, et de
« rideaux d'indienne; mais n'importe
« de quoi il a été question, suffit qu'ils
« étaient tous contens. Ensuite milord
« Colambre a cherché des yeux Brian,
« qui s'était tenu en arrière, et il l'a
« conduit à son père, en faisant son
« éloge. Et milord, le maître, a dit, ce
« que je n'ai su qu'après, qu'ils auraient
« leur maison et leur ferme, et ne paie-
« raient que l'ancienne rente; et la vieille
« a été si saisie de surprise, qu'elle est
« tombée morte; et il y a eu un cri gé-
« néral. Soyez tranquille, ai-je dit, elle
« n'est morte que de joie; et j'ai couru
« et je l'ai relevée, car son fils n'avait
« pas plus de force en ce moment que
« l'enfant qui vient de naître; et Grâce
« tremblait comme la feuille, et était pâle
« comme le linge; mais ça n'a pas duré

« long-temps, car la vieille a repris con-
« naissance et s'est portée comme aupa-
« ravant, dès que j'ai eu apporté de l'eau
« que miss Nugent lui a fait boire de sa
« propre main. »

« Elle a toujours été jolie et bonne,
« a dit la vieille en posant sa main sur
« miss Nugent, bonne pour moi et pour
« les miens. »

« En ce moment on a entendu de la
« musique au bas de la terrasse, c'était
« le joueur de harpe aveugle O'Neil,
« qui jouait Grâce Nugent. »

« Et quand l'air a été fini, lord Co-
« lambre en souriant, avait les larmes
« aux yeux; et le vieux lord essuyait
« les siens; et j'ai couru au bord de la
« terrasse pour dire à O'Neil de jouer
« cet air une seconde fois; mais en cou-
« rant il m'a semblé entendre une voix
« qui appelait Larry. »

« Qui appelle Larry ? ai-je dit. »

« Milord Colambre vous appelle, Lar-

« ry, ont-ils crié tous à la fois; et trois « ou quatre m'ont pris par les épaules; « et m'ont dit en me poussant : courez « vite, votre jeune lord vous demande. »

« Et j'ai couru de toutes mes forces, « et lorsque j'ai été près d'eux, j'ai ôté « mon chapeau et me suis avancé fort « respectueusement. »

« Mettez votre chapeau, mon père le « veut ainsi, m'a dit lord Colambre. Et « le vieux lord m'a fait signe de me cou- « vrir. Mais il avait le cœur si plein qu'il « n'a pu parler. Où est votre père? a « continué le jeune lord. — Il est bien « vieux, ai-je dit. — Je ne vous demande « pas quel âge il a, dit-il, mais où il est? « — Il est derrière la foule là-bas, à cause « de ses infirmités; il n'a pas pu cou- « rir aussi vite que les autres, milord, « ai-je dit; mais son cœur est avec vous « si son corps n'y est pas. Il me faut « aussi son corps; ainsi donc, amenez- « nous-le en personne, et voici votre

« autorisation pour cela, a ajouté milord « en plaisantant; car il connaît notre « naturel, et il sait que nous aimons la « plaisanterie, comme s'il avait passé sa « vie en Irlande; et par-là il fera de nous « tout ce qu'il voudra, et mieux qu'un « autre qui aurait encore plus de bonté, « mais qui ne nous sourirait jamais. »

« Mais je vous parlais de mon père. « J'ai ordre de vous arrêter, mon père, « lui dis-je, et de vous conduire devant « milord, pour être jugé. Il changea de « couleur un moment, mais il me vit « sourire. Je n'ai fait aucun mal, dit-il, « et vous pouvez, Larry, me conduire « comme vous l'avez fait toute ma vie. »

« Et il monta la terrasse avec moi « aussi légèrement que s'il n'avait eu que « quinze ans; et quand il fut en haut, « milord Clonbrony lui dit : Je suis fâ- « ché qu'un vieux tenancier, et un bon « tenancier comme vous, me dit-on, ait « été chassé de sa ferme. »

« Ne vous chagrinez pas, milord, dit « mon père, je ne causerai bientôt plus « d'embarras à personne; mais si vous « aviez la bonté de dire un mot pour « mon garçon que voilà, et si je pou- « vais, pendant que je vis encore, rappe- « ler mon autre fils de son bannissement. »

« Eh bien ! dit milord Clonbrony, je « vous accorde, à vous et à vos fils, « durant trente-un an, à dater de ce « jour, la jouissance de votre ancienne « ferme; rentrez-y quand vous voudrez. « Oh! comment le remercier! je ne « pus proférer une parole; mais je joi- « gnis mes mains et je priai pour lui in- « térieurement. Et mon père tombait à « genoux; mais le maître ne le voulut « pas souffrir, et lui dit que cette pos- « ture était pour Dieu seul. Mais dans « cette posture, quand nous ne fûmes « plus sous ses yeux, nous priâmes pour « lui, et nous le ferons tout le reste de « nos jours. «

« Mais comme je m'éloignais, il me « rappela, et me dit d'écrire à mon frère, « pour vous engager à revenir dans « votre pays, si vous n'y aviez pas de « répugnance.

« Venez donc, mon cher Pat, et ne « tardez pas, car notre joie n'est pas « complète tant que vous n'êtes pas ici. « Mon père vous envoye sa bénédic- « tion, et Peggy ses tendresses. Toute « la famille va s'établir tout de bon en « Irlande, et on a fait hier, par l'ordre « de milord, un feu de joie dans la cour « du château, du vieux meuble de « damas jaune; et milord a dit que c'é- « tait pour faire plaisir à milady. Et le « salon, c'est le sommelier qui me l'a « dit, est tapissé de neuf; et les fau- « teuils sont couverts de velours blanc « comme la neige et orné de fleurs na- « turelles par miss Nugent. Oh! j'es- « père que ce que je devine, se trou- « vera vrai, et j'ai tout lieu de le croire,

« car je l'ai rêvé la nuit dernière ; mais « gardez bien cela pour vous seul ; c'est « que miss Nugent, (qui n'est plus, dit-« on, miss Nugent, mais miss Reynolds, « et qui a trouvé depuis peu un grand-« père et est devenue une riche héri-« tière, ce dont elle n'avait pas besoin « à mes yeux, ni à ceux de notre jeune « lord,) sera, suivant moi, et peut-être « plutôt qu'on ne s'y attend, milady. « Vicomtesse Colambre ; ainsi dépê-« chez-vous de venir à la noce. Et il y « a encore autre chose : on dit que ce « vieux grand'père si riche va arriver ; « et encore une autre, Pat ! vous ne « voudriez pas ne vous point conformer « à la mode ; et vous voyez que la mode « vient de n'être pas un *absent*.

« Votre affectionné frère.

« LARRY BRADY. »

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON.

